

Diplôme de Conservateur des Bibliothèques

**En attendant « le jour [...] où il n'y
aura plus de catalogue à faire » : une
histoire matérielle des catalogues de
bibliothèque (1789 - 1993)**

Mélanie ROCHE

Sous la direction de Dominique Varry
Professeur des Universités - Enssib

Remerciements

De tout cœur je tiens à remercier Alex, mon ami et « sœur d'élection », qui ne savait sans doute pas à quoi il s'exposait le jour où il m'a offert deux catalogues de bibliothèque ! Son soutien indéfectible, ses connaissances inépuisables et son humour ravageur ont façonné ces pages tout autant que les heures – tardives – passées à les relire.

Mes pensées vont également à mes camarades de l'Enssib, dont j'ai partagé les petits bonheurs et les grandes douleurs dans l'un ou l'autre des carrels de la bibliothèque de l'Enssib. Nous avons été nombreux pour qui les mots « vacances », « Noël » et « insouciance » n'auront pas voulu dire grand-chose en 2013, mais je veux croire que ces moments n'en ont tissé que des liens plus solides entre nous. Par la même occasion, un grand merci au personnel de la bibliothèque de l'Enssib, qui a su rendre plus faciles ces quelques mois par sa gentillesse et sa disponibilité.

Enfin, je souhaite adresser mes plus vifs remerciements à Dominique Varry, pour ses nombreux conseils et encouragements, et Yann Sordet, pour la confiance dont il m'a honorée dès le début de ce travail. J'espère simplement que les pages qui suivent seront à la hauteur de ce qu'ils en attendaient.

Résumé :

La matérialité des catalogues de bibliothèque ne déchaîne guère les passions chez les historiens du livre ou des bibliothèques. Pourtant, ce travail s'attachera à démontrer que les catalogues, au fil de leurs matérialisations successives, entrent bien dans le champ de cette discipline. Donnant corps à des idéologies professionnelles tout autant qu'à des évolutions technologiques, les catalogues sont des textes dont il convient de déchiffrer les éléments de langage.

Abstract :

Historians of the book seldom get excited by the issue of library catalogues. Yet I will endeavour to demonstrate that these belong to that field, for their successive materializations embody both professional ideologies and technological advances. As texts, library catalogs present linguistic systems worth deciphering.

Droits d'auteurs



Cette création est mise à disposition selon le Contrat :

Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale – Pas de Modification 2.0 France

disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco, California 94105, USA.

Sommaire

SIGLES ET ABRÉVIATIONS.....	7
INTRODUCTION.....	9
Les catalogues, des textes comme les autres.....	9
<i>L'histoire des catalogues est-elle une histoire du livre ?.....</i>	<i>9</i>
<i>De quoi le catalogue est-il le nom ?.....</i>	<i>10</i>
Méthodologie.....	11
<i>Le catalogue, entre silence et bruit.....</i>	<i>11</i>
<i>Périmètre du travail.....</i>	<i>13</i>
1. LE LIVRE : L'AVÈNEMENT DU CATALOGUE	15
1.1. Un outil de travail en interne	15
1.1.1. <i>Le poids du catalogue.....</i>	<i>15</i>
1.1.2. <i>L'union fait la force ? Une solution qui peine à s'imposer.....</i>	<i>19</i>
1.1.3. <i>Le catalogue, chasse gardée du bibliothécaire.....</i>	<i>21</i>
1.2. Le catalogue, éléments de langage.....	23
1.2.1. <i>La question du classement.....</i>	<i>23</i>
1.2.2. <i>La cote, matérialisation d'un monde nouveau.....</i>	<i>25</i>
1.2.3. <i>Des règles pour faire les catalogues.....</i>	<i>27</i>
1.3. Un objet promotionnel	29
1.3.1. <i>le catalogue général de la Bibliothèque nationale.....</i>	<i>29</i>
1.3.2. <i>Les catalogues des bibliothèques américaines.....</i>	<i>32</i>
1.3.3. <i>Le déclin du catalogue imprimé.....</i>	<i>34</i>
2. LE FICHER : L'ASSIMILATION DU CATALOGUE	39
2.1. Une innovation ?.....	39
2.1.1. <i>Une pratique fort ancienne.....</i>	<i>39</i>
2.1.2. <i>Deux histoires longtemps parallèles.....</i>	<i>43</i>
2.1.3. <i>L'invention de la modernité.....</i>	<i>45</i>
2.2. Le catalogue en concurrence?	47
2.2.1. <i>Les relations chaotiques du catalogue et de l'innovation.....</i>	<i>47</i>
2.2.2. <i>Une transition difficile : la résurgence de vieux débats.....</i>	<i>49</i>
2.2.3. <i>Un mobilier spécifique.....</i>	<i>52</i>
2.3. Un héritage en perte?.....	57
2.3.1. <i>Closing catalogues : le traumatisme des professionnels.....</i>	<i>57</i>
2.3.2. <i>Que sont les fichiers devenus ?.....</i>	<i>59</i>
2.3.3. <i>La culture populaire, dernière trace du fichier ?.....</i>	<i>65</i>
3. LA MACHINE : LA DISSOLUTION DU CATALOGUE	69
3.1. Un nouveau langage.....	69
3.1.1. <i>Le rôle des centres de documentation.....</i>	<i>69</i>
3.1.2. <i>Standardisation, normalisation, internationalisation.....</i>	<i>71</i>
3.1.3. <i>Du catalogue à la recherche d'information.....</i>	<i>73</i>
3.2. L'arrivée des terminaux dans les bibliothèques.....	76
3.2.1. <i>À quoi ressemblent les fichiers en ligne ?</i>	<i>76</i>
3.2.2. <i>La rematérialisation des catalogues.....</i>	<i>80</i>
3.2.3. <i>Le catalogue, l'usager et le bibliothécaire.....</i>	<i>82</i>
3.3. Une révolution toute relative.....	85
3.3.1. <i>Tout changer ... pour faire la même chose en mieux.....</i>	<i>85</i>
3.3.2. <i>Un difficile changement de paradigme.....</i>	<i>87</i>

3.3.3. <i>Avenir et souvenirs de catalogues</i>	90
CONCLUSION	95
Le catalogue, « plus ça change, plus c'est la même chose »	95
« Un jour, on construira des catalogues pour dériver »	95
SOURCES	97
BIBLIOGRAPHIE	99
TABLE DES ANNEXES	103
TABLE DES ILLUSTRATIONS	129

Sigles et abréviations

AACR2 : Anglo-American Cataloguing Rules, 2^e édition
ALA : American Library Association
Afnor : Association Française de Normalisation
BAB : Bureau d'Automatisation des Bibliothèques
BBF : Bulletin des Bibliothèques de France
BCP : Bibliothèques Centrales de Prêt
BIUS : Bibliothèque Interuniversitaire de Santé
BPI : Bibliothèque Publique d'Information
BU : Bibliothèque Universitaire
CGM : Catalogue Général des Manuscrits
CIEL : Catalogue Interrogeable En Ligne
COM : Computer Output Microform
GK : General Catalog of the Printed Books in the British Museum
DBMIST : Direction des Bibliothèques, des Musées et de l'IST
IEP : Institut d'Études Politiques
IFLA : International Federation of Library Associations
INRIA : Institut National de Recherche en Informatique et en Automatique
ISBD : International Standard Bibliographic Description
IST : Information Scientifique et Technique
LAO : Lecture Assistée par Ordinateur
LCSH : Library of Congress Subject Heading
MARC : MACHine Readable Cataloguing
OCLC : Online Computer Library Center
OPAC : Online Open Access Catalog
PC : Personal Computer
PRECIS : PREserved Context Index System
RAMEAU : Répertoire d'Autorité Matière Encyclopédique et Alphanumérique Unifié
SIB : Sciences de l'information et des Bibliothèques
SIGB : Système Intégré de Gestion des Bibliothèques
UTLAS : University of Toronto Library Automation System

INTRODUCTION

LES CATALOGUES, DES TEXTES COMME LES AUTRES

L'histoire des catalogues est-elle une histoire du livre ?

En 1991, D. F. McKenzie élargissait la notion de texte à « diverses productions [...] construites à partir de signes dont la signification est fixée par convention et [qui] constituent des systèmes symboliques proposés à l'interprétation »¹. Jusque-là restreinte au seul périmètre du livre imprimé, la notion de texte s'émancipait pour être réinterrogée au prisme des cartes, des images, des territoires mêmes, et trouvait un nouveau souffle dans son extension aux langages oraux, voire non-verbaux. Ce faisant, McKenzie révolutionnait une discipline – la bibliographie ; il alertait par ailleurs les professionnels des bibliothèques sur la nécessité de conserver tous ces textes, et de les conserver autant que possible dans leur matérialité originelle, porteuse de sens à bien plus d'égards qu'on ne le pense au premier abord.

On ne saurait surestimer la pertinence de ces considérations appliquées aux catalogues de bibliothèques. Fait révélateur, *La Bibliographie ou la sociologie des textes* est d'ailleurs la réunion de trois conférences données par McKenzie à la British Library dans le cadre des Panizzi Lectures : Panizzi, qui a joué pour cette institution le même rôle, cinquante ans plus tôt, que Léopold Delisle pour la Bibliothèque nationale en France. Si l'on se doute bien que McKenzie n'a pas forcément en tête les catalogues de bibliothèques lorsqu'il prononce son discours, il n'en demeure pas moins que le catalogue général instauré par Panizzi en 1841 et atteignant quelque 355 volumes en 1987 a très certainement imposé sa matérialité à tous ceux présents entre les mêmes murs.

Pourtant, les tentatives d'étudier les catalogues comme textes sont rares, malgré des efforts qui se sont surtout concentrés sur les catalogues de libraires ou de vente². Une grande partie de la littérature consacrée aux catalogues de bibliothèque étudie ces derniers en fonction de la collection qu'ils représentent, et abordent donc le catalogue sous un angle tout utilitariste : quelle bibliothèque s'impose par ses collections dans quelle discipline, où trouver le plus grand nombre de livres rares, etc sont les seules questions posées au catalogue. Or l'aspect matériel du catalogue, son évolution au cours de la période qui nous intéresse, revêtent un intérêt tout particulier dans la mesure où il se fait l'écho aussi bien de l'histoire des bibliothèques en tant qu'institutions et bâtiments, que des évolutions des pratiques et du métier même de bibliothécaire : il reflète l'ordre du savoir organisé à l'intérieur d'une bibliothèque privée comme publique, et constitue « la mémoire d'une vie, d'une carrière ou d'une époque »³.

¹CHARTIER, Roger, Préface à *La bibliographie et la sociologie des textes*, MCKENZIE, D. F., Éd. du Cercle de la Librairie, 1991, p. 6.

²À ce sujet, on consultera notamment *Les Ventes de livres et leurs catalogues : XVIII^e – XX^e siècle*, actes des journées d'étude organisées par l'École Nationale des Chartes (Paris, 15 janvier 1998) et par l'Enssib (Villeurbanne, 22 janvier 1998) réunis par CHARON, Annie, et PARINET, Élisabeth, Paris, École des chartes, 2000, qui établit les catalogues de vente comme une source essentielle de l'histoire du livre. On voit mal, dès lors, pourquoi il en irait différemment des catalogues de bibliothèques publiques.

³BREAZU, Monica, « La bibliothèque d'un Européen, Émile Picot (1844-1918) », *Bulletin du bibliophile* 2004 n°2, p. 333.

Les catalogues de bibliothèque ont tout à gagner d'être étudiés comme des textes au sens où l'entend McKenzie : avant même de s'intéresser aux titres qui le composent, on est en effet frappé par la multiplicité de signes et symboles, propres à chaque bibliothèque, pour ne pas dire à chaque bibliothécaire, qui agrémentent les catalogues de bibliothèque. C'est tout un idiome qui se met en place, des abréviations qu'il faut expliquer, un système de représentations qui doit être décodé par des index, des tables de correspondances formant autant d'accessoires indispensables au déchiffrement de ces textes que sont les catalogues de bibliothèque. Bien sûr, le catalogue exclut le néophyte : il faut appartenir à la communauté de « ceux qui savent » pour savoir le déchiffrer, et longtemps cette communauté s'est limitée aux seuls bibliothécaires, qui mettaient le même soin à exclure le public des collections que des catalogues.

De quoi le catalogue est-il le nom ?

La raison d'être d'un catalogue de bibliothèque est de localiser un document sur des étagères : il dresse la liste de tous les documents disponibles sur ces étagères, liste classée selon un certain ordre, qui n'est pas toujours le même, et qui assigne à chaque titre un numéro – la cote – servant à localiser le document. C'est là sa définition première, dont nous partirons. Si l'on veut aller plus loin que cette description toute utilitariste, on conviendra avec Pierre Le Loarer que le catalogue « condense » la collection à laquelle il se rapporte « à travers une description élaborée selon des règles plus ou moins arbitraires »⁴. Comment dès lors ne pas faire le lien entre un catalogue de bibliothèque et un texte tel que le définit McKenzie ? Face à un catalogue, on se trouve bien, précisément, face à une « production construite à partir de signes dont la signification est fixée par convention et [qui] constitue un système symbolique proposé à l'interprétation ».

Cela établi, il est vrai que le terme de catalogue renvoie à des concepts variés. Il convient en effet de faire la distinction entre les catalogues généraux, qui rassemblent la totalité des collections d'une bibliothèque, et les catalogues particuliers, qui ne traitent que d'une section de la bibliothèque. Il va sans dire que les premiers catalogues de ce type ont été réservés aux sections les plus prestigieuses de la bibliothèque. D'après Archer Taylor, les premiers catalogues de manuscrits apparaissent en effet à Augsbourg autour de 1575, et ont pendant longtemps été tenus séparés des listes des livres rares qui se multiplient aux alentours de 1700⁵ : pendant longtemps en effet, livres rares et manuscrits ont fait l'objet d'une distinction nette, tant dans l'esprit des bibliothécaires que dans l'aspect physique des catalogues, alors qu'on a tendance aujourd'hui à les rassembler, intellectuellement et physiquement, sous la dénomination unique de « livres rares et manuscrits ». Dès ce stade préliminaire de définition, on peut donc constater une matérialisation des conceptions professionnelles dans les catalogues.

Taylor liste tous les types de catalogues partiels susceptibles d'être produits par une bibliothèque, moins pour leur intérêt dans l'histoire des bibliothèques que pour donner une idée de la richesse des collections possédées par telle ou telle bibliothèque à telle époque. Du plus généraliste, le catalogue peut aussi passer au plus spécifique, comme les catalogues de livres contenant des *marginalia*, assez

⁴LE LOARER, Pierre, « Opacité et transparence des catalogues informatisés pour l'utilisateur », *BBF*, t. 34 n°1, 1989, p. 65.

⁵TAYLOR, Archer, *Book Catalogues : Their Varieties and Uses*, Chicago, The Newberry Library, 1957.

rare mais dont la spécificité n'a d'égale que la préciosité des collections et le prestige de l'institution les renfermant. Ce n'est pas une coïncidence si l'exemple en la matière fourni par Taylor est publié par la bibliothèque de Cambridge : *A Catalogue of Adversaria and Printed Books Containing Manuscript Notes Preserved in the Library of the University of Cambridge*, paru en 1864. Nous laisserons de côté ce type de catalogues pour nous intéresser aux catalogues généraux des fonds, sauf exception notable. Nous nous bornerons à signaler que le fait d'adopter une matérialité différente selon le type de collection, qu'elle soit précieuse, originale ou qu'elle concerne un support particulier (catalogues de vélins par exemple), montre à quel point le catalogue est associé aux livres qu'il contient, au moins dans la conception que s'en font les bibliothécaires, et sans doute par extension dans celle du public. À collection particulière correspond un catalogue à la matérialité particulière ; fonds et forme vont étroitement de pair.

L'affaire est cependant loin d'être réglée, car le seul catalogue général d'une bibliothèque peut lui aussi se matérialiser sous une quantité infinie de formes. Comme le dit si bien Alexander Philip « il n'y a quasiment pas de limite à la diversité des catalogues »⁶. Cette affirmation, valable en 1910, est encore plus flagrante lorsque l'on observe des catalogues généraux aujourd'hui : certains sont imprimés, d'autres dactylographiés, d'autres encore sont manuscrits ; certains se présentent en d'imposants volumes tandis que d'autres sont répartis dans des fichiers à tiroirs contenant de toutes petites fiches, qui n'ont bien souvent d'identique que leur format ; d'autres encore sont accessibles en ligne *via* un terminal d'ordinateur ; certains sont classés par ordre alphabétique d'auteurs quand d'autres divisent le savoir en grandes classes. Ce travail se penchera sur toutes les différentes formes qu'ont pris les catalogues tout au long de la période étudiée, et s'articulera autour d'une question, de laquelle découlent en fait beaucoup d'autres : de quoi les catalogues de bibliothèque sont-ils la matérialisation ? Du progrès technique ? D'usages propres à une époque ? De tout cela à la fois et plus encore ?

MÉTHODOLOGIE

Le catalogue, entre silence et bruit

Il est regrettable que l'histoire des bibliothèques françaises délaisse celle des catalogues, d'autant que le monde anglo-saxon, lui, ne manque pas de s'y intéresser. Le traitement des catalogues des bibliothèques nationales, par exemple, est particulièrement frappant. Le dernier ouvrage traitant des différentes matérialisations du catalogue de la Bibliothèque nationale en France remonte à 1937 : il s'agit de *Histoire des catalogues des livres imprimés de la Bibliothèque nationale*, par E. -G. Ledos, précédé d'une préface lumineuse de Julien Cain⁷. Encore ce titre se situe-t-il sur le long terme, envisageant les catalogues de l'institution depuis sa création ou peu s'en faut : la période contemporaine, pourtant riche en bouleversements tant dans les pratiques que dans l'apparence physique des catalogues, n'a fait l'objet d'aucune publication à part entière.

Les catalogues de la bibliothèque du British Museum (aujourd'hui la British Library, bibliothèque nationale anglaise), ont eux reçu une attention bien plus soutenue et récente : en 1987, A. H. Chaplin, conservateur en chef des livres imprimés de l'institution entre 1967 et 1970, publiait *GK : 150 Years of the General Catalogue of*

⁶PHILIP, Alexander, *The Production of the Printed Catalogue...*, Londres, Robert Atkinson, 1910, p. 17.

⁷LEDOS, E. -G., *Histoire des catalogues imprimés de la Bibliothèque nationale*, préface de Julien Cain, Paris, Éd. des Bibliothèques Nationales 1936.

*Printed Books in the British Museum*⁸. Centré sur les questions matérielles soulevées par le catalogue général de la bibliothèque depuis 1787, cet ouvrage largement illustré explore la fabrication même du catalogue, et s'intéresse de ce fait à sa production même. L'intention de l'auteur, explicitée dans la Préface, est de présenter « l'origine, la croissance et le développement du Catalogue Général, non seulement en tant que pièce du dispositif interne de la bibliothèque ou que publication, mais aussi en tant que produit d'une activité collective organisée, avec ses propres traditions et problématiques. »⁹. En d'autres termes, le catalogue comme texte, dont la matérialité change au fil des années, témoin de cultures et de pratiques d'écriture mouvantes.

Plus récemment, P. R. Harris consacrait systématiquement un chapitre intitulé « Catalogue » à l'intérieur de chaque partie de son *History of the British Museum Library, 1753-1973*¹⁰. Ces chapitres sont l'occasion de revenir sur la matérialité des catalogues, du catalogue général des livres imprimés aux catalogues de collections spéciales, en passant par les catalogues de prestige, consacrés aux « trésors » de la bibliothèque. Ces sections ne font que confirmer à quel point l'aspect matériel des catalogues est dépendant de l'importance accordée au fonds catalogué. Les questions de format, de reliure et de présentation ne sont en effet jamais aussi importantes que lorsqu'il s'agit de représenter un ensemble de livres précieux. Alexander Philip, en 1910, en faisait une affaire de bon sens¹¹ : la matérialité d'un catalogue doit toujours être adaptée à l'usage qui en est attendu. Ainsi, le choix d'un papier de plus ou moins bonne qualité, d'une pleine ou d'une demi-reliure, d'un simple brochage ou d'une couture à la main ne doit rien aux goûts personnels du bibliothécaire, et tout au « statut » du catalogue, et de sa durée de vie estimée.

Ce grand écart entre bruit et silence explique qu'une grande majorité des écrits cités en bibliographie, surtout en ce qui concerne la première partie de ce travail, soit essentiellement des ouvrages en langue anglaise. Sauf notification contraire, nous avons consulté ces ouvrages dans leur langue originale, et en avons cité des extraits traduits par nos soins.

Cependant la problématique du bruit et du silence ne s'applique pas seulement à l'origine géographique des sources. Elle demeure en ce qui concerne la matérialité des catalogues elle-même. En effet, si les sources abondent dès lors qu'il s'agit de catalogues imprimés, les voix se taisent lorsqu'il s'agit de dresser l'historique du catalogue sur fiches, contenu dans les fichiers qui ont longtemps orné les salles de lecture des bibliothèques. La tentative la plus exhaustive en la matière date de 2002, et n'est disponible que dans la traduction anglaise, relativement critiquée, qu'en a faite Peter Krapp en 2011¹². Il s'agit de *Paper Machines. About Cards and Catalogs, 1548-1929*, par Markus Krajewski¹³. La tâche est ardue, et l'initiative de Krajewski n'en est que plus remarquable. Cependant cette première investigation dans l'histoire du fichier gagnerait à être complétée par des travaux plus pointus, offrant plus d'exemples détaillés et moins

⁸CHAPLIN, A. H., *GK : 150 Years of the General Catalogue of Printed Books in the British Museum*, Aldershot, Scholar Press, 1987,

⁹*Ibid.*, p. vii.

¹⁰HARRIS, P. R., *A History of the British Museum Library, 1753-1973*, Londres, The British Library, 1998.

¹¹PHILIP, Alexander, *op. cit.*

¹²Compte-rendu de BOWMAN, J. H., dans *Library and Information History*, vol. 28 n°2, 2012, p. 156-157.

¹³KRAJEWSKI, Markus, *Paper Machines. About Cards and Catalogs, 1528-1929*, Londres, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 2011.

de généralisations. Quant aux catalogues informatiques, s'ils sont l'objet d'innombrables publications, nous n'en avons trouvé aucune qui aborde véritablement leur histoire, et encore moins leur histoire matérielle : c'est ainsi tout un pan de l'histoire des bibliothèques qui se trouve occulté, de ce côté-ci de l'Atlantique comme ailleurs.

Périmètre du travail

Le périmètre de ce travail est aussi restreint que son champ est vaste, et nous avons bien conscience de ses limites, notamment dans le nombre d'exemples physiques étudiés. Les quelques pages qui suivent ne font qu'effleurer un sujet qui pourrait occuper des volumes entiers, et c'est donc volontairement que nous passerons rapidement sur certains aspects connexes. Les pratiques de catalogage, par exemple, ne feront pas l'objet d'une étude approfondie : s'il convient d'en retracer sommairement l'évolution, dans la mesure où celle-ci influence directement la matérialité des catalogues, nous ne rentrerons pas dans les détails de l'histoire de la description bibliographique, qui fait figure à elle seule de sujet à part entière.

La période qui nous intéresse s'étend sur les XIX^e et XX^e siècles, que par commodité nous avons choisi de borner symboliquement : conventionnellement, 1789 marque en effet le début du long dix-neuvième siècle, tandis que 1993, généralement considérée comme la date de création du web grand public, sera ici utilisée comme borne du court vingtième siècle. Nous envisagerons en effet la matérialité des catalogues de bibliothèques *avant* leur entrée sur le web, c'est-à-dire avant l'apparence que nous leur connaissons aujourd'hui. Ce choix, comme tout choix, est arbitraire : il n'est pas nécessairement le reflet d'une rupture fondamentale dans l'histoire des catalogues, qui imposerait de traiter les catalogues sur le web différemment des autres. Il correspond simplement aux contingences temporelles et matérielles auxquelles ce travail a dû se plier.

Au vu de la période étudiée, il eût été tentant de périodiser l'histoire de la matérialité des catalogues en fonction de leurs trois matérialisations : le livre depuis « toujours », puis le fichier à partir de 1901, puis la machine à partir des années 1960. Cependant une telle organisation serait artificielle et trompeuse, tant nous verrons que les matérialités se chevauchent, l'une ne remplaçant jamais vraiment l'autre, et les mêmes problématiques se prolongeant bien au-delà d'une époque. Pour chacune de ses matérialisations, nous avons donc plutôt choisi d'aborder le catalogue à partir de trois éléments : éléments de langage, de technique, et de représentations. La combinaison de ces trois thèmes en proportion variable fait alors émerger une fonction principale assignée au catalogue sous ses différentes formes, fonction qui donne son titre à chaque partie de ce travail. Nous verrons ainsi en quoi le catalogue imprimé marque l'avènement des catalogues, pourquoi le fichier manuel assimile le catalogue à la bibliothèque, et comment la machine dissout le catalogue à l'intérieur d'un système.

1. LE LIVRE : L'AVÈNEMENT DU CATALOGUE



Illustration 1: Catalogue alphabétique de la bibliothèque municipale de Lyon, début XXe siècle.

La première matérialisation qu'ont connue les catalogues de bibliothèque est celle du livre, ce qui n'a rien de surprenant : où mieux que dans un livre inscrire des titres de livres ? Reflet de son contenu, le catalogue se fait aussi reflet de son contenant, dans la mesure où il matérialise l'organisation même de la bibliothèque. Le bibliothécaire en charge de faire le catalogue est donc placé dans une position de pouvoir et de savoir de premier ordre... Quand il n'est pas écrasé par le poids de la tâche. Pourtant, le catalogue n'est la propriété ni du bibliothécaire ni de la bibliothèque : plus qu'un simple outil de travail, le catalogue-livre échappe en effet à l'institution pour passer dans le domaine public, où chacun le décortique et le critique à sa guise. Les débats autour du catalogue se sont ainsi faits d'autant plus virulents qu'à travers lui se matérialisait l'honneur de tout un pays, en faisant un outil de promotion sans pareil pour les bibliothèques.

1.1. UN OUTIL DE TRAVAIL EN INTERNE

1.1.1. Le poids du catalogue

Le catalogue sous forme de livre tel qu'on le rencontre entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XX^e peut prendre deux formes : celle du registre manuscrit ou celle de publication imprimée. Dans les deux cas, il se matérialise avant tout par sa masse : avant de peser intellectuellement sur les épaules des bibliothécaires, le

catalogue impose son poids sur les rayonnages bien physiques de la bibliothèque. Sans atteindre encore les trois tonnes du *National Union Catalog* de la bibliothèque du Congrès au milieu du XX^e siècle, les catalogues du long XIX^e siècle enflent au rythme de l'accroissement des collections certes, mais aussi au rythme des attentes dont on l'entoure, et cette inflation semble ne jamais devoir s'arrêter.

Les catalogues brouillent les frontières : c'est là l'une des premières caractéristiques qui se dégage de leur matérialité. D'abord, la frontière entre catalogue manuscrit et catalogue imprimé n'est pas si étanche qu'on pourrait le penser. Comme en témoignent les catalogues de la bibliothèque municipale de Lyon (voir illustrations 2 et 3), une pratique courante consistait à interfolier des pages du catalogue imprimé à l'intérieur des pages manuscrites du registre. On pouvait alors ajouter les acquisitions les plus récentes à la main, en laissant un certain nombre de pages vierges, que l'on estimait suffisant pour « tenir » jusqu'à une prochaine réimpression. On voit bien le problème qui se pose alors, à savoir que, si certaines pages se remplissaient très vite jusqu'à arriver parfois à saturation, d'autres au contraire demeuraient vierges pour toujours. Sur les illustrations 2 et 3, le catalogue imprimé date de 1846¹⁴, mais les mains qui ont présidé à la rédaction des titres se sont vraisemblablement succédées bien au-delà de cette date, afin de toujours disposer d'un catalogue à jour¹⁵.

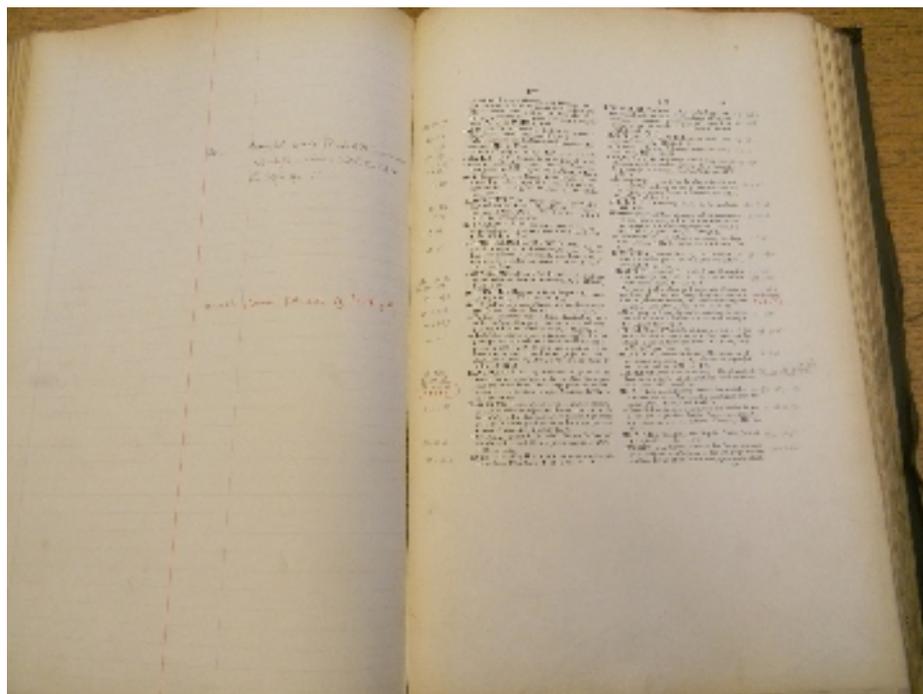


Illustration 2: Catalogue interfolié de la bibliothèque municipale de Lyon, milieu XIXe siècle.

¹⁴Commencé en 1812 par Delandine, « l'inventaire imprimé » de la section « Beaux-Arts » de bibliothèque est publié entre 1844 et 1846 par Monfalcon : cf. NIEPCE, Léopold, *Les Bibliothèques anciennes et modernes de Lyon*, 1876.

¹⁵Il est amusant de constater ici que ce catalogue interfolié, pourtant plus ancien, est en bien meilleur état que le catalogue du début du XX^e siècle, qui combine l'écriture manuscrite et les notices dactylographiées collées sur les pages. L'illustration 1 montre l'état de détérioration avancée de ce catalogue, soit qu'il ait été plus largement utilisé que son prédécesseur, soit que les pages interfoliées aient protégé ce dernier par la seule aura de l'imprimé, incitant les utilisateurs (public comme bibliothécaires) à le manipuler avec plus de soin.

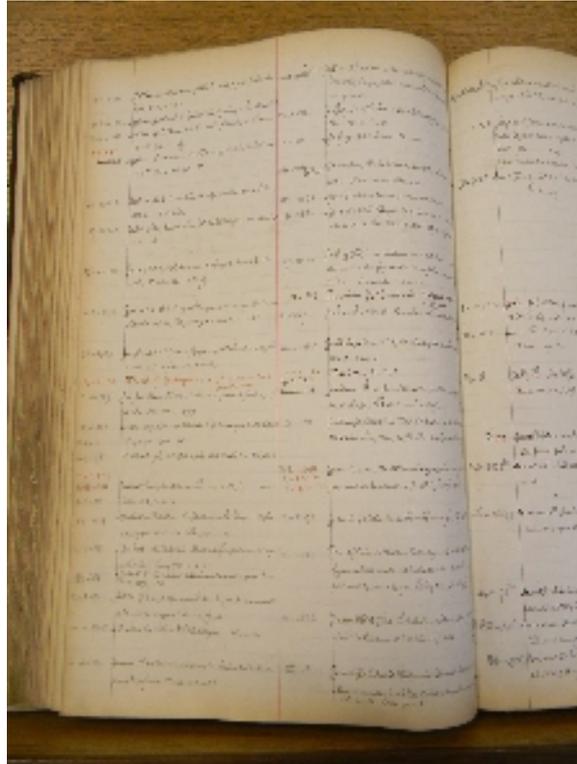


Illustration 3: Catalogue interfolié de la bibliothèque municipale de Lyon, milieu XIXe siècle

« Moteur de recherche »¹⁶ de la bibliothèque, le catalogue imprimé se présente également comme un objet économique : destiné à être vendu, ou échangé contre d'autres catalogues de bibliothèques, il est souvent publié à plusieurs centaines d'exemplaires selon les espérances de vente qu'on en attend... Espérances qui sont presque invariablement au-delà de la réalité. En effet, les catalogues de bibliothèque se vendent mal, du fait notamment du prix prohibitif entraîné par des coûts de production en inflation constante : aux prix d'impression qui atteignent des sommets à la fin du XIX^e siècle, s'ajoutent les coûts supplémentaires du travail humain, la charge de compiler un catalogue donnant souvent lieu à une rétribution supplémentaire pour le bibliothécaire. Dans l'impossibilité de faire face à ces budgets supplémentaires galopants, certaines bibliothèques ont tenté de jouer sur la qualité, et de publier des catalogues moins léchés, qu'elles pouvaient vendre à prix plus attractif... Sans grand succès.

Du fait de ces conditions économiques contraignantes, l'aspect des catalogues généraux peut varier énormément de l'un à l'autre. En effet, la matérialité des catalogues devenant vite ingérable pour une institution de taille moyenne, les bibliothécaires doivent adopter des stratégies de contournement s'ils ne veulent pas avoir à transiger avec la qualité de leur travail. Comme le remarque A. Taylor, pourtant peu intéressé par l'aspect matériel de son objet d'étude, ces stratégies ont laissé leur empreinte dans la matérialité même des catalogues :

Le travail de compilation et le coût d'impression d'un catalogue général ont empêché de nombreuses institutions d'entreprendre la tâche. Des listes plus brèves de livres rares et

¹⁶On nous pardonnera cet anachronisme, dont l'impropriété s'efface devant la force évocative.

intéressants ont servi à peu près le même dessein qu'un catalogue général, en rendant disponibles les livres les plus importants¹⁷.

Afin de réduire le coût du catalogue et d'alléger son poids pour le bibliothécaire, le monde anglo-saxon s'est rapidement lancé dans la compilation de catalogues à titre raccourci, connus sous le nom de « Short-title catalogues », essentiellement dans le domaine du livre ancien, dont les titres courant souvent sur plusieurs lignes alourdissaient la masse du catalogue¹⁸. Le but de ces catalogues est de faire tenir toute la notice catalographique sur une seule ligne, en limitant les titres des livres aux mots les plus importants. Cette pratique, fort prisée car effectivement économique, connaît aujourd'hui encore une belle postérité : si la matérialité des catalogues a changé, le concept de *short-title catalogue* continue de prospérer en ligne. Il faut noter cependant que ce type de catalogue n'est jamais utilisé comme catalogue général, mais couvre des périodes ou zones géographiques précises, ce qui explique peut-être qu'il ait survécu sous forme imprimée. En effet, alors que les catalogues généraux imprimés se font de plus en plus rares au XX^e siècle, l'œuvre de référence en matière de *short-title catalogue*, publiée pour la première fois en 1926, a été rééditée à plusieurs reprises tout au long du XX^e siècle, jusqu'en 1991¹⁹. Une telle pratique ne s'est pas diffusée en France. Les bibliothécaires français étaient peut-être trop attachés à la perfection de leurs catalogues pour « sacrifier » les titres, fondements même de la notice catalographique. D'autres facteurs entrent très certainement en jeu, mais les différences de traitement dans les catalogues généraux de France et de Grande-Bretagne, étudiées un peu plus loin²⁰, viennent plutôt étayer cette explication succincte.

Dans un souci de légitimation d'une œuvre aussi coûteuse pour la collectivité, on peut aussi accompagner le catalogue général d'un petit essai d'histoire, que ce soit de la ville, de la bibliothèque, ou de tout autre sujet plus ou moins en rapport. Toujours à la bibliothèque de Lyon, le catalogue imprimé en 1844-1846 « de l'imprimerie de Fr. Mistral » est « Précède D'une Histoire de l'imprimerie, ou Précis sur son origine, son établissement en France, les divers caractères qu'elle a employés, les premiers livres qu'elle a produits, les inventions successives qui la perfectionnèrent, ses ornemens et les noms de ceux qui l'introduisirent dans les principales villes de l'Europe »²¹. Le paradoxe est moins surprenant qu'il n'y paraît : certes, ce genre de procédé ajoute encore à la masse du catalogue, ce qui ne va guère dans le sens d'une réduction des dépenses ; pourtant, les coûts supplémentaires générés sont marginaux par rapport au catalogue en lui-même, surtout lorsque l'on considère les retombées en termes de légitimité. Le catalogue devient un ouvrage savant, et le bibliothécaire un scientifique ; l'un et l'autre se trouvent ainsi intimement liés, le catalogue reflétant la rigueur intellectuelle et professionnelle de son auteur.

Le poids du catalogue, c'est donc aussi le poids moral qui pèse sur les épaules du bibliothécaire qui en a la charge, dont on n'attend rien de moins qu'un travail

¹⁷TAYLOR, Archer, *op. cit.*, p. 62.

¹⁸Article « Short-title catalogue » sur la version anglophone de l'encyclopédie en ligne Wikipedia : <http://en.wikipedia.org/wiki/Short_title_catalogue> [Consulté le 16 décembre 2013].

¹⁹Il s'agit de POLLARD, Alfred William et REDGRAVE, Gilbert Richard, *A short-title catalogue of books printed in England, Scotland and Ireland, and of English books printed abroad 1475-1640*. Londres, The Bibliographical Society, 2^e éd. revue, augmentée et corrigée, Vol. I (A-H) 1986, Vol. II (I-Z) 1976, Vol. III (Indexes, addenda, corrigenda) 1991.

²⁰cf. 1.3.1.

²¹*Bibliothèque de Lyon. Catalogue des livres qu'elle renferme dans la classe des Belles-Lettres...*, 1844-1846.

parfait, comme en atteste cette alarme lancée par l'American Antiquarian Society en 1850 :

Des hommes ont perdu la raison dans leurs efforts pour réduire cette besogne à un système, et l'on connaît plusieurs exemples où des vies ont été sacrifiées en conséquence de l'effort mental et physique requis pour l'achèvement d'un catalogue en accord avec les vues de son auteur quant à la méthode adéquate pour exécuter une telle tâche²².

Il serait facile de rejeter de tels propos comme des exagérations de la réalité, si l'on ne disposait pas d'exemples avérés : sans parler de pathologie mentale, on voit très bien que la matérialité du catalogue occupe l'esprit de celui qui le fait à un degré confinant à la maniaquerie. Par exemple, Panizzi au British Museum décide d'interrompre la publication du catalogue général révisé car le premier volume ne satisfait pas son perfectionnisme : paru en 1841, celui-ci couvrait la lettre A du catalogue général classé par ordre alphabétique d'auteur, et malgré les pressions exercées par le politique et par les Trustees du Musée, Panizzi suspend l'impression des volumes suivants afin de pouvoir procéder à des références croisées entre les titres.²³ Pour ce faire, il a fallu impérativement attendre que le travail préliminaire pour l'ensemble des volumes soit achevé avant de reprendre le processus de publication, ce qui a pris au final plusieurs décennies : les volumes suivants ne furent publiés qu'à partir de 1882, et le dernier volume du catalogue général paraît en 1900. Ainsi, l'urgence de l'entreprise et la pression extérieure n'y font rien : le bibliothécaire reste seul maître de la matérialité de son catalogue.

1.1.2. L'union fait la force ? Une solution qui peine à s'imposer

Le milieu du XIX^e siècle voit apparaître des catalogues collectifs, qui se multiplient à la fin du siècle sous l'influence des pays germaniques. L'idée n'est pas nouvelle, et naît notamment sous la plume de Pierre Desmarais, bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine, qui envisage dès 1751 la création d'un catalogue général de toutes les bibliothèques parisiennes, chacune se chargeant d'une discipline en fonction de sa spécialisation²⁴. Le principe de ce projet est de diviser les étapes préliminaires à la publication du catalogue, qui sont celles qui prennent le plus de temps, non seulement entre bibliothécaires au sein d'une même institution, mais entre les bibliothécaires des plus grandes institutions parisiennes. « Divisée entre plusieurs personnes, la tâche cesse d'être immense »²⁵, conclut sagement Desmarais. Malheureusement, son projet est refusé, sans qu'il s'étende sur les raisons de ce refus. Desmarais rédige donc un catalogue « classique » (dans tous les sens du terme) mais son apport à la bibliothéconomie, on le verra, ne s'est pas limité à ce projet avorté.

En France, la mise en place de catalogues collectifs n'est effective qu'à la fin du XIX^e siècle, et se centre sur des collections particulièrement précieuses, comme celles des incunables, manifestant une prise de conscience récente de la préciosité de ces ouvrages. Ainsi, un système centralisé est organisé au plus haut échelon politique français pour la réalisation du *Catalogue des incunables dans les bibliothèques publiques françaises*, dont le tome 1 paraît en 1897. Malgré leur titre de « catalogue général », il ne faut pas s'y tromper : ces catalogues collectifs restent des catalogues partiels, et le livre ne semble pas être la matérialisation idéale pour un catalogue général collectif ; ce n'est que plus tard, sous d'autres matérialités que celui-ci a prospéré.

²²The Antiquarian Society, citée par RANZ, Jim, *op. cit.*, p. 24.

²³HARRIS, P. R., *A History of the British Museum Library, 1753-1973*, The British Library, 1998.

²⁴DESMARAIS, Pierre, *Préface au catalogue de la Bibliothèque Mazarine, rédigée en 1751*, éd. traduite et annotée par Alfred FRANKLIN, 1867, p. 40-49.

²⁵*Ibid.*, p. 49.

Cependant les bases du catalogue collectif sont jetées dès la seconde moitié du XIX^e siècle, et c'est pourquoi il mérite que l'on s'y arrête. À ce titre, le *Catalogue Général des Manuscrits*, plus connu sous le nom de *CGM*, « occupe certainement une place de choix [...] parmi les monuments bibliographiques présents dans nombre de bibliothèques françaises »²⁶. Entamé en 1833 suite à une circulaire de Guizot, le premier tome du *CGM* voit le jour en 1849, et compte plus de cent volumes en 1981, date à laquelle la publication s'essouffle. On constate, à la lecture de ces dates et du tableau récapitulatif fourni par Fabien Plazannet, que les catalogues collectifs imprimés connaissent une prospérité sensiblement plus longue que les catalogues généraux, longévité qui signale peut-être la permanence du lien intrinsèque entre matérialité du catalogue et préciosité de la collection : tandis que les collections courantes ont depuis longtemps cessées d'être répertoriées dans des livres, les collections les plus précieuses, elles, peuvent s'enorgueillir d'une matérialité de plus en plus prestigieuse.

Le Catalogue général des manuscrits sur un siècle et demi			
Date	Format, vol.	Éditeur	Resp. scientif.
1849-1835	4 ^o , 7 vol.	Imprimerie nationale	Institut de France
1885-1933	8 ^o , 82 vol. – 48 vol. départementaux (dont 9 de suppl.) – 34 vol. parisiens	Flon	Institut de France
1951-1931	8 ^o , 12 vol.	Bibliothèque nationale	Direction des bibliothèques
1981-	8 ^o , 6 vol.	CNFS puis DLL	DLL

Illustration 4: Historique de la matérialité du CGM, par Fabien Plazannet

La méthode de compilation de ce nouveau type de catalogue est régie par le ministère de l'Instruction publique, qui entend diffuser ses principes à l'ensemble des bibliothèques territoriales. Cette façon de faire n'a évidemment pas manqué de susciter des débats, les bibliothécaires n'appréciant pas tous de ne plus avoir la main sur ce qu'ils considéraient comme leur chasse gardée. Ainsi, Hélène Richard²⁷ expose les différends qui opposèrent Auguste Castan, bibliothécaire de la bibliothèque municipale de Besançon, à Marie Pellechet, chargée par le ministère d'appliquer l'harmonisation des règles de catalogage des incunables dans tout le pays. Refusant que le catalogue des incunables de Besançon paraisse dans le cadre du *Catalogue des incunables des bibliothèques publiques de France*, Auguste Castan continue la rédaction de son catalogue local comme il l'avait prévu depuis 1886. Celui-ci paraît dès 1893, et apparaît comme un ouvrage très (voire trop) soigné, notamment dans le travail réalisé sur les filigranes et les marques d'imprimeurs.

La mainmise des bibliothécaires sur la façon dont on fait le catalogue semble alors relever du dogme dans des cas comme celui-ci, car H. Richard souligne que,

²⁶PLAZANNET, Fabien, « Le catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France », *BBF* 2003, n° 5, p. 74-78, [en ligne] <<http://bbf.enssib.fr/>> [Consulté le 26 décembre 2014].

²⁷RICHARD, Hélène, « Marie Pellechet et Auguste Castan. Le catalogue des incunables de la bibliothèque de Besançon », *Bulletin du Bibliophile* n°1, 2004, p. 158-164.

lorsqu'il commence son catalogue, Castan ne fait que suivre une circulaire du ministre de l'Instruction publique reprenant les instructions de Delisle pour la rédaction de catalogues d'incunables... Or on peut difficilement soupçonner Marie Pellechet, dépêchée par ce même ministère, d'avoir en tête d'autres références que ces instructions-là précisément ! Plus qu'une anecdote, il s'agit bien là d'un débat acariâtre entre deux conceptions du catalogue, auquel seule la mort de Castan quelques mois avant la parution de son ouvrage, a mis fin. Le catalogue collectif n'est pas la simple reconduction d'un modèle (celui du catalogue général de la bibliothèque), mais nécessite des ajustements, et comme on le voit, chaque ajustement remet en cause le modèle existant : en cela, le catalogue n'est pas seulement la propriété d'une institution publique mais d'un bibliothécaire, ce qui explique peut-être pourquoi les catalogues collectifs ont été si longs à se mettre en place. Car à la question « comment fait-on le catalogue ? » répond automatiquement celle de « qui fait le catalogue ? », et l'on pénètre alors directement sur le territoire des bibliothécaires et de la représentation qu'ils se font du cœur de leur métier.

1.1.3. Le catalogue, chasse gardée du bibliothécaire

Quel que soit l'aspect physique qu'il adopte, le catalogue de bibliothèque est pendant longtemps considéré avant tout comme la chasse gardée du bibliothécaire, témoin de sa mainmise sur les collections et sur le savoir lui-même. Il convient de garder à l'esprit que, de même que l'immense majorité des collections des bibliothèques n'étaient pas en libre accès, le catalogue non plus n'était pas à disposition des lecteurs. Il constituait, comme les collections, la chasse gardée du bibliothécaire, qui pouvait le communiquer aux lecteurs qui en faisaient la demande, mais non sans crainte.

La même remarque s'applique au classement des livres : si depuis la fin du XVI^e siècle les bibliothèques de Leyde et Oxford s'illustrent par leurs catalogues classés par ordre alphabétique ou par grandes thématiques, pendant longtemps, et peut-être sur l'influence des bibliothèques privées, l'immense majorité des bibliothèques publiques a classé ses livres par format puis par ordre d'arrivée à l'intérieur de chaque format. Les catalogues « topographiques » ainsi produits enregistrent pour toujours la place du livre sur les étagères de la bibliothèque en attribuant à cette place un numéro. Le plus souvent, il s'agit du numéro d'armoire, puis de celui de la tablette, et enfin de la place du livre sur l'étagère. Il appartient alors au bibliothécaire de traduire ce langage crypté afin de retrouver les livres si besoin est : c'est là l'essentiel de son travail, qui avant tout sur une bonne connaissance de la géographie de sa bibliothèque, et une mémoire infailible.

De même que l'accès aux collections s'élargit, le libreaccès atteint aussi les catalogues, ne faisant que renforcer leur matérialité : ainsi, à la bibliothèque du British Museum, le XIX^e siècle fut tout entier consacré à pallier les « sempiternels problèmes de place »²⁸, dont les catalogues étaient en partie responsables. Dès la version imprimée du catalogue de 1813-1819 en effet, il fut décidé de mettre trois jeux du catalogue à disposition dans la salle de lecture : un relié en vert, un autre en rouge et un dernier violet. Ledit catalogue comportant encore « seulement » 8 volumes in octavo pour un total de quelque 5 000 pages²⁹, on pouvait encore le voir comme un catalogue « à taille humaine », et de fait, ces volumes « ont formé le catalogue de travail de la bibliothèque pour les trente années à venir »³⁰. Très vite pourtant, les proportions prises par ce catalogue augmentent en-dehors de toute mesure et dès les années 1870 il ne peut plus être contenu par les limites qui lui étaient assignées dans la salle de lecture.

²⁸ HARRIS, *op. cit.*, p. 375.

²⁹ *Ibid.*,

³⁰ *Ibid.*,

Encore vaudrait-il mieux parler de catalogues au pluriel : aux trois jeux du catalogue de 1813-1819 s'en était ajouté un quatrième entre-temps, et chacun, faute d'une révision complète du catalogue, était interfolié sur un registre où les acquisitions étaient régulièrement transcrites à la main, de telle sorte qu'en 1876 la salle de lecture contenait plus de 2 000 volumes du catalogue général des livres imprimés, auxquels s'ajoutaient entre 700 et 800 volumes de catalogues de musique et cartes, qui n'avaient pas encore été imprimés et occupaient donc un volume prodigieux. D'où l'avantage indéniable d'un catalogue imprimé : en 1885, lorsque fut prise la décision d'imprimer le catalogue des cartes imprimées, les 323 volumes en question « avaient été condensés dans deux volumes imprimés (contenant 4 684 colonnes) »³¹. Le catalogue imprimé de la musique, lui, ne fut commencé qu'au cours du XX^e siècle. À tous ces volumes s'ajoutait encore ... Le catalogue de la salle de lecture elle-même, qui en 1857 proposait 20 000 ouvrages de référence à disposition des lecteurs : ce catalogue fut imprimé en 1859, en suivant le plan de la salle.

On prend alors la mesure de ce que pouvait représenter le catalogue pour le bibliothécaire qui en avait la charge : même sans atteindre les proportions de celui du British Museum, le catalogue était visible, et véritablement encombrant. Sa matérialité en fait un objet hybride, pris en tenaille entre l'imprimé et le manuscrit, la nécessité de faire vite et le devoir de s'appliquer, et au final toujours confronté à sa propre itération. C'est une matérialité sans fin que celle du catalogue pour un bibliothécaire du XIX^e siècle, et la tâche est à la fois la plus harassante et la plus noble. La responsabilité du catalogue incombe toujours en effet à un seul responsable, généralement haut placé dans la hiérarchie de la bibliothèque : si au British Museum, une armée de copistes et de relieurs s'affairaient dans le « Catalogue Shop » où était fabriqué le catalogue, c'est toujours au final le conservateur en charge du département des imprimés ou du département concerné qui avait à charge de réviser les fiches bibliographiques, de superviser l'impression quand impression il y avait, et qui portait la responsabilité morale de la qualité finale du processus.

Le catalogue est donc à la fois un objet de pouvoir et de savoir : en maîtrisant l'ordre des livres sur ses étagères, le bibliothécaire maîtrise l'organisation du savoir lui-même. La matérialité du catalogue, tout cet ensemble de nombres et de lettres du bibliothécaire seul connus, manifeste cette mainmise sur le savoir, et fait du catalogue non seulement un outil de travail mais bien un outil de pouvoir et de contrôle des lectures. À ce titre, on peut revenir au travail de recensement effectué par A. Taylor : les « livres obscènes ou autrement répréhensibles », écrit-il, font rarement l'objet d'un catalogue, ou en tous les cas pas d'un catalogue établi de « la manière habituelle »³² : soit tout bonnement omis, soit catalogués séparément dans un catalogue tenu plus ou moins secret, leur éviction du catalogue général reflète leur éviction des rayonnages de la bibliothèque. C'est en effet le bureau du conservateur qui renferme ces « trésors » d'un autre genre, serrés dans une armoire spéciale dont lui seul possède la clef. De fait, à la Bibliothèque Nationale, le premier catalogue de ce type n'est pas compilé par des bibliothécaires (fait exceptionnel) mais par des littéraires, en l'occurrence Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau, qui en 1913 publient *L'Enfer de la Bibliothèque nationale*, réédité en 1919.

³¹ *Ibid.*, p. 325.

³² TAYLOR, Archer, *Book Catalogues : An Introduction to their Varieties and Uses*, p. 69.

À la bibliothèque du British Museum, les livres dangereux ont longtemps formé ce qu'on appelle le « private case », c'est-à-dire des livres conservés dans le bureau du Conservateur Principal, et les seules deux copies du catalogue de ce « private case » à l'usage du Conservateur Principal et du « Placer » n'étaient pas communiquées au public : les détenteurs de tickets d'entrée de courte durée n'étaient pas même autorisés à le consulter. Le travail d'inclusion dans le catalogue général n'a véritablement commencé qu'en 1983, à une époque où de toute façon de nombreux livres avaient trouvé place dans les collections générales de la bibliothèque ! On voit bien ici à quel point le sentiment de propriété du bibliothécaire envers sa bibliothèque transparaît dans le catalogue, dont il faut exclure les livres potentiellement mauvais. On ne saurait songer à les retirer purement et simplement des étagères : la bibliothèque, instance de conservation, ne saurait supporter qu'un livre entré en sorte un jour définitivement. Mais il appartient au bibliothécaire de faire la distinction entre ce qu'il montre au public et ce qu'il ne montre pas.

Même lorsqu'elle est dite publique, c'est-à-dire ouverte au public, la bibliothèque ainsi conçue demeure une initiative privée, dont l'ordre repose sur les épaules d'un seul homme – son bibliothécaire. C'est à lui et lui seul qu'appartient de faire régner l'ordre... Ou d'accorder des passe-droits, comme dans cet extrait de *L'Homme sans qualités*, de Robert Musil : « Il m'offre de me conduire à la salle des catalogues et de m'y laisser seul, bien que ce soit en principe interdit, les bibliothécaires seuls ayant le droit d'y travailler. Ainsi, je me trouvai réellement dans le saint des saints de la bibliothèque [...], nulle part un livre sensé, lisible, rien que des livres sur des livres »³³. La matérialisation du catalogue sous forme de livre marque le territoire du bibliothécaire, condense le savoir, et assigne à chacun (bibliothécaire, lecteur, livre) sa place dans un ordre du monde qui semble immuable. Mais le catalogue, ne saurait trop le rappeler Robert Musil, n'est pas un livre « sensé » : c'est un texte, qui ne s'appréhende qu'à travers une présentation, des codes et des règles qui lui sont propres, autrement dit un langage à lui, qui ne fait sens que lorsque l'on en possède la clef.

1.2. LE CATALOGUE, ÉLÉMENTS DE LANGAGE

1.2.1. La question du classement

Au XIX^e siècle, à mesure que les bibliothèques deviennent véritablement publiques, c'est-à-dire que leur rôle de conservation se double d'un rôle de communication au public, tout ce qui touche à la matérialité des catalogues fait débat, et la mémoire du bibliothécaire est évincée par le système mis en place par le catalogue. Puisque les catalogues topographiques font figure d'antiquités dans une bibliothèque au service du public, comment faut-il organiser le catalogue, et partant les ouvrages sur les rayonnages ? Les catalogues de bibliothèque offrent dès lors une matière formidable, et *a priori* intarissable, à des débats passionnés entre professionnels. Tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles, alors que s'affirme la domination du catalogue imprimé, les échanges se font parfois violents sur l'apparence physique que doit prendre ce catalogue, allant jusqu'à s'immiscer dans les moindres détails : chacun entend régler une fois pour toutes l'épineuse question du meilleur classement à adopter à l'intérieur du catalogue. La matérialité des catalogues occupe donc bien le cœur des discussions de leurs contemporains, bien plus que l'utilité ou le bien-fondé des titres qui s'y trouvent.

³³MUSIL, Robert, *L'Homme sans qualités*, t. II, 1973, cité par LE LOARER, Pierre, « Opacité et transparence des catalogues informatisés pour l'utilisateur », *BBF*, t. 34 n°1, 1989, p. 64.

Les deux principaux concurrents en matière de classement sont le classement alphabétique et le classement méthodique³⁴. Le classement alphabétique est celui adopté dès 1674 par la bibliothèque bodléenne à Oxford, tandis que le classement méthodique a été diffusé à la suite du catalogue de la bibliothèque de Leyde en date de 1595. Comme son nom l'indique, le classement alphabétique organise les livres selon un classement alphabétique, généralement du nom de l'auteur mais parfois du titre lui-même. Le classement méthodique, lui, organise le savoir en différentes catégories, à l'intérieur desquelles les livres peuvent être à nouveau classés dans des sous-catégories. L'organisation retenue, le plus souvent, est celle dénommée « classement des libraires », à savoir cinq grandes classes représentées par des lettres : A pour la théologie, E pour le droit et la jurisprudence, I pour les arts et sciences, O pour les belles-lettres, U pour l'histoire et la géographie.

En réalité, le choix est plus complexe, car même à l'intérieur de chaque classement, on trouvera des partisans en faveur de telle ou telle organisation, ou bien encore des variantes au modèle pour cause de « spécificité nationale ». C'est ainsi par exemple que le catalogue de 1830 publié par Benjamin Pierce pour la bibliothèque universitaire de Harvard présente l'une des premières applications du *Manuel du libraire et de l'amateur des livres* de Brunet, avec cependant l'ajout d'une sixième classe « *Works relating to America* »³⁵ afin de s'adapter à un contexte typiquement américain, ce qui n'a rien d'étonnant puisque l'époque est à la recherche d'un art et d'une littérature tout américains, qui prendraient leurs distances avec le Vieux Continent pour inventer de nouvelles formes esthétiques propres à ce pays nouveau que sont les États-Unis. Par ailleurs, certaines bibliothèques n'hésitent pas à allier les deux modèles, alphabétique et méthodique, dans des catalogues alphabético-méthodiques présentant les avantages de l'un et de l'autre.

D'après J.H. Bowman³⁶, en Grande-Bretagne, les deux modèles ont longtemps alterné : jusqu'au début du XIX^e siècle, le modèle méthodique domine, mais la tendance s'inverse à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, et le catalogue alphabétique s'impose jusqu'à la fin du siècle, où sa pertinence est de nouveau mise en question. C'est à cette époque que les débats se font les plus virulents, comme en témoigne la presse professionnelle analysée par Bowman. Le débat semble fixé lorsqu'il est établi que l'on privilégie le classement alphabétique, plus facile d'accès, pour le grand public, tandis que les spécialistes, eux, préfèrent le classement méthodique, qui leur permet d'avoir accès à tous les livres publiés dans leur domaine de recherches d'un seul coup d'œil (ou presque).

On voit dès lors à quel point la question de la matérialité des catalogues est intrinsèquement liée aux usages du catalogue, et que les problématiques qu'elle soulève font écho aux problématiques plus larges des bibliothèques dans un contexte donné : en effet, ce n'est pas une coïncidence si ce débat émerge alors qu'émergent les bibliothèques publiques, et la question du libre accès, en tous les cas dans le monde anglo-saxon. À la fin du XIX^e siècle, les meilleurs partisans du libre accès des bibliothèques étaient aussi ceux qui combattaient avec le plus d'ardeur pour le classement méthodique par exemple, ainsi que le rappelle justement Bowman. Au-delà du simple aspect « technique » du catalogue, de la

³⁴Le terme favorisé par les professionnels d'aujourd'hui est « systématique », mais nous avons utilisé « méthodique » dans ce travail pour rester au plus proche des termes du débat.

³⁵RANZ, Jim, *The Printed Book Catalogue in American Libraries : 1723-1900*, p. 27-28.

³⁶BOWMAN, J. H., « The Decline of the Printed Catalogue in Britain », *Library History* vol. 22 n°2, Juillet 2006.

façon de le fabriquer, la matérialité des catalogues témoigne de l'évolution des mentalités, et des renversements de paradigme non seulement dans la conception des bibliothèques mais aussi du métier même de bibliothécaire.

Dans ce contexte, le catalogue devient alors un exercice de style rhétorique visant à imposer la supériorité d'un modèle sur un autre. Seule la compilation d'un catalogue que chacun pourra estimer comme parfait peut être à même de clore définitivement le débat, et c'est à cela que s'emploient bien des catalogueurs. Ceci est particulièrement visible aux États-Unis, où les tenants du classement alphabétique ou méthodique se sont affrontés à coups de catalogues bien matériels : Cutter, « qui était quasiment l'incarnation du catalogue alphabétique »³⁷, compile le catalogue de l'Athenaeum de Boston en 1874, ce qui représente non seulement une victoire personnelle de Cutter, mais un triomphe national pour les bibliothécaires américains : « L'accueil enthousiaste reçu par le catalogue de Cutter assura la prédominance du classement alphabétique dans les catalogues des bibliothèques américaines pour les années à venir. »³⁸, conclut Ranz, bien qu'il concède des avantages et inconvénients aux deux systèmes.

Parfois, les mérites respectifs mais exclusifs de l'une ou l'autre forme de classement ont poussé les grandes bibliothèques à s'équiper de deux jeux de catalogues : l'un méthodique, l'autre alphabétique. C'est le cas de la bibliothèque municipale de Lyon, qui conserve, dans la salle de lecture du fonds ancien, un exemplaire de son catalogue méthodique et un exemplaire de son catalogue alphabétique, tous deux réalisés au début du XX^e siècle et totalisant une centaine de volumes de près d'un millier de pages. Cet exemple montre à quel point ces entreprises pouvaient sembler ne jamais devoir prendre fin, tant au niveau du traitement intellectuel que de la place nécessaire au stockage du catalogue lui-même. On imagine alors sans peine combien l'aspect matériel de cet outil de travail peut avoir d'énormes conséquences sur l'ensemble des activités de la bibliothèque, depuis le mobilier jusqu'au budget. En effet, il ne suffit pas d'aligner les jeux de catalogue et de les mettre à disposition des lecteurs pour que ceux-ci s'y retrouvent : il faut établir des correspondances entre le catalogue méthodique et alphabétique, ce qui multiplie encore les problématiques de stockage. L'opération se complique encore si la bibliothèque, ne pouvant s'offrir deux jeux de catalogues en même temps, décide plutôt de passer d'une forme de classement à un autre : là encore, des systèmes de correspondances doivent être établis et conservés tant que les usages de l'un et de l'autre perdurent.

1.2.2. La cote, matérialisation d'un monde nouveau

Ce que ces débats infinis matérialisent, c'est bien avant tout l'avènement des catalogues : on ne débat que de ce qui passionne, or au XIX^e siècle les catalogues, fait nouveau dans l'histoire des bibliothèques, passionnent. Il faut garder en tête que le catalogue n'a pas toujours été jugé essentiel à une bibliothèque publique. Markus Krajewski entre autres rappelle qu'avant les Lumières, en Europe, « de nombreux bibliothécaires étaient d'avis que les catalogues n'étaient pas du tout nécessaires ; et jusqu'au dix-neuvième siècle, les propriétaires de bibliothèques pensaient aussi que les catalogues étaient les projets privés des bibliothécaires »³⁹. De fait, alors que comme on le verra plus loin, le XIX^e siècle fournit une pléthore d'instructions écrites sur la façon de faire des catalogues, celles-ci sont rares avant le XVIII^e siècle : la simplicité du travail semblait aller de soi. Quand et comment s'est opéré ce changement de paradigme ?

³⁷RANZ, Jim, *op. cit.*, p. 61.

³⁸RANZ, Jim, *op. cit.*, p. 75.

³⁹LEYH, Georg, cité par KRAJEWSKI, Markus, *Paper Machines. About Cards and Catalogs, 1548-1929*, p. 33.

À la fin des Lumières et à partir de la Révolution Française, les bibliothèques entrent dans une ère nouvelle, qui scelle « le pouvoir dictatorial des catalogues sur les livres »⁴⁰. Être bibliothécaire, ce n'est plus seulement disposer des livres sur des rayonnages, mais c'est produire un catalogue, qui devient lui-même plus important que les livres eux-mêmes. Avec la généralisation de la cote, c'est en effet le catalogue qui assigne sa place au livre, et non plus l'ordre d'arrivée du livre qui détermine sa place dans le catalogue. Krajewski dresse un parallèle entre l'invention de la cote et celle des adresses, qui datent toutes les deux du XVIII^e siècle. Comparaison n'est pas forcément raison, mais l'image est intéressante : il s'agit bien d'assigner une adresse au livre, adresse non seulement reportée sur le catalogue mais sur le livre lui-même.

Un nouvel ordre émerge effectivement dans la bibliothèque, dans la mesure où toute recherche d'un document bascule de la carte générale de la bibliothèque vers le catalogue. Or si l'on peut convenir avec Pierre Le Loarer que celui-ci constitue « le seul moyen que l'on ait trouvé de présenter un ensemble de documents en s'affranchissant du mode de classement physique des documents sur les rayons »⁴¹, cela tient moins au concept du catalogue qu'à la façon dont celui-ci est conçu. Après tout, le « classement physique des livres » sur les rayonnages a même longtemps été considéré comme la seule méthode pour établir un catalogue de bibliothèque. Ce qui signale véritablement l'avènement du catalogue, c'est bien la généralisation de la cote, qui devient, en même temps que la clef du catalogue, la clef de la bibliothèque même. On le voit sur les exemplaires du catalogue interfolié de la bibliothèque de la Part-Dieu à Lyon : la cote est l'élément qui ressort instantanément dès l'ouverture du registre.

La cote, un élément clé, sans lequel il n'est de déchiffrement possible du catalogue, mais un élément fluctuant, moins immuable que l'ordre dans lequel sont arrivés les documents. Les modifications manuelles apposées au catalogue ne suffisent pas toujours à assigner la bonne cote au bon livre, surtout lorsqu'il ne s'agit plus de rectifier une erreur, mais de revoir l'organisation même des ouvrages, ou de faire la correspondance entre classement alphabétique et classement méthodique. À cet effet subsiste toujours, sur les étagères de la salle du fonds ancien de la bibliothèque de la Part-Dieu, une boîte métallique toute en longueur, établissant la « Concordance des cotes » (voir illustration 6) . À l'intérieur de cette boîte sont rangées, serrées les unes contre les autres, autant de fiches qu'elle en peut contenir, et qui actualisent les cotes des anciens catalogues. À côté de cette boîte se trouvent également plusieurs fascicules, faisant le lien entre le catalogue méthodique et le catalogue alphabétique de la bibliothèque : comme le met en évidence l'illustration 5, cette table des correspondances se matérialise sous plusieurs formes, mais à l'intérieur, le contenu est absolument identique. Le propre du catalogue-livre semble être de multiplier les matérialités : non seulement la sienne mais celle de ses différentes clés.

⁴⁰KRAJEWSKI, Markus, *op. cit.*, p. 33.

⁴¹LE LOARER, Pierre, « Opacité et transparence des catalogues informatisés pour l'utilisateur », *BBF* t. 34 n°1, 1989, p. 65.



Illustration 5: Correspondance entre le catalogue alphabétique et le catalogue méthodique de la bibliothèque municipale de Lyon.



Illustration 6: Concordance des cotes, bibliothèque municipale de Lyon.

1.2.3. Des règles pour faire les catalogues

Si l'on peut à juste titre penser que l'existence de règles régissant la matérialité des catalogues est aussi vieille que les catalogues eux-mêmes, la période qui nous intéresse ici se caractérise par une volonté manifeste d'harmonisation des pratiques. Ce qui n'était avant que préconisations et recommandations devient des instructions formalisées, applicables sur un territoire. On voit alors le politique s'emparer de la matérialité des catalogues, espérant fixer une fois pour toutes des pratiques jusque-là propres à chaque institution, et variant au rythme des conservateurs. En France par exemple, la nationalisation des règles de catalogage va de pair avec la nationalisation des biens des « ennemis de la Révolution » que sont la noblesse et le clergé. Les vagues de confiscations révolutionnaires n'épargnent pas en effet les bibliothèques privées des ordres religieux, puis des émigrés, mais également les bibliothèques d'universités, sociétés littéraires, académies et corporations supprimées en 1793⁴² ; ces collections, temporairement stockées dans des dépôts littéraires à Paris et en province dans des conditions plus ou moins tolérables, engendrent une inflation sans précédent des collections publiques, qu'il faut bien traiter.

Au rythme de la succession des régimes, plusieurs commissions édictent des règles de conservation et de catalogage pour les ouvrages ainsi confisqués, règles suivies avec plus ou moins de rigueur. Même à Paris, où le pouvoir central peut se faire plus pressant qu'ailleurs, les inventaires rédigés selon les règles présentent un aspect peu unifié malgré la présence d'un bibliothécaire, et ne sont pas toujours aussi complets qu'on le souhaiterait. Ces inventaires sont peu attachés à la matérialité des collections : seuls quelques ouvrages exceptionnels sont décrits, mais pas de manière exhaustive. Les

⁴²VARRY, Dominique, « Les confiscations révolutionnaires », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 3 : Les bibliothèques de la Révolution et du XIX^e siècle*, p. 7-36.

défauts qu'on peut leur faire, soulignent Dominique Varry et Agnès Marcetteau-Paul⁴³, sont en fait assez semblables à ceux que l'on pourrait élever à l'encontre des inventaires après décès de l'Ancien Régime, qui non seulement ne notent pas tout mais comportent également un nombre non négligeable de « paquets ne méritant pas description », dont on ne saura jamais s'il s'agit de livres licencieux réprouvés par la censure ou de véritables pièces sans intérêt. Dans tous les cas, l'intention utilitariste de ces faiseurs de catalogues prévaut : il s'agit de faire au plus vite.

Pourtant, les intentions des faiseurs de règles sont tout autres, comme le signale Pierre Riberette, qui commente l'action du Comité des Quatre-Nations sous l'impulsion de son président d'Ormesson (bibliothécaire du Roi) :

Il ne s'agissait pas seulement, dans l'esprit de son promoteur, de dresser une liste choisie des ouvrages qui paraîtraient mériter d'entrer dans la composition des bibliothèques publiques qu'on se disposait à former à partir des livres nationaux, mais d'établir un catalogue général qui, sous le titre de « Bibliographie universelle de la France », aurait été, si ce projet avait été mené jusqu'à son terme, le premier catalogue collectif de livres qui aurait vu le jour à l'échelon national⁴⁴.

De fait, cet ambitieux projet ne voit pas le jour du fait des lenteurs qui s'accumulent, auxquelles ne sont peut-être pas étrangères les commissions en charge de ce chantier elles-mêmes, à travers leur succession d'instructions. Après le décret du 8 pluviôse an II (27 janvier 1794) fondant les bibliothèques sur le plan national, la Commission Temporaire des arts qui remplace le Comité des Quatre-Nations rédige en effet une *Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver dans toute l'étendue de la République tous les objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement*. Il ne s'agit que de la première d'une longue liste, les circulaires, instructions et autres se poursuivant pendant toute la période révolutionnaire et au-delà.

Bien souvent, les règles de catalogage sont le fait de bibliothécaires en vue, en charge d'institutions nationales, qui tentent d'harmoniser les pratiques non seulement dans leur propre institution mais également sur le plan national. Parmi ces « faiseurs de catalogues », deux noms surgissent du XIX^e siècle : Panizzi au British Museum, que l'on a déjà eu l'occasion de rencontrer, et Delisle à la Bibliothèque nationale en France, que l'on retrouvera plus loin. Antonio Panizzi, surnommé « le Prince des bibliothécaires », auteur en 1841 des quatre-vingt-onze *Rules for Compilation of the Catalogue*, s'est imposé à la tête de la bibliothèque du British Museum. Si au cours du temps quelques-unes de ses règles ont été modifiées pour plus de simplicité, la plupart sont toujours valides, et ont même exercé une influence sur les formats de catalogage les plus modernes comme le RDA et le Dublin Core. Il s'agissait pour Panizzi de standardiser le catalogage des livres imprimés, la même année que paraissait le premier volume du catalogue général révisé de la bibliothèque du British Museum. En France, Delisle entreprend une démarche similaire, à ceci près que ses instructions sont relayées par le ministère de l'Instruction publique, dont dépend la Bibliothèque nationale. Le politique se mêle en effet de la matérialité des catalogues, car il s'agit d'un enjeu national : toutes les bibliothèques doivent, ou plutôt, devraient procéder de la

⁴³VARRY, Dominique, MARCETTEAU-PAUL Agnès, « Lectures de la Révolution », *Histoire des bibliothèques françaises*. Tome 3, p. 106-126.

⁴⁴RIBERETTE, Pierre, « De la Commission des monuments au Conseil de conservation », *Histoire des bibliothèques françaises*. Tome 3, p. 37-39.

même façon pour faire leur catalogue, car la matérialité du catalogue touche au prestige de l'institution qui l'émet, et partant à l'honneur d'un pays tout entier.

Cependant, et c'est là que les catalogues manifestent leur nature première de textes, l'instauration de règles a aussi pour visée la communication entre des mondes différents, notamment celui du bibliothécaire qui fait le catalogue et celui de l'imprimeur qui le publie. Alexander Philip se pose en traducteur de ces deux mondes dès la préface à *The Production of the Printed Catalogue*, dans laquelle il constate qu'« il existe des livres pratiques sur l'imprimerie et d'autres livres sur la science ou l'art du catalogage, mais ce livre entreprend de combler le fossé entre le bibliothécaire [...] et l'imprimeur »⁴⁵. Il rédige ainsi l'un des rares exemples d'ouvrages tout entier attaché à la matérialité du catalogue imprimé. Le chapitre 5, « Economy in setting and in the method of printing » compare par exemple les mérites respectifs des différentes présentations possibles : simple ou double colonne, police de taille plus ou moins grande, utilisation ou non de plusieurs polices, etc.

Toutes les questions matérielles sont envisagées, sans en laisser aucune au hasard : ainsi la ponctuation s'avère un sujet plus complexe qu'il n'y paraît, du fait notamment des différences culturelles entre le bibliothécaire et l'imprimeur, qui ne parlent pas le même langage. En effet, le bibliothécaire utilise une ponctuation bien précise en fonction des règles de catalogage en vigueur, dont l'imprimeur est, lui, ignorant : chez lui, la ponctuation est un travail de compositeur, régi par des règles de composition. Le danger de voir appliquées les « règles de la maison » est donc bien réel si le bibliothécaire ne spécifie pas de « suivre la copie » envoyée. Le chapitre VIII, « Corrections : what they are and how they are charged for » développe alors un guide des corrections les plus fréquentes, guide qui met au jour un véritable langage, pour rappeler à ces deux « faiseurs de catalogue » que sont le bibliothécaire et l'imprimeur leur ignorance mutuelle des pratiques professionnelles de l'un et de l'autre. « Le catalogue est un travail qui [...] diffère de tous les autres types de travail dans la ponctuation, la casse, et l'ordre des mots »⁴⁶. La matérialité du catalogue imprimé est donc affaire de traduction : elle développe un langage à elle, se pose en texte qu'il faut déchiffrer, et ce faisant génère un « paratexte » dont le guide de Philip (voir Annexe 1) fournit un exemple précieux. Si la matérialité du catalogue imprimé présente un tel intérêt aux yeux de Philip et de bien d'autres, c'est que le catalogue est le représentant de la bibliothèque, et un objet formidable de publicité pour celle-ci : « Exactement de la même façon que le catalogue du libraire fait la publicité de son stock, le catalogue promeut le contenu de la bibliothèque »⁴⁷.

1.3. UN OBJET PROMOTIONNEL

1.3.1. le catalogue général de la Bibliothèque nationale

En France, les collections publiques se sont considérablement accrues d'un seul coup suite aux saisies révolutionnaires, et le catalogage de ces fonds devient une priorité nationale. Les catalogues imprimés se multiplient tout au long du XIX^e siècle, mais les pratiques restent fort diverses. Ainsi, en 1840, si plus de quarante bibliothèques municipales possèdent un catalogue imprimé de leurs collections⁴⁸, le travail, comme

⁴⁵PHILIP, Alexander, *The Production of the Printed Catalogue*, p. 2.

⁴⁶*Ibid.*, p. 81.

⁴⁷*Ibid.*, p. 7.

⁴⁸DESGRAVES, Louis, « Le catalogage des fonds, *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 3*, p. 224. Louis Desgraves fournit également une liste récapitulative très utile de toutes les bibliothèques municipales ayant imprimé un catalogue au cours des XIX^e et XX^e siècles.

partout ailleurs, est laborieux, pouvant nécessiter jusqu'à 25 ou 30 ans dans certains cas : « À Toulouse, comme dans beaucoup de bibliothèques, les bibliothécaires s'épuisèrent sur les tâches du catalogage, travail de Pénélope sans cesse recommencé et sans cesse perfectible »⁴⁹, de sorte qu'en 1841, tout reste encore à faire : c'est la conclusion du rapport de Félix Ravaisson concernant les bibliothèques de l'Ouest⁵⁰, qui semble bien devoir s'appliquer à l'ensemble des régions de France.

Le rôle moteur de la Bibliothèque nationale dans ce domaine ne saurait être sous-estimé : « La publication, en 1855, par la Bibliothèque Impériale, du premier volume du *Catalogue de l'Histoire de France*, donna un nouvel élan à l'impression de catalogues par les bibliothèques municipales de province »⁵¹, explique Louis Desgraves, notamment grâce à son introduction qui explique en détail la méthode suivie, ayant vocation à être imitée sur l'ensemble du territoire. Le catalogue est alors un outil promotionnel, dont le prestige reflète celui de l'institution qui le publie.

Pourtant, la Bibliothèque nationale tarde à publier son propre catalogue général, et ne se distingue pas, tout au long du siècle, par des prises de position particulièrement innovantes en matière de catalogues. Simone Balayé fait même état de « l'incurie » totale des catalogues au début du siècle, exception faite des catalogues de vélins⁵². Les injonctions, commissions et tergiversations ponctuent le siècle, qui enjoignent à la Bibliothèque impériale, royale ou nationale de faire imprimer son catalogue général sans pour autant allouer les crédits nécessaires à cette tâche pharaonesque. Non seulement le politique, mais l'opinion publique tout entière s'empare du sujet du catalogue de la Bibliothèque nationale, chacun y allant de sa petite phrase assassine, à l'instar d'Ernest Renan qui déclarait en 1850 à propos de la Bibliothèque royale : « Il y a évidemment une limite où la richesse d'une bibliothèque devient un obstacle et un véritable appauvrissement par l'impossibilité de s'y retrouver. Cette limite, je la crois atteinte »⁵³. Le catalogue national ou son absence matérialise ici l'honneur même de la nation, et les déboires de l'institution nationale en la matière ne peuvent plus continuer à être ignorés.

Renan est loin d'être le seul à commenter publiquement le désastre. À partir de la seconde moitié du siècle, les critiques se font vives à l'égard de la Bibliothèque, les comparaisons ne manquant pas de s'effectuer avec d'autres pays plus avancés en la matière, comme l'Angleterre. Certaines personnalités en vue de l'époque nouent en effet des liens forts avec d'autres personnalités anglaises, à l'instar de Prosper Mérimée, qui se lie d'amitié avec Panizzi du British Museum, et compare en termes acerbes les deux situations. La comparaison est loin d'être à l'honneur de la Bibliothèque royale : alors que celle-ci choisit de se lancer dans l'aventure d'un catalogue méthodique, le British Museum a depuis longtemps cédé au classement alphabétique, tandis que la Bibliothèque royale commence tout juste à se décider d'imprimer, celle du British Museum a arrêté les frais, etc... En 1858, une lettre de Mérimée citée par E. -G. Ledos comparant la France et l'Angleterre

⁴⁹*Ibid.*, p. 224.

⁵⁰RAVAISSON, Félix, *Rapport au ministre de l'Instruction publique sur les bibliothèques des départements de l'Ouest, suivi de pièces inédites*, Paris, 1841, cité par Louis Desgraves, *op. cit.*

⁵¹DESGRAVES, Louis, *op. cit.*, p. 228.

⁵²BALAYÉ, Simone, « Le développement des collections à la Bibliothèque nationale », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 3*, p. 411-431. L'exception n'est guère surprenante, les efforts de catalogage s'étant instinctivement portés sur les collections les plus précieuses.

⁵³RENAN, Ernest, *L'Avenir de la science*, 1850, cité par CAIN, Julien, préface à *Histoire des catalogues des livres imprimés de la Bibliothèque nationale*, LEDOS, E. -G., p. xi.

donne la mesure de l'amertume avec laquelle ses contemporains ont pu juger de la situation française : « Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer d'un côté une aspiration vers la perfection, qui ne tient compte ni du temps ni des difficultés, de l'autre, un esprit pratique qui saisit avec empressement les moyens les plus prompts d'arriver à un résultat utile »⁵⁴. De fait, le perfectionnisme français, tout à l'honneur de sa bibliothèque nationale, retarde toujours plus une entreprise qui commence à se distinguer par son archaïsme.

Si la décision définitive de faire imprimer le *Catalogue général des imprimés* est prise en 1840, il s'agit encore d'un catalogue méthodique, alors même que le système tombait en désuétude partout ailleurs. Une fois Léopold Delisle nommé administrateur général en 1874, ce catalogue méthodique est interrompu et le travail repris de zéro en vue de la publication du grand œuvre de la Bibliothèque nationale : son catalogue général des imprimés, classé alphabétiquement par nom d'auteur. L'innovation apportée par Delisle s'arrête pourtant là, l'administrateur n'ayant pas jugé bon d'arrêter le catalogue à une date fixe (par exemple, 1900, ainsi que le suggéraient nombre de ses collaborateurs, dont E.-G. Ledos) : au contraire, chaque volume est enrichi des nouvelles acquisitions, de sorte que pour y rechercher un livre, il fallait non seulement connaître le nom de son auteur, mais surtout la date de son entrée dans les collections nationales ! « Si, comme on l'avait à l'origine estimé, l'ensemble du catalogue avait pu être publié au rythme de quatre ou six volumes par an, ce parti n'aurait eu que des avantages », estime pourtant *BBF* en 1960⁵⁵. Au vu de la réalité, le pari était plus qu'optimiste.

L'entreprise, entamée en 1893, voit le jour en 1897 avec la parution du premier volume du *Catalogue général des Imprimés*, mais les retards s'accroissent : d'abord, des critiques ont entraîné des révisions, puis la Première Guerre mondiale a ralenti le rythme des publications, puis les priorités ont changé, de sorte qu'en 1927, E.-G. Ledos considère qu'il y a « bon espoir » de voir le catalogue achevé en 1940. Las, en 1960, le catalogue est toujours loin d'être terminé, pour des raisons qui se cumulent : la publication du catalogue

dut se poursuivre à travers des difficultés de toutes sortes [...] tandis que la matière à cataloguer augmentait chaque année dans une proportion imprévue. En 1897, le seul département des Imprimés comptait environ deux millions de volumes ; en 1951, le Répertoire des bibliothèques de France publiait le nombre de six millions. Les accroissements annuels, qui étaient encore de 31.000 en 1949, on dépassé 42.000 en 1958.⁵⁶

C'est pourquoi les « nouvelles dispositions » envisagent une parution quinquennale du nouveau catalogue, dont la première série est prévue pour 1965, contenant les notices cataloguées entre le 1er janvier 1960 et le 31 décembre 1964. Matériellement, « ce catalogue se présentera sous la forme de grands volumes d'environ 28 × 35 cm, à deux colonnes comportant chacune de douze à quinze notices qui conserveront la justification des notices de la Bibliographie de la France »⁵⁷. Même avec ces nouvelles dispositions, le dernier volume n'est paru qu'en 1981, avec le tome 231, qui marque la fin du catalogue général imprimé de la Bibliothèque nationale.

Comme s'il avait fallu justifier du bien-fondé d'une telle aventure, Delisle avait préalablement fait paraître un extrait du futur catalogue, en prenant comme exemple Aristote : *Aristote. Extrait du Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque*

⁵⁴MÉRIMÉE, Prosper, cité par CAIN, Julien, *op. cit.*, p. xii.

⁵⁵« Nouvelles dispositions concernant le « Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale » à partir de 1960 », *Bulletin des bibliothèques de France*, 1960, n° 5, p. 147-150 [en ligne] <<http://bbf.enssib.fr/>> [Consulté le 13 décembre 2013].

⁵⁶*Ibid.*

⁵⁷*Ibid.*

nationale voit le jour en 1895. L'aspect promotionnel du catalogue imprimé est ici mis en évidence, et se manifeste par ailleurs dans la réalisation de partenariats, notamment avec les bibliothèques américaines. Celles-ci se montrent particulièrement patientes malgré l'accumulation des retards, et continuent de renouveler leur souscription au *Catalogue général*, leur participation financière étant censée accélérer sa réalisation. Cet effort de promotion s'avère finalement payant, puisque en 1973, Robert Collison plaçait le *Catalogue général* de la Bibliothèque nationale parmi les œuvres les plus remarquables, non seulement de l'époque mais de tous les temps : « Les trois grands catalogues imprimés publiés à ce jour sont ceux de la bibliothèque du Congrès, du British Museum et de la *Bibliothèque Nationale*⁵⁸. »⁵⁹. Ainsi, malgré un perfectionnisme tourné en dérision et une entreprise qui semblait ne jamais devoir prendre fin, la Bibliothèque nationale de France marque l'histoire des catalogues. Cette histoire est cependant cruelle, qui veut que quatre ans à peine après la publication laborieuse du premier tome du *Catalogue général des imprimés*, la Bibliothèque du Congrès aux États-Unis abandonne définitivement l'usage d'un catalogue imprimé pour se tourner vers la création d'un système centralisé de fiches bibliographiques, inaugurant une nouvelle matérialisation des catalogues de bibliothèque.

1.3.2. Les catalogues des bibliothèques américaines

Alors qu'en France les saisies révolutionnaires font crouler les bibliothèques publiques sous la masse de documents à cataloguer, les collections américaines, elles, demeurent longtemps restreintes, surtout dans les universités. Plus encore qu'un outil de recensement des fonds, le catalogue imprimé aux États-Unis comporte donc un enjeu promotionnel de taille pour les bibliothèques, qui sont tout à fait dépendantes, pour l'accroissement de leurs fonds, de la générosité des donateurs éventuels, et notamment de donateurs anglais restés sur le Vieux Continent. Il s'agit alors moins de retrouver un livre sur une étagère que de rendre publique la liste de livres possédés par une bibliothèque, signalant ainsi en creux l'absence de ceux qui devraient s'y trouver. En France aussi, les catalogues imprimés sont vus comme un bon moyen d'attirer les dons. Bruno Blasselle cite par exemple C. F. Achard, qui ajoute à la fin de chaque section du *Catalogue raisonné de tous les monuments littéraires et scientifiques, réunis dans le Musée national de Marseille* (an VIII), une notice des ouvrages manquants « “qu'il serait intéressant de recueillir” »⁶⁰. De même, à Albi, « Massol envoie au ministère un *Catalogue des livres qui conviennent à une bibliothèque publique et qui manquent à celle du district d'Albi* »⁶¹. On notera que, contrairement aux États-Unis qui espèrent attirer les bonnes grâces de donateurs privés, les bibliothécaires français comptent avant tout sur les pouvoirs publics, ce qui n'a rien d'étonnant puisque l'on a vu à quel point ces derniers se sont impliqués dans les méthodes de fabrication des catalogues.

Jim Ranz étudie les catalogues de bibliothèques publiques (essentiellement des bibliothèques universitaires) et privées (des bibliothèques philanthropiques ou associatives) pour en conclure que « le caractère promotionnel des catalogues de

⁵⁸En français dans le texte.

⁵⁹COLLISON, Robert, *Published Library Catalogues. An Introduction to their Contents and Use*, p. 13.

⁶⁰BLASSELLE, Bruno, « La bibliothéconomie, théorie et pratique », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 3*, p. 188.

⁶¹*Ibid.*, p. 188.

l'époque coloniale transparaissait dans la coquetterie de leur apparence physique. »⁶². Établis par les meilleurs imprimeurs du pays, dont Benjamin Franklin pour celui de la Library Company de Philadelphie,

les catalogues étaient de petit format, et s'étendaient rarement sur plus de cent pages. Les caractères étaient disposés en une seule colonne, avec des marges généreuses de chaque côté de la page. Dans la plupart des cas, une ligne de texte contenait l'entrée pour un titre unique. Les caractères italiques étaient fréquemment utilisés pour mettre en relief l'accès, la vedette-matière ou le lieu de publication. Clairement, les jours des catalogues massifs et peu attrayants n'étaient pas encore venus⁶³.

L'aspect physique léché de ces catalogues témoigne de leur vocation publicitaire. Ranz rappelle à cet effet que seulement un dixième des ouvrages étaient acquis sur leurs fonds propres par les bibliothèques publiques de l'époque coloniale ; quant aux bibliothèques privées, si elles disposaient de plus de fonds pour leurs acquisitions de documents, le catalogue restait le meilleur moyen d'attirer et de solliciter des dons.

Le premier catalogue imprimé publié aux États-Unis est celui de la bibliothèque de Harvard en 1723 : rédigé en latin par les soins de Joshua Gee, le *Catalogus Librorum Bibliothecae Collegij Harvardini quod est Cantabrigiae in Nova Anglia* reprend à son compte les codes mis au point au XVI^e siècle à Oxford. Comme la quasi-totalité des catalogues de l'époque coloniale, sa vocation est de susciter des dons, une vocation payante puisque rapidement les fonds des grandes bibliothèques universitaires américaines s'accroissent sous le poids des dons. Ce n'est que vers les années 1740 que les catalogues commencent à être reconnus pour leur intérêt auprès des lecteurs, alors même que la définition de la bibliothèque évolue du simple lieu de stockage à un lieu d'étude à proprement parler. En témoigne l'évolution de ce même catalogue de la bibliothèque de Harvard, qui à partir de 1773 est publié section par section afin d'en faciliter l'utilisation par les étudiants de premier cycle.

Le XIX^e siècle dans les bibliothèques américaines est tout entier dédié à faire du catalogue un objet de plus en plus utile pour les lecteurs, mais ce changement de paradigme ne s'accompagne pas dans l'immédiat d'un changement dans la matérialité des catalogues : malgré des coûts de production aussi exorbitants que sur le Vieux Continent, le catalogue imprimé continue d'être vu comme une nécessité absolue, comme en témoignent certaines statistiques données par Ranz : ainsi, en 1849, un tiers des 40 plus grandes bibliothèques des États-Unis avaient imprimé un catalogue des cinq années précédentes, la moitié des dix années précédentes, alors qu'en Europe, seules deux des quarante-huit principales bibliothèques avaient imprimé un catalogue à jour sur les dix dernières années⁶⁴. Face à cette étonnante efficacité pour un pays dont le premier catalogue imprimé ne date que d'un siècle, il faut rappeler que les bibliothèques américaines ont été confrontées bien plus tardivement à l'accroissement exponentiel des collections que des pays comme la France par exemple : c'est dans la seconde moitié du siècle que le rythme s'accélère vraiment aux États-Unis, mais alors le retard est vite rattrapé et les grandes bibliothèques américaines ne tardent pas à dépasser les bibliothèques européennes : en 1875, c'est entre 8 000 et 10 000 volumes par an qui entrent en moyenne dans chaque bibliothèque des États-Unis. Il faut rappeler par ailleurs que l'efficacité bien souvent prime sur l'exhaustivité, les bibliothèques américaines ayant parcouru tout le XIX^e siècle à la recherche d'une solution alternative au catalogue imprimé.

⁶²RANZ, Jim, *The Printed Book Catalogue in American Libraries*, p. 13.

⁶³*Ibid.*, p. 13.

⁶⁴COGSWELL, Joseph Green, cité par RANZ, Jim, *op. cit.*, p. 23-24.

La bibliothèque publique de Boston fournit à ce titre un exemple parlant : ainsi que l'expose la préface de son catalogue de 1861, et conformément au mouvement des bibliothèques publiques qui se développe à ce moment, la « perfection rhétorique dans les catalogues »⁶⁵ n'est rien en comparaison de leur utilité pour le public. De fait, les catalogues successifs de cette institution illustrent cette prise de position partisane, la bibliothèque de Boston innovant à chaque publication afin de trouver une autre voie que celle du catalogue imprimé : ainsi voient le jour un catalogue condensé en 1854, puis à partir de 1866 un catalogue topographique de son Lower Hall où se trouvaient les collections les plus utilisées par les lecteurs. La bibliothèque de Boston fut par ailleurs la première sur le sol américain à publier son bulletin, c'est-à-dire une liste des livres acquis récemment, en 1867. Cependant toutes ces innovations ne font qu'éviter le problème, et ne résolvent en rien les problèmes essentiels liés à la matérialité du catalogue imprimé : l'on se retrouvait invariablement dans la nécessité d'imprimer un livre, et le fait que ce livre fasse 800 ou 500 pages ne présente au final qu'un intérêt marginal.

Les catalogues imprimés par les bibliothèques ne perdent donc rien de leur aspect promotionnel sur toute la période : « Tandis que le désir de rendre la collection de livres utile était la première raison pour compiler un catalogue, l'idée promotionnelle [...] était toujours très évidente. »⁶⁶, rappelle Ranz. Conscients des limites du catalogue imprimé, les bibliothécaires le considèrent néanmoins comme un idéal à atteindre. On peut en voir une illustration dans le développement des catalogues monumentaux qui fleurissent aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle. Ainsi le catalogue de l'Institut Peabody, paru en huit volumes entre 1896 et 1905, ou l'*Index-catalogue of the Library of the Surgeon-General's Office* paru en 16 volumes entre 1880 et 1895 sont-ils désignés par Ranz comme des modèles d'expertise en la matière, mais ils ont par ailleurs demandé plus de vingt ans pour être menés à bien, et les dépenses pour leur fabrication se sont élevées à plus de 100 000 dollars. Un chant du cygne en quelque sorte, s'il faut en croire Ranz, qui s'enflamme en ces termes : « Durant les dernières années du dix-neuvième siècle, le catalogue imprimé, tout en rendant son dernier soupir, vivait sa plus belle heure. »⁶⁷.

1.3.3. Le déclin du catalogue imprimé

Le poids du catalogue était-il trop lourd à porter ? Dès la fin du XIX^e siècle, on assiste en tout cas à ce que nombre d'auteurs ont baptisé le « déclin du catalogue imprimé ». De fait, à partir du moment où la bibliothèque du Congrès à Washington se lance dans la production de cartes bibliographiques standardisées en 1901, le glas du catalogue imprimé semble avoir sonné. De moins en moins de bibliothèques consacrent le temps, l'énergie et l'argent nécessaires à l'impression de leurs catalogues, et l'usage des catalogues sur fiches mobiles se généralise en quelques décennies à peine. L'heure a donc sonné pour les nostalgiques du catalogue imprimé de faire entendre leur voix, contre les catalogues sur fiches. Parmi ceux qui observent une position extérieure au débat, évaluant les mérites et inconvénients du catalogue imprimé, Bowman exprime sans doute l'opinion la plus utile à ce travail :

⁶⁵RANZ, Jim, *op. cit.*, p. 38.

⁶⁶*Ibid.*, p. 22.

⁶⁷*Ibid.*, p. 78.

L'un des aspects les plus intéressants du catalogue imprimé, absent de toutes ses formes ultérieures, est que l'on peut en établir un compte-rendu de lecture dans la presse professionnelle. Le temps du catalogue imprimé fut également un temps de critiques très franches, ce qui signifie que l'on peut trouver plus d'un commentaire incisif⁶⁸.

Les catalogues comme textes : l'idée ne semblait pas si indue aux contemporains du catalogue imprimé, qui semblent s'être amusés à appliquer les mêmes principes pour le catalogue que pour des ouvrages littéraires, à l'instar de ce journaliste du Réveil cité par Louis Desgraves, qui qualifie le catalogue de la bibliothèque de Valenciennes d'« affreux bouquin », de « sac à loques », et autres gentillesses du même style⁶⁹.

Aux États-Unis, le déclin s'amorce dès la seconde moitié du XIX^e siècle, pour devenir effectif dans le dernier tiers du siècle. « À la fin de la période [1850-1875], les coûts de compilation et d'impression étaient devenus un tel fardeau que la grande majorité des bibliothèques fut obligée d'abandonner le catalogue imprimé sous forme de livre. »⁷⁰. Seules les bibliothèques des États faisaient figure de dernier bastion du catalogue imprimé, tandis qu'en 1875 toutes les bibliothèques universitaires d'importance l'avaient définitivement abandonné. Il est à cet égard intéressant de constater que lorsqu'il s'agit d'abandonner le catalogue imprimé, les premiers à le faire sont ceux qui se sont le plus illustrés dans sa conception. La bibliothèque publique de Boston par exemple, longtemps parangon de ce qui s'est fait de mieux en matière de catalogue imprimé, ne tarde pas à s'interroger sur l'utilité de ces volumineux ouvrages, à travers les « Considerations as to a printed Catalogue in Book Form » de son bibliothécaire James L. Whitney, parues en 1898. « Que la bibliothèque publique de Boston, qui avait introduit tant d'innovations et d'améliorations au catalogue imprimé, en écrive aussi le dernier chapitre, ne semble que justice. »⁷¹, conclut Ranz.

Après la Première Guerre mondiale, la hausse des coûts de production accéléra le déclin du catalogue imprimé, en particulier pour les petites bibliothèques, ou les bibliothèques rurales. Ce n'est pas pour autant que l'impression de catalogues cessa du tout au tout dans ces structures : Bowman cite par exemple la bibliothèque de Midlothian, qui en 1929 encore, imprima le « catalogue des livres généraux le plus exhaustif produit à ce jour par n'importe laquelle des bibliothèques de comté de ce pays. »⁷².

En 1964, Ranz croit pourtant au regain d'intérêt pour le catalogue imprimé. Grâce à l'amélioration des techniques de reproduction, les coûts de production ont en effet drastiquement baissé en dix ans, et de nombreuses bibliothèques se lancent dans la réimpression de leurs catalogues, à partir des catalogues sur fiches. Nous aurons l'occasion d'approfondir le rapport du catalogue à l'innovation technique ; mais on se rend déjà bien compte que les évolutions technologiques ne font pas tout. De même que l'inflation incontrôlable des coûts de production sur tout le XIX^e siècle n'avait pas stoppé la publication de catalogues toujours plus massifs (bien au contraire), la baisse de ces mêmes coûts ne fait pas advenir la prophétie de Ranz. Seules les bibliothèques nationales peuvent se permettre, au milieu du XX^e siècle, de continuer d'imprimer un catalogue général, et encore ne s'agit-il alors pas tant d'une question de moyens que d'une question de prestige. On l'a vu à la Bibliothèque nationale, l'opération relève pratiquement de l'honneur de l'institution, et il aurait été impensable de ne pas la mener à terme, aussi critiquable soit-elle.

⁶⁸BOWMAN, J. H., « The Decline of the Printed Catalogue », p. 83.

⁶⁹Article du 11 septembre 1906 dans le journal *Le Réveil*, cité par LOUIS DESGRAVES, *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 3*, p. 224-225.

⁷⁰RANZ, Jim, *op. cit.*, p. 41-42.

⁷¹RANZ, Jim, *op. cit.*, p. 86.

⁷²BOWMAN, J. H., *op. cit.*, p. 91.

Peut-être l'esprit de Ranz est-il particulièrement frappé par la matérialité des catalogues eux-mêmes, qui atteignent alors des dimensions inouïes, et ce d'autant plus qu'ils sont l'apanage d'institutions très en vue. Ce ne sont plus des catalogues mais des dinosaures, dans tous les sens du terme. Parmi ces mastodontes, le catalogue publié par la bibliothèque du Congrès entre 1968 et 1981 s'impose : entamé dans les années 50, le *National Union Catalog pre-1956 imprints*⁷³, lourd de 528 000 pages contenues dans 754 volumes reconnaissables à leur couverture verte, occupe 40 mètres linéaires et pèse près de trois tonnes⁷⁴. En termes de matérialité, on fait difficilement plus imposant. Le catalogue est même tellement associé à sa matérialité (la couverture verte qui le caractérise) qu'il est surnommé « le Mansell », du nom de son imprimeur. L'euphorie qui éclate pour la parution de son dernier volume est difficilement concevable, et le ton d'un article comme « Last of the MONUMENTAL book catalogs »⁷⁵ séduit tant par son emphase difficilement traduisible en français que par sa subtile ironie. « Les célébrations sont rares dans notre monde de bibliographes, probablement car nos ambitions sont si élevées et nos projets si coûteux »⁷⁶, ce qui n'empêche pas William Welsh de se réjouir de l'achèvement du *NUC, Pre Imprints*, un outil bibliographique qui a « mis d'accord [...] les bibliothécaires à travers tout le pays (imaginez!) »⁷⁷. Pourtant, la célébration de ce « mammoth » laisse un goût amer. Welsh, s'il se félicite du succès d'une entreprise « sans précédent », a conscience que cette « dernière » aventure ne sera pas seulement la dernière en date, mais la dernière tout court : les catalogues à venir seront automatiques ou ne seront pas.

Sa dernière heure venue, le catalogue imprimé tient alors toutes ses promesses d'objet hybride : à la fois catalogue et sapin de Noël pour la bibliothèque de San Francisco (voir illustration 7), le *NUC pre-1956 imprints* est aussi intrinsèquement hybride puisque ses 754 pages renferment... Des reproductions de fiches bibliographiques de catalogues locaux ! Le procédé n'est pas unique, et est également utilisé pour constituer le Catalogue général de la Bibliothèque nationale, à partir des « nouvelles dispositions » prises en 1960⁷⁸. Le « nouveau catalogue » sera en effet la somme des fiches catalographiques produites par la *Bibliographie de la France*, photographiées et reliées à l'intérieur d'un livre. Le *NUC pre-1956 imprints* matérialise donc à la fois l'apogée et la fin des catalogues imprimés, témoin manifeste du caractère parfaitement monstrueux du livre pour un catalogue, et *a fortiori* pour un catalogue collectif. On a en effet affaire ici à un catalogue imprimé qui est en réalité la somme de millions de fiches catalographiques des livres renfermés par les bibliothèques nord-américaines, un objet hybride à plusieurs égards : catalogue collectif servant en même temps de catalogue à la bibliothèque du Congrès, catalogue imprimé reproduisant un catalogue sur fiches, il brouille les frontières intellectuelles du catalogue pour mieux donner à voir et à interroger sa matérialité.

⁷³*National Union catalog, pre-1956 imprints. A cumulative author list representing Library of Congress printed cards for books, pamphlets, maps, atlases and periodicals, and titles reported by other North American Libraries*, Londres, Mansell, 1968-1981, v. 1-754.

⁷⁴Article « National Union Catalog » sur la version anglophone de l'encyclopédie en ligne Wikipedia : <http://en.wikipedia.org/wiki/National_Union_Catalog> [Consulté le 19 décembre 2013].

⁷⁵WELSH, William J., « Last of the Monumental book catalogs », *American Libraries*, septembre 1981, p. 464-468.

⁷⁶*Ibid.*, p. 464.

⁷⁷*Ibid.*, p. 465.

⁷⁸« Nouvelles dispositions concernant le Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale à partir de 1960 », *Bulletin des bibliothèques de France*, 1960 n°5, p. 147-150, [en ligne] <<http://bbf.enssib.fr/>> [Consulté le 13 décembre 2013].



Illustration 7: Le NUC pre-1956 imprints érigé en sapin de Noël à la bibliothèque de l'Université de San Francisco

2. LE FICHER : L'ASSIMILATION DU CATALOGUE

« Un lecteur d'une bibliothèque américaine moderne, faisant de son index défiler des cartes de catalogue sans même y penser serait surpris d'apprendre que cela ne fait que quelques années que les bibliothèques utilisent ce moyen de lister les livres de leurs collections »⁷⁹. La première page de *The Printed Book Catalogue in American Libraries* par Jim Ranz permet d'apprécier la vitesse à laquelle s'est propagé le catalogue sur fiches, successeur du catalogue-livre qui avait prospéré tout au long du XIX^e siècle. En 1964, 60 ans après le lancement des fiches catalographiques standardisées de la bibliothèque du Congrès, on pouvait à bon droit supposer qu'un lecteur lambda de bibliothèque n'avait jamais connu d'autre matérialité au catalogue que le fichier. Cette innovation qui semble renverser les fondements même du catalogue en est-elle vraiment une ? La matérialité des catalogues de bibliothèque serait-elle à ce point dépendante des innovations technologiques ?

2.1. UNE INNOVATION ?

1901 marque sans conteste une date clef dans l'histoire des catalogues : à partir de cette date, la bibliothèque du Congrès de Washington commence à produire des fiches standardisées afin d'unifier la bibliographie sur l'ensemble du territoire des États-Unis, bientôt imitée par les bibliothèques du monde entier. Ce n'est donc pas s'avancer que de dire qu'à partir de 1901, la fiche catalographique remplace durablement le livre. La matérialité du catalogue change, témoignant *a priori* de l'entrée du progrès dans les bibliothèques. Pourtant, l'histoire du fichier est presque aussi ancienne que celle du livre imprimé, et pendant longtemps – au moins plus d'un siècle – les deux matérialités se sont côtoyées. L'arrivée du fichier est certes signe de progrès, mais elle n'en est pas pour déterminée par lui. Une matérialité n'a pas remplacé l'autre : au contraire, les deux ont vécu longtemps une histoire parallèle, et l'innovation technique n'a que peu de choses à voir avec la victoire de l'une sur l'autre.

2.1.1. Une pratique fort ancienne

Dans son livre paru en 2002, Markus Krajewski s'interroge sur les origines du catalogue sous forme de fichier. Quelles que soient les réserves que l'on puisse émettre à l'encontre de ce livre, et notamment envers la traduction anglaise, Krajewski est à notre connaissance le seul à avoir dressé une histoire du fichier, qui sert de fondement aux pages qui suivent.

S'il faut en croire Krajewski, l'histoire du fichier remonte à 1548, soit moins d'un siècle après l'invention de l'imprimerie à caractères mobiles par Gutenberg : les deux techniques seraient d'ailleurs étroitement liées, et la chronologie n'est pas anodine, car le fichier serait précisément né d'une réaction contre « l'inondation de livres » entraînée par la diffusion de l'imprimerie dans le monde occidental. Face au besoin toujours plus pressant de garder une trace de leurs lectures, les humanistes du XVI^e siècle tiennent en effet le compte de ce qu'ils lisent dans des recueils dits de « lieux communs », qui peuvent prendre diverses formes, et qu'ils utilisent le plus souvent comme des outils de travail : de l'accumulation de citations naît une nouvelle pensée, qui fait un nouveau livre, qui vient s'ajouter au

⁷⁹RANZ, Jim, *op. cit.*, p. 1.

flot de publications imprimées, et voué lui aussi à venir enrichir un autre recueil de « lieux communs ».

Krajewski identifie Konrad Gessner comme l'inventeur du fichier, qui publie en 1548 le tome 2 de sa *Bibliotheca Universalis* à Zurich, dans laquelle il établit un classement des « lieux communs ». Gessner décrit ce faisant une « "méthode pour générer des index en un minimum de temps et un maximum d'ordre" »⁸⁰ que Krajewski identifie comme la première méthode « explicite pour conserver ce que l'on a lu et jugé digne d'être gardé, l'arranger en différentes façons, et pouvoir le retrouver par grands thèmes. »⁸¹. Cette méthode, qui s'adresse à la fois aux bibliothécaires et aux savants de son temps, consiste en un système de copier-coller dans lequel des bandelettes de papier mobiles sont arrangées sur des rails, afin de pouvoir être placées dans n'importe quel ordre, et stockées dans des petites boîtes pour être réutilisées à l'occasion. Cet index peut être vu comme « un fichier hybride sous forme de livre »⁸² (voir illustration 8), qui trouve quelques applications dans les bibliothèques « publiques » surtout à la fin du XVII^e siècle, inspire de grands bibliothécaires tels que Leibniz, mais peine à véritablement s'imposer auprès des professionnels.

À partir du troisième quart du XVIII^e siècle, quelques catalogues sur fiches sont réalisés un peu partout en Europe : Krajewski célèbre particulièrement l'abbé François Rozier, nommé par l'Académie des Sciences pour produire un index de tout ce que la société a publié entre 1666 et 1770. Rozier décide pour ce faire d'utiliser une méthode de classement similaire à celle de Gessner, mais au lieu d'utiliser des bandelettes de papier ordinaire, il référence les titres de son index sur des cartes à jouer : le papier, plus fort, et le format, standardisé (83 × 43 mm ou 70 × 43 mm) lui permettent ainsi d'améliorer le système de Gessner au XVI^e siècle, dont il aurait eu connaissance. Le catalogue mobile ainsi produit paraît en 1775, mais Krajewski ne s'étend pas sur sa réception, ou même ses origines, autres que l'héritage de Gessner. Il ne mentionne pas non plus l'exemple contemporain de la bibliothèque palatine à Parme, où le conservateur Paolo Maria Paciaudi inaugure le premier catalogue sur fiches mobiles d'Italie⁸³. Ce catalogue, l'un des premiers si ce n'est le tout premier du genre, est toujours conservé dans cette même bibliothèque, et les fiches toujours rangées dans leurs boîtes d'origine. Cependant, il s'agit là de fiches et non de cartes cartonnées, qui semblent à ce jour être bel et bien une innovation française.

⁸⁰GESSNER, Konrad, cité par Krajewski, MARKUS, *op. cit.*, p. 16.

⁸¹KRAJEWSKI, Markus, *op. cit.*, p. 16.

⁸²*Ibid.*, p. 13.

⁸³D'après l'encyclopédie en ligne Wikipedia, « L'organisation de la bibliothèque fut confiée à Paolo Maria Paciaudi, de l'ordre des Théatins, qui le premier instaura en Italie le catalogue par auteur et par fiches mobiles. Elle fut finalement inaugurée au mois de mai 1769. », <http://fr.wikipedia.org/wiki/Biblioteca_Palatina> [Consulté le 17 novembre 2013].

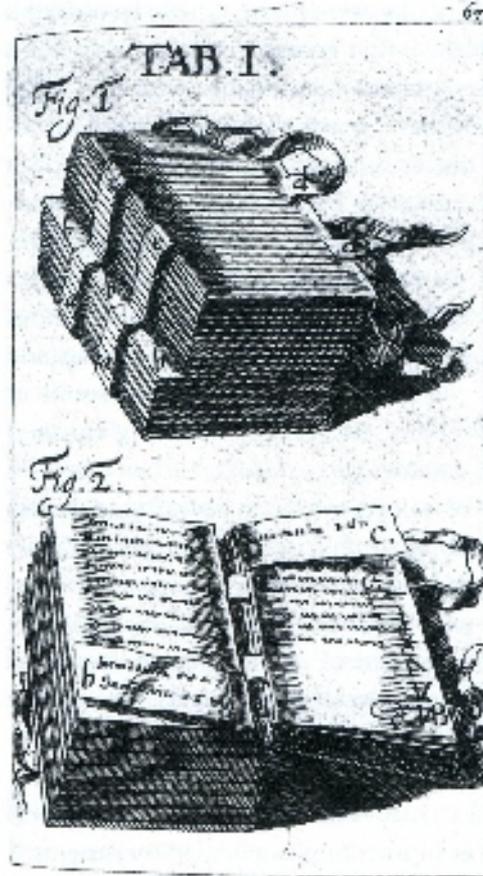


Figure 2.5
Hybrid card index in book form. (From Placcius 1689, p. 67.)

Illustration 8: Le catalogue hybride de Gessner.

Sur cette question, Krajewski omet de mentionner un épisode pourtant essentiel de l'histoire du catalogue sur fiches : celui du catalogue de 1751 de la bibliothèque Mazarine, rédigé par Pierre Desmarais à partir de cartes à jouer, suivant une tradition de la maison qui remonterait au XVII^e siècle⁸⁴. Il est surprenant de constater, dans sa Préface au catalogue, longue de plus de soixante-dix pages, que Desmarais ne prend pas la peine de souligner cette pratique pourtant peu commune : il se borne à expliquer, « Non-seulement j'ai relevé les titres de tous les livres dont [la bibliothèque] se compose, mais de plus j'ai parcouru tous les volumes sans exception, et cet examen m'a permis de terminer un catalogue rédigé »⁸⁵, d'abord méthodique puis alphabétique. Lorsqu'il entreprend l'histoire de la bibliothèque en 1901, Alfred Franklin ne touche pas mot non plus de ces fameuses cartes à jouer, bien qu'il célèbre le catalogue de Desmarais comme un « chef-d'œuvre de soin et de patience qui remplit 38 volumes in-folio, et [qui] a suffi pendant plus de cent ans à toutes les exigences du service »⁸⁶. Dans les deux cas, l'accent est mis sur la matérialité de l'ouvrage considéré comme « fini », les deux auteurs négligeant de spécifier les modalités de sa fabrication.

⁸⁴LATOUR, Patrick (éd.), *Antiquité, Lumières et Révolution. L'abbé Leblond (1738-1809), « Second fondateur de la Bibliothèque Mazarine »*, Bibliothèque Mazarine, 2009.

⁸⁵DESMARAIS, Pierre, *Préface du catalogue de la bibliothèque Mazarine rédigée en 1751*, Éd. annotée et traduite par FRANKLIN, Alfred, 1867, p. 49.

⁸⁶FRANKLIN, Alfred, *Histoire de la bibliothèque Mazarine et du Palais de l'Institut*, 2^{ème} éd., 1901 p. 224.

Les cartes à jouer de la Mazarine étaient pourtant vouées à recevoir toute l'attention historiographique qu'elles méritaient, d'abord dans l'ouvrage de Pierre Riberette, *Les bibliothèques françaises pendant la Révolution (1789-1795)*, qui explore en détail le projet de bibliographie nationale, et met en avant le rôle de Leblond, bibliothécaire à la Mazarine, et secrétaire de la Commission des Quatre-Nations. Soutien inconditionnel au projet, celui-ci, dans une lettre à La Rochefoucauld datée du 5 décembre 1790, explique en effet que « Les matériaux de ce catalogue ne seront pas difficiles à rassembler. Il suffira d'avoir des cartes à jouer sur lesquelles on écrira le nom de l'ouvrage, celui de l'auteur quand il s'en trouvera, le lieu d'impression et la date »⁸⁷. Leblond figure en outre parmi les rédacteurs de l'*Instruction pour procéder à la confection du catalogue de chacune des bibliothèques sur lesquelles les directoires ont dû ou doivent incessamment apposer les scellés*, du 15 mai 1791. Des réserves de la bibliothèque Mazarine au premier projet de catalogue collectif au monde, le chaînon manquant est donc tout trouvé : d'après Ségolène Chambon, « La recommandation d'utiliser les dos de cartes à jouer, usage en cours à la Bibliothèque des Quatre-Nations depuis plus de cinquante ans pour préparer la rédaction des catalogues, montre la part active prise par Leblond à la rédaction de cette instruction qu'il a largement inspirée »⁸⁸.

Krajewski mentionne bien ces cartes à jouer utilisées pour le projet de bibliographie nationale française, mais plus comme une curiosité. Est-ce parce que, le projet n'ayant pas été mené à bien, il ne le considère pas comme pertinent ? Pourtant, c'est bien d'après lui un « accident » de même nature qui érige cette méthode informelle et marginale de classement des livres en une pratique universelle, à la suite d'un projet de catalogue non abouti. À la bibliothèque de la Cour de Vienne est en effet dressé à partir de mai 1780 un nouveau catalogue, sur fiches, qui existe toujours, « dans 205 petites boîtes dans un placard hermétique de la Bibliothèque nationale d'Autriche ; il est largement, et souvent fièrement, considéré comme le premier catalogue sur cartes de l'histoire des bibliothèques »⁸⁹. Comme l'expliquent les *Instructions and Guidance for Those Who Copy Titles and Books*, rédigées par Swieten, en charge de l'élaboration de ce catalogue, les livres étaient d'abord retirés de leurs étagères pour être notés sur des bandes de papier contenant leur titre, auteur, lieu et date de publication, format, nom d'imprimeur, défauts, etc. Les bandes de papier, triées alphabétiquement, furent alors transférées sur un total de 300 000 « cartes fragmentées » accompagnées d'un système de références... Mais destinées, à terme, à servir l'impression du catalogue de la bibliothèque sous forme de livre : l'un alphabétique, et l'autre méthodique (qui ne vit jamais le jour). Faute de moyens, cette solution « intérim » s'éternisa bien au-delà des prévisions, puisqu'en 1848, le catalogue « provisoire » prend définitivement la forme d'un fichier.

L'exemple de la bibliothèque de la Cour de Vienne est aussitôt imité par celle de l'Université de la ville : l'abbé Stephan Rautenstrauch, responsable de l'élaboration du nouveau catalogue de celle-ci, décide en 1782 d'utiliser un processus similaire, à la différence que cette fois-ci la version imprimée du catalogue sur fiches a bel et bien vu le jour. C'est un fait pour la quasi-totalité des catalogues de bibliothèque dressés à l'époque : la diffusion du catalogue sur fiches

⁸⁷Lettre citée par RIBERETTE Pierre, *Les bibliothèques françaises pendant la Révolution (1789-1795). Recherches sur un essai de catalogue collectif*, 1970, p. 17.

⁸⁸CHAMBON, Ségolène, « Le rôle de l'abbé Leblond dans les commissions de savants », *Antiquité, Lumières et Révolution. L'abbé Leblond (1738-1809), « second fondateur de la Bibliothèque Mazarine »*, p. 66.

⁸⁹KRAJEWSKI, Markus, *op. cit.*, p. 38-39.

est d'autant plus rapide qu'elle n'est perçue d'abord que comme une étape préliminaire à l'impression, qui reste la forme la plus achevée et la plus désirable pour un catalogue.

2.1.2. Deux histoires longtemps parallèles

Krajewski cite Johann Wilhblm Ridler qui déclare en 1823 « l'index sur cartes constitue la base indispensable au catalogage »⁹⁰, mais en réalité tous ceux qui se sont intéressés à la production du catalogue mettent l'accent sur la nécessité d'établir en premier lieu un catalogue sur fiches mobiles, qui pouvait aisément être classé par ordre alphabétique ou selon l'ordre qu'on souhaitait donner à la version finale (imprimée) du catalogue. Ranz, notamment, souligne le caractère singulier du catalogue imprimé et la généralisation rapide du procédé consistant à entrer les nouvelles acquisitions sur des fiches ou des cartes, le tout en attendant une prochaine (et de plus en plus hypothétique) révision du catalogue : « L'un des traits curieux du catalogue imprimé était que sa nature même requérait l'existence d'un catalogue supplémentaire sous une forme différente »⁹¹. Par « nature », les deux matérialités du catalogue ont donc longtemps été vouées à coexister, l'une (les fiches mobiles) préexistant nécessairement à l'autre (le livre imprimé). Bowman insiste lui aussi sur cette nécessité, en se penchant sur le mode de production des catalogues imprimés en Grande-Bretagne : « Afin de préparer les copies pour l'imprimeur il était nécessaire de faire inscrire chaque entrée sur une fiche ou une carte séparée, et il était assez commun de les envoyer à l'imprimeur en paquets, convenablement liées entre elles »⁹². La méthode mise en place à la bibliothèque de la Cour de Vienne n'a donc rien d'exceptionnel, mais illustre au contraire une pratique professionnelle de base chez les bibliothécaires.

En 1910, il ne fait pas de doute pour Alexander Philip que catalogue imprimé et catalogue sur fiche sont les deux versants d'une même réalité. Tout entier dévoué à la cause du catalogue imprimé, il n'en consacre pas moins deux chapitres à la matérialité du catalogue sur fiches à envoyer à l'imprimeur, suivant une série de recommandations pour limiter le nombre de malentendus entre le bibliothécaire et l'imprimeur. C'est alors tout un dialogue entre ces deux personnages, l'un et l'autre également « faiseur de catalogues », qui est mis au jour, un dialogue qui repose sur un ensemble de conventions : « Tous les mots à omettre, comme la répétition de vedettes-matières ou de noms d'auteur, devront être barrés d'un crayon bleu. »⁹³. Les conventions régissent également les indications en matière de police : un triple trait pour des capitales, un double trait pour des petites capitales, un trait pour l'italique, et un trait ondulé épais pour du clarendon. Philip fournit un exemple de ces fiches envoyées pour impression, qui montre bien à quel point le catalogue met en place un langage symbolique, dont il faut avoir la clef pour le déchiffrer. Au même titre que les catalogues imprimés, les catalogues sur fiches, même alors qu'ils ne sont pas soumis à l'usage du grand public, constituent donc bien eux aussi des textes au sens où McKenzie l'entend.

Ainsi, il n'y a pas à s'étonner de voir que même des auteurs intéressés avant tout par la matérialité du catalogue imprimé doivent à un moment ou à un autre mentionner cette autre matérialisation apportée par les fiches mobiles, car les deux ont longtemps été interdépendantes. Sans catalogue imprimé, nul besoin d'établir de fiches bibliographiques au préalable ; inversement, sans fiches reprenant les informations à noter dans le catalogue, la production du catalogue imprimé aurait tout simplement été impossible. De fait, les plus grandes bibliothèques n'avaient pas d'autre choix que

⁹⁰RIDLER, Johann Wilhblm, cité par KRAJEWSKI, Markus, *op. cit.*, p. 45.

⁹¹RANZ, Jim, *op. cit.*, p. 52.

⁹²BOWMAN, J. H., *op. cit.*, p. 87.

⁹³PHILIP, Alexander, *The Production of the Printed Catalogue...*, 1910, p. 42.

d'avoir recours aux fiches avant d'imprimer leur catalogue, et ceci vaut pour toutes les grandes bibliothèques européennes, la Bibliothèque nationale et la bibliothèque du British Museum comprises. À l'origine, les fiches ont surtout été plébiscitées pour leur mobilité, et le fait qu'on n'avait pas besoin de recommencer le recensement des livres pour imprimer une nouvelle version du catalogue. « Le travail est fait pour toujours », pour reprendre les mots de Cogswell⁹⁴. En réalité, on trouve de nombreux exemples où cette intention de départ ne s'est jamais avérée, et où les bibliothécaires ont dû dresser autant de catalogues sur fiches que de catalogues imprimés. Dans certains cas, les fiches étaient même jetées une fois le catalogue imprimé, témoignant du peu de cas que l'on a pu faire de ce « brouillon » de catalogue.

Krajewski situe le moment où le catalogue sur fiches passe du transitoire au définitif lorsque celui-ci arrive sur le nouveau monde. Là encore, il use de termes peu élogieux pour caractériser le transfert d'une matérialité à l'autre : d'un « accident » à Vienne, on passe à de la pure et simple « paresse » à Harvard, où naît d'après lui le catalogue sur fiches dans sa forme définitive. William Crowell, embauché en 1812 par l'université de Harvard pour dresser le catalogue de la bibliothèque, alors la plus grande du pays avec plus de 20 000 volumes en 1800, passe manifestement le plus clair de son temps à éviter cette tâche⁹⁵. Lorsqu'en 1817, acculé par les demandes de plus en plus pressantes de sa hiérarchie, il se décide à produire quelque chose, il se contente de présenter le peu de travail effectué sous une nouvelle matérialité : il découpe ses notes manuscrites en de petites bandelettes de papier, qu'il classe par ordre alphabétique dans une petite boîte pourvue de fentes, et dans lesquelles il insère soigneusement les bandelettes une à une. Ce catalogue, on pouvait s'y attendre, ne rencontre pas l'approbation de la direction de la bibliothèque, mais en l'absence de toute autre solution, le catalogue de Crowell « dut faire office de catalogue de travail à la bibliothèque de Harvard College pendant au moins trois ans »⁹⁶. Lorsqu'en 1820 on lui demande de nouveau avec insistance de produire un catalogue conforme aux règles, le jeune homme produit un catalogue hybride, à la fois imprimé et manuscrit, qui retranscrit sous forme reliée son système mobile, et dont l'aspect déroutant s'explique par une méthode de fabrication plus que douteuse : Crowell en effet « colle chaque morceau de papier sur des liasses de papier vierges reliées entre elles. Il utilise les fiches catalographiques copiées par ses soins à partir des livres sur les étagères, ainsi que des bandelettes qu'il a découpées dans le catalogue de 1790 »⁹⁷. Finalement, Crowell est remercié en 1821 mais, rappelle Krajewski, « le fondement d'un système de catalogage moderne était né, et n'a pas manqué d'être remarqué »⁹⁸.

La renaissance du catalogue « sur feuilles » de Harvard intervient sous la direction de Thaddeus William Harris, qui recommande l'utilisation de fiches pour les catalogues de bibliothèque, et qui pérennise le système en standardisant la taille de ces fiches (16,5 cm de long et 4 cm de large)⁹⁹, en les montant sur des fiches en carton plus durables, et en les stockant dans des tiroirs de bois. « Ce catalogue dure

⁹⁴COGSWELL, cité par KRAJEWSKI, Markus, *op. cit.*, p. 79.

⁹⁵KRAJEWSKI, Markus, *op. cit.*, p. 68-76.

⁹⁶*Ibid.*, p. 74.

⁹⁷*Ibid.*, p. 75.

⁹⁸*Ibid.*, p. 78.

⁹⁹Ce format, surnommé le « format Harvard », revêt une importance toute particulière pour les amateurs, dont il semble être très apprécié à en juger par leur « cote » sur le site d'enchères en ligne ebay.

jusqu'en 1912, fonctionnant comme catalogue principal pour quelque 70 ans »¹⁰⁰. Entamé en 1861 sous la responsabilité d'Ezra Abbott, ce catalogue est finalement achevé en 1870, et pris comme modèle par les bibliothèques américaines, non seulement pour leurs catalogues sur fiches mais, souligne Ranz, dans la production de leurs catalogues imprimés mêmes. Bien que le catalogue de 1861 n'ait jamais connu de forme imprimée, et n'ait même jamais été destiné à en connaître, sa matérialité marque un jalon important, dont voudraient s'inspirer les faiseurs de catalogues-livres s'ils en avaient toutefois les moyens : consistant en deux catalogues distincts (l'un alphabétique et l'autre méthodique), d'un « Index des auteurs » et d'un « Index des sujets », ce catalogue attire une attention considérable de la part des professionnels car il propose en outre et pour la première fois aux États-Unis de véritables vedettes-matières, quand les accès par sujet s'effectuaient jusque-là de façon beaucoup moins standardisée¹⁰¹. Ce catalogue, accusant une matérialité *a priori* inférieure puisque « brouillonne », parvient ainsi à réaliser ce que tout catalogue imprimé se donnait pour tâche d'accomplir sans jamais y parvenir, et le tout en un temps record. L'apport d'Ezra Abbott est si grand qu'il lui vaut souvent d'être considéré comme le fondateur du catalogue sur fiches.

Il ne faut pas perdre de vue que la bibliothèque de Harvard voit défiler entre ses murs les plus grands noms de la bibliothéconomie américaine de l'époque : à Ezra Abbott succède une autre figure majeure de l'époque en la personne de Charles Ami Cutter, qui affiche la supériorité du fichier, et l'entérine par une matérialité de plus en plus codifiée : « Tandis que les anciennes bandes de papier avaient vocation à présenter l'information pertinente en une seule ligne, le nouveau format s'étend sur toute la surface. Un trait de couleur sur la carte sépare la vedette du corps, et celui-ci est imprimé en noir, attribuant à chaque détail sa propre ligne »¹⁰². Bien avant la standardisation imposée par la bibliothèque du Congrès, le fichier avait donc acquis une nouvelle matérialité en même temps qu'une nouvelle légitimité. Laquelle détermine l'autre ? Difficile de trancher, et Krajewski ne se pose même pas la question. Mais il est certain que plus le catalogue sur fiches se codifie, se matérialise sous une forme qui aspire à durer toujours et à être partout le même, plus il acquiert de légitimité au sein de la profession... Et vice-versa : moins les bibliothécaires considèrent la fiche comme un brouillon au catalogue, plus il devient vital que les fichiers sortent du « fait maison » pour présenter la même matérialité aux yeux des lecteurs.

2.1.3. L'invention de la modernité

Le changement de paradigme en ce qui concerne la matérialité des catalogues accompagne indéniablement le changement de paradigme qui a lieu à partir du milieu du XIX^e siècle dans le monde anglo-saxon, et un peu plus tard en France, qui fait de la bibliothèque un service prioritairement tourné vers le public. Alors que les bibliothécaires ne mettaient qu'avec force réticence leurs catalogues imprimés à disposition du public, le fichier manifeste en même temps qu'il catalyse l'ouverture de la profession au public. En témoigne une fois encore le catalogue de la bibliothèque de Harvard : le catalogue établi par Abbott à partir de 1861 est fourni sans aucune restriction que ce soit aux lecteurs de la bibliothèque, c'est-à-dire aux membres du personnel de Harvard et aux étudiants¹⁰³. Une telle démarche est loin d'être anodine, lorsque l'on sait que jusqu'alors, les bibliothécaires se sentaient seuls autorisés à consulter le catalogue sur fiches, lorsqu'il existait : il n'était même pas rare que des

¹⁰⁰*Ibid.*, p. 80.

¹⁰¹RANZ, Jim, *op. cit.*, identifie ce catalogue comme « la première instance où la mise à disposition de vedettes-matières fit l'objet d'une politique consciente et annoncée », p. 70.

¹⁰²KRAJEWSKI, *Paper Machines...*, p. 82.

¹⁰³RANZ, *op. cit.*, p. 70.

bibliothécaires préfèrent utiliser les fiches préparées en vue de l'impression du catalogue que le catalogue imprimé lui-même, pour des raisons de rapidité et de commodité !

Krajewski met en évidence le changement de paradigme lors du transfert de cette nouvelle matérialité « en sens inverse », c'est-à-dire depuis les États-Unis vers l'Europe. Grâce à la création par Melville Dewey du Library Bureau en 1876, qui ne tarde pas à ouvrir des succursales dans quelques-unes des grandes capitales européennes, les États-Unis déterminent en effet les standards internationaux des fiches de catalogues, et deviennent les fournisseurs principaux des bibliothèques européennes en la matière. « Ce qu'Esra Abbott a initié pour les bibliothèques américaines en 1861 réapparaît comme une nécessité européenne : élargir un accès jusqu'ici réservé aux mains privilégiées des bibliothécaires, et ainsi répondre aux demandes des lecteurs »¹⁰⁴. Les principes américains s'exportent donc en même temps que cette matérialité qu'il faut faire passer pour « moderne » : la conception moderne de la bibliothèque, venue des États-Unis, ne saurait se passer d'une matérialisation tout aussi moderne, en la personne du catalogue sur fiches.

Cependant le transfert n'est pas sans générer de fortes résistances, notamment en Allemagne, où « aussitôt qu'il devient inévitable d'ouvrir les catalogues à "l'usager exigeant de l'information", le fichier [...] devient sujet à l'usure naturelle »¹⁰⁵. Ici comme ailleurs, les résistances professionnelles concernent moins la matérialité même du fichier (les bibliothécaires auraient du mal à renier une forme avec laquelle ils étaient familiers depuis longtemps), que la possibilité d'en laisser le libre usage au public, qui pourrait l'endommager. Cette réticence, qui se fait encore jour jusque dans les années 1960, s'accompagne d'une forme de nostalgie pour un temps où le bibliothécaire était seul médiateur entre les livres et les lecteurs. Pourtant, malgré les réticences de certains professionnels, en 1912, on peut affirmer à l'instar de Ladwig que « le public a conquis les catalogues »¹⁰⁶.

L'influence de l'ALA, fondée en 1876 par Dewey, trouve son meilleur relais dans l'Institut National de Bibliographie, monté en 1895 par Paul Otlet et Henry La Fontaine à Bruxelles. Leur projet avorté de *Bibliographia Universalis* repose en effet sur la classification décimale de Dewey, ainsi que des milliers boîtes de fiches papier calquées sur le modèle américain. En 1914, ils accumulent ainsi 11 millions de fiches catalographiques, qui s'accroissent au rythme de 500 000 fiches par an. Ces chiffres sont inouïs par rapport au temps et aux moyens nécessaires pour non seulement imprimer, mais ne serait-ce que réviser le catalogue livre en vue d'une future impression, et l'on sent toute l'euphorie qui a pu gagner les professionnels des bibliothèques face à cette impression d'exhaustivité à portée de mains.

Avec la Première Guerre mondiale cependant, l'euphorie pèse moins que le besoin croissant d'efficacité et de standardisation, et les dernières résistances face au fichier disparaissent devant l'urgence de la situation. En Allemagne par exemple, longtemps résistante au concept, le remplacement du catalogue relié de la Bibliothèque royale à Berlin par des fiches catalographiques s'opère dès 1914. Selon Krajewski, le but est alors de « tout collecter et ordonner par mots-clés

¹⁰⁴Krajewski, *op. cit.*, p. 111.

¹⁰⁵*Ibid.*, p. 111.

¹⁰⁶*Ibid.*, p. 111.

objectifs »¹⁰⁷, et pour cela le fichier impose sa supériorité par rapport au vénérable livre imprimé.

Comment un procédé si ancien apparaî-t-il, dans les premières années du XX^e siècle, comme une nouveauté sans précédent, une révolution venue du monde des bibliothèques et vouée à pénétrer tous les aspects de la vie quotidienne, depuis le monde de l'industrie jusqu'au gouvernement? C'est la question que se pose Krajewski lorsqu'il analyse le transfert « en sens inverse » du fichier : pour lui, le fait que le système se présente comme une nouveauté venue des États-Unis, sans faire référence à son histoire européenne, témoigne de la part de ses exportateurs d'une volonté presque marketing de le poser « comme une irrésistible rupture avec la tradition – en bref, comme *moderne* »¹⁰⁸. Il en veut pour preuve le fait que les plus grands bibliothécaires américains se disputent l'origine du catalogue sur fiches : Melville Dewey par exemple, qu'on ne pourrait pourtant soupçonner d'être en mal de reconnaissance dans la profession, a maintenu toute sa vie être l'inventeur de la fiche catalographique, quand il savait pertinemment que le procédé existait bien avant son apport.

Mais plus encore que d'un homme, il faut faire du catalogue sur fiche la propriété et la gloire d'un pays : les États-Unis. Sur la seule période de 1893 à 1916, Krajewski nous rappelle que le Library Bureau ne dépose pas moins de dix-neuf brevets relatifs au système du fichier, la plupart portant sur des modifications très mineures apportées au procédé. Peu importe donc, semble-t-il, qui l'a inventé, pourvu que le reste du monde sache d'où il vient. Or en cette période où les États-Unis émergent comme nouvelle puissance, et surtout comme nation profondément moderne, le fichier se fait le chantre de cette modernité. En réexportant le catalogue sur fiches en Europe, les États-Unis inventent la modernité, en l'exportant également au-delà du monde des bibliothèques, et en l'étendant à tous les domaines de la vie civile, militaire et politique. Bientôt, le monde tout entier ne peut plus se passer des fichiers, que ce soit pour tenir des registres de personnel, des registres bancaires, des livres de comptes, des fichiers clients, pour faire fonctionner l'administration d'un pays, tenir à jour un stock de marchandises ou (accessoirement) dresser un catalogue de bibliothèque. C'est seulement à partir de cette extension du concept que le fichier remplace définitivement le livre, quand leurs deux histoires étaient allées parallèles pendant si longtemps. Au début du XX^e siècle, le livre n'apparaît plus comme le vecteur de la modernité : « Les défenseurs du fichier croyaient dans le remplacement du livre en tant que vecteur de civilisation, espérant le passage d'un média à l'autre via des composites hybrides afin de libérer les méthodes traditionnelles de stockage des contraintes de la linéarité »¹⁰⁹. L'ordonnancement « vertical » du fichier paraît ainsi plus moderne, et apporte une amélioration certaine à la linéarité imposée par le livre relié. Le poids du catalogue ne pèse plus de la même façon qu'avant sur les épaules des bibliothécaires, quand il est à disposition entière du public et qu'il ne représente plus ce travail itératif de mise à jour dont on ne sort jamais.

2.2. LE CATALOGUE EN CONCURRENCE?

2.2.1. Les relations chaotiques du catalogue et de l'innovation

L'histoire du livre l'a assez montré : l'innovation technique ne suffit pas. Ce que Frédéric Barbier et Catherine Bertho Lavenir ont prouvé pour les médias¹¹⁰ vaut aussi

¹⁰⁷*Ibid.*, p. 123.

¹⁰⁸*Ibid.*, p. 129.

¹⁰⁹*Ibid.*, p. 140.

¹¹⁰BARBIER, Frédéric, BERTHO-LAVENIR, Catherine, *Histoire des médias. De Diderot à Internet*, 3^e édition, 2009.

pour l'histoire des catalogues de bibliothèque, comme le montrent les rapports douloureux entre les faiseurs de catalogues et les différentes innovations techniques du XIX^e siècle. Le propos de *Histoire des médias*, et notamment de la troisième partie, « Un monde en réseau », est de réfuter l'idée selon laquelle les médias seraient soumis à un déterminisme technologique : loin d'être irrésistible, le progrès technique fait au contraire toujours l'objet de régulations, d'adaptation au contexte local, et surtout ne suscite pas nécessairement des usages nouveaux. Nous verrons que cette conclusion s'applique on ne peut mieux aux matérialisations successives du catalogue de bibliothèque. En effet, les bibliothécaires en charge de faire les catalogues ont longtemps cru que la solution à tous les problèmes posés par le catalogue imprimé résidait en la technique, or il n'en est rien : d'une part, « l'innovation » apportée par les fichiers n'en est une que sur le papier, et d'autre part les innovations techniques, en matière d'imprimerie par exemple, n'ont jamais pu venir à bout des problèmes posés par le catalogue imprimé, engendrés par sa matérialité même.

À la bibliothèque du British Museum, les catalogueurs ont très tôt pris conscience des problèmes posés par la matérialité du catalogue des imprimés, et Panizzi essaie d'y remédier très en amont dans le processus de fabrication. Afin de régler le problème de la transcription des nouvelles acquisitions dans le catalogue intercalé de 1813-1819, il utilise, à titre d'expérience, les potentialités offertes par le papier carbone, breveté par Ralph Wedgwood en 1806 : la copie d'un titre en trois exemplaires permet d'alimenter les trois jeux de catalogues dans la salle de lecture sans avoir à répéter le geste trois fois. L'expérience porte ses fruits, et les progrès sont rapides : « Au mois d'octobre 1850 », expose Harris, « 153 volumes avaient été placés dans les salles de lecture – ces derniers contenaient 102 000 entrées, avec de la place pour le double »¹¹¹, tout en assurant une qualité de premier ordre. L'entreprise remporta un tel succès qu'en 1851, Panizzi autorisa l'utilisation de ce même procédé pour retranscrire les titres qui avaient été révisés en vue du nouveau catalogue général. En outre, la méthode du papier carbone permit de dresser rapidement un catalogue topographique dont la bibliothèque avait grand besoin « en faisant une quatrième copie de ces entrées catalographiques [...] et en la montant sur des cartes afin qu'elle puisse être rangée selon l'ordre des étagères. Au mois de décembre 1852 on comptait 165 000 cartes sur ce "catalogue carbone" »¹¹².

En revanche, à partir de 1853, Panizzi pense publier de nouvelles copies du catalogue grâce à la technique de la stéréotypie, apparue au XVIII^e siècle mais qui connaît une forte expansion au XIX^e siècle¹¹³. Son espoir est vite déçu cependant, car la nécessité de conserver les plaques pour de futures impressions demande un espace de stockage si considérable que Panizzi préfère abandonner son idée.

Près de quarante ans plus tard, en 1890, Ottmar Mergenthaler introduit le Simplex Linotype, version améliorée de la linotype brevetée en 1885, suscitant un regain d'espoir chez les professionnels des bibliothèques, en particulier aux États-Unis... Espoir promis au même sort que les tentatives de Panizzi avec la stéréotypie. De fait, cette invention a incontestablement révolutionné le monde de l'édition : au lieu de prendre les caractères typographiques mobiles dans les

¹¹¹ HARRIS, P. R., *A History of the British Museum Library*, p. 200.

¹¹² *Ibid.*, p. 201.

¹¹³ Article « Stéréotypie » de Wikipedia: <<http://fr.wikipedia.org/wiki/St%C3%A9r%C3%A9otypie>> [Consulté le

cassetins et de les aligner ensuite un à un sur une galée comme avec la typographie traditionnelle, la Linotype permet de couler une ligne typographique d'un seul tenant grâce à un clavier alphanumérique. Le gain de temps est considérable, et a notamment contribué au développement de la presse quotidienne à partir de cette époque, « en lui offrant une réactivité impossible auparavant »¹¹⁴.

On comprend les espoirs fondés dans cette machine par le monde des bibliothèques. Les bibliothécaires furent prompts à investir dans des lignes typographiques « prêtes à l'emploi », correspondant aux entrées de leur catalogue, pour en accélérer le rythme d'impression. Pourtant, si la Linotype offre à l'impression une réactivité jamais encore atteinte, le manque de réactivité n'était pas le réel problème du catalogue imprimé : un catalogue n'étant pas un journal, aucune bibliothèque n'a dû, du jour au lendemain, faire imprimer un catalogue. Ce qui explique la longueur du processus de fabrication du catalogue réside bien plutôt dans le lourd travail d'inventaire en amont, et dans des coûts d'impression incompressibles. Or comme le rappelle Ranz, les économies d'échelle espérées ne pouvaient jamais être attendues qu'à partir de la deuxième édition du catalogue imprimé, car si la réutilisation d'une ligne typographique déjà générée pouvait être considérée comme gratuite par une bibliothèque, la composition de cette ligne, elle, engendrait un coût qui ne pouvait pas être baissé. En outre, ces lignes nécessitaient un espace de stockage très important, en constante expansion, et finissaient par encombrer la bibliothèque plus qu'elles ne la déchargeaient. Enfin, d'un point de vue très pragmatique, Ranz rappelle également les inconvénients de cette nouvelle technique du point de vue des bibliothécaires : non seulement les caractères des lignes offraient un aspect moins soigné que des caractères typographiques traditionnels, mais encore la transcription d'entrées courant sur plus d'une ligne était d'un usage très malaisé, du fait du principe même de la Linotype¹¹⁵. Ainsi, sous prétexte d'un gain de temps qui ne consistait pas en de réelles économies, c'est la matérialité même du catalogue imprimé qui était mise à mal : l'esthétique soignée du catalogue, et l'exhaustivité des notices qu'il renferme, fondent précisément la fierté des faiseurs de catalogues, et ce sont bien ces deux exigences qui sont à l'origine des coûts exorbitants nécessités par sa publication.

À peu près à la même période, à la bibliothèque Newberry de Chicago, Alexander Rudolph s'intéressait de près à ce que la technique pouvait apporter au catalogue de bibliothèque, là encore sans grand succès. En 1892, il crée d'abord le Rudolph Indexer (dont le site internet Library History Buff propose une photographie), une machine capable de combiner les avantages du catalogue imprimé (consulter plusieurs entrées d'un seul coup d'œil) et du fichier (une mise à jour perpétuelle). Malheureusement, n'étant consultable que par une personne à la fois, et étant par ailleurs très chère, cette machine resta à l'état de prototype. En 1899, il tenta d'appliquer la cyanotypie, un procédé photographique négatif qui donne des tirages bleu de Prusse ou bleu cyan¹¹⁶, à la production de catalogues, mais là encore sans succès. On imagine sans peine la qualité de lecture d'un catalogue entièrement bleu, et la réception qui a accueilli cette innovation !

2.2.2. Une transition difficile : la résurgence de vieux débats

Les débats qui ont poursuivi le catalogue imprimé durant son apogée au XIX^e siècle ne changent ni de fond ni de forme lorsqu'ils s'attaquent au fichier, ce qui explique

¹¹⁴Article « Linotype » de Wikipedia: en ligne, <<http://fr.wikipedia.org/wiki/Linotype>> [Consulté le 14 novembre 2013].

¹¹⁵RANZ, Jim, *The Printed Book Catalogue in American Libraries*, p. 87-89.

¹¹⁶Article « Cyanotypie » de Wikipedia: en ligne, <<http://fr.wikipedia.org/wiki/Cyanotypie>> [Consulté le 14 novembre 2013].

sans doute, au moins en partie, que les deux formes aient continué de se côtoyer pendant si longtemps. La transition entre catalogue imprimé et fichier catalographique, si elle s'est jamais effectuée complètement, est en effet compliquée car le sujet, là encore, est loin de faire l'unanimité au sein de la profession. De même que la fin du XIX^e siècle avait vu éclore des débats virulents sur la supériorité du catalogue alphabétique ou méthodique, de même le changement de paradigme en faveur du fichier ne convainc pas tous les professionnels, y compris à une époque où il s'est déjà largement diffusé. Ainsi, Richard Cox rappelle les mots de E. L. Pearson dans un numéro de *The Nation* de 1914, qui qualifiait le fichier de « grotesque et titanesque »¹¹⁷ par rapport au catalogue imprimé. Moins d'un siècle plus tard, en 1996, Nicholas Baker déplorait la disparition du fichier au profit des catalogues informatisés, et lançait une polémique au moins égale à celle qui avait vu s'opposer les camps des pour ou contre le catalogue fichier. Dans une interview pour *Library Journal*, celui-ci évoquait le fichier comme une « chose énorme, lente et belle, élaborée au fil des générations par bien des travailleurs de l'ombre »¹¹⁸. Au fil des rematérialisations des catalogues, les débats continuent donc d'être les mêmes.

Plus que l'évolution des mentalités et la victoire d'une matérialité sur une autre, nous nous appuyons ici sur une remarque incidente de Cox, qui n'en fait pas une ligne d'argumentation majeure, pour développer l'idée selon laquelle l'imprimé et le fichier n'ont jamais été vraiment en concurrence l'un avec l'autre. En effet, on ne peut que constater, d'accord avec Cox, à quel point les débats se ressemblent, dans la forme comme sur le fond : dans la forme, il s'agit toujours de professionnels qui témoignent de leur attachement au catalogue à coup de prises de position tonitruantes dans des périodiques bénéficiant d'une audience plus ou moins large. Sur le fond, il s'agit toujours de vanter les mérites d'une matérialité sur une autre en termes de confort pour le public et de simple bon sens. Se trouvent ainsi confrontées, assez artificiellement, deux visions du monde qui ne s'opposent pas fondamentalement mais matériellement. Cependant, plutôt qu'une résurgence, comme semble l'indiquer Cox, ne s'agirait-il pas là plutôt d'une permanence des débats ? Les débats reprennent-ils vraiment, à l'heure de la fin du fichier, ou n'ont-ils en fait jamais cessé d'exister, même longtemps après la victoire du fichier sur l'imprimé ? Si l'on parle bien d'une permanence, et non d'une résurgence, alors il est possible que les deux matérialités n'aient jamais été si concurrentes qu'on pourrait le penser.

La bibliothèque du British Museum peut fournir à ce titre un exemple intéressant. Dans l'histoire très détaillée, documentée et vivante qu'en fournit P. R. Harris, la transition entre les différentes versions du *GK*, le catalogue imprimé général, et le fichier catalographique semble n'avoir jamais vraiment eu lieu, au sens où le second supplante le premier à un moment donné sans que l'on s'explique trop comment. Ainsi, la première mention qui est faite d'un fichier catalographique intervient pour la période 1949-1955, alors que la salle de lecture de la bibliothèque connaît une grande campagne de révision. Dans le même temps, précise Harris, « Un fichier catalographique remplace pour cette collection l'exemplaire interfolié de l'édition de 1910 de la *List of Books forming the Reference Library in the Reading Room* »¹¹⁹. Plus qu'une mise à jour des

¹¹⁷COX, Richard, GREENBERG Jane, PORTER, Cynthia, « Access denied : the Discarding of Library History », *American Libraries*, avril 1998, p. 59.

¹¹⁸*Ibid.*, p. 59.

¹¹⁹HARRIS, P. R., *A History of the British Museum Library*, p. 604.

collections de référence, la salle de lecture est entièrement redécorée en 1951 pour qu'y prennent place le Bureau des Demandes, ainsi que « fichiers pour contenir le lot d'entrées de la Bibliographie Nationale Anglaise montées sur cartes »¹²⁰. De la même façon, le département des Livres Orientaux, signale Harris comme en passant, avait depuis longtemps pour habitude de fournir des fiches catalographiques pour ses lecteurs. Comme pour le catalogue général, on pensa en améliorer la productivité grâce à des techniques de reproduction améliorées : en 1959, les fiches des nouvelles acquisitions chinoises, japonaises et arabes furent reproduites à la photocopieuse... Cependant, là encore, la qualité du service laissant à désirer, l'expérience tourna court.

Même dans ses rapports à l'innovation technique de son temps, le fichier ne s'éloigne pas drastiquement des chemins empruntés par le catalogue imprimé : il faut rentabiliser sa production en se servant de toutes les technologies à disposition, au premier rang desquelles la machine à écrire. Le site internet History Buff rapporte à cet effet les paroles de William C. Lane en 1893 : « “La plupart des bibliothèques utilisent toujours l'écriture manuscrite, préférant des lettres droites et rondes à inclinées et anguleuses. La machine à écrire est utilisée par certaines bibliothèques. La machine Hammond est utilisée par la plupart d'entre elles, bien que d'autres utilisent la Remington. Des cartes imprimées sont à présent fournies par le Library Bureau à un prix raisonnable pour les nouveautés, tandis que certaines bibliothèques impriment leurs propres cartes ou montent des bandelettes imprimées sur des cartes pour leur catalogue sur fiches ” »¹²¹. La confluence de la machine à écrire et des bibliothèques, à plus large échelle, peut être analysée sous l'angle commercial adopté par Krajewski « La généalogie croisée des faiseurs de fichiers et des fabricants de machines à écrire [...] reste une histoire américaine de fusions et d'acquisitions »¹²². Mais il s'agit également d'une confluence d'usages, la machine à écrire faisant son apparition à la bibliothèque du British Museum en 1949, en même temps que les visionneuses de microfilms : « une zone dans laquelle les lecteurs pouvaient utiliser des machines à écrire fut installée dans une partie du rez-de-chaussée du quadrant Nord-Est, et deux visionneuses de microfilms furent placées dans la galerie de la Bibliothèque Nord »¹²³. L'introduction concomitante de ces deux technologies n'est pas anodine : elle consacre l'autonomie de l'utilisateur, et l'entrée de la technique, non plus seulement dans les arcanes de la bibliothèque, dans les circuits internes de production du catalogue, mais dans la salle de lecture elle-même, où intervient la rencontre entre le lecteur et la machine.

La transition du catalogue imprimé vers le fichier, plutôt que difficile, aurait-elle été surtout invisible ? A-t-elle constitué, à bien y regarder, un réel changement matériel ? Au final, de même que le catalogue du XIX^e siècle se présentait sous forme de registre manuscrit ou de livre imprimé, le fichier catalographique du XX^e siècle aussi peut prendre la forme de cartes manuscrites ou dactylographiées. Peut-être n'y a-t-il pas alors eu de transition entre les deux parce que le véritable concurrent du catalogue imprimé est moins le fichier que le catalogue informatisé, la machine qui remplace le fichier au même titre que l'imprimé.

De fait, on se rend compte que le fichier, pour les faiseurs de catalogues, pose les mêmes problèmes que le catalogue imprimé. Sa relation avec l'innovation technique de son temps est tout aussi chaotique, et le besoin de règles d'uniformisation, de formats et de standards identiques se fait encore plus pressant : d'un échelon national, on passe à une volonté d'harmonisation internationale, dominée par les États-Unis, les premiers à

¹²⁰*Ibid.*, p. 605.

¹²¹« Evolution of the Card Catalog », *Library History Buff*, en ligne : <<http://www.libraryhistorybuff.com/cardcatalog-evolution.htm>> [Consulté le 16 novembre 2013].

¹²²KRAJEWSKI, Markus, *Paper Machines. About Cards and Catalogs*, p. 106.

¹²³HARRIS, P. R., *op. cit.*, p. 604.

avoir investi le marché. Comme le rappelle Krajewski, en 1908, lorsque l'Institut National de Bibliographie décide d'un format international de 7,5 × 12,5 cm pour les fiches catalographiques, il s'agit du format de la carte postale américaine, et surnommé le « format postal ». En 1925, ce format s'impose définitivement sur celui initié par la bibliothèque de Harvard sous l'influence d'Ezra Pound en 1861. Il triomphe en même temps de tous les autres formats recensés en Amérique et ailleurs, ce qui a pour conséquence la standardisation du mobilier lui-même.

2.2.3. Un mobilier spécifique

Là où le fichier se pose en concurrent du catalogue imprimé, à défaut d'une technique nouvelle et de l'unanimité à son égard, c'est dans sa matérialité même. Bien sûr, les dimensions qu'ont pu prendre les catalogues imprimés des plus grandes bibliothèques sont impressionnantes, et en ont imposé, dans tous les sens du terme, aux lecteurs : physiquement imposant, le catalogue livre impose en même temps sa hiérarchisation intellectuelle du savoir, son classement, et sa linéarité à l'utilisateur. Il a beau représenter l'archétype du livre à l'intérieur de la bibliothèque (le livre qui contient tous les livres), il n'en demeure pas moins un livre, matériellement identique aux objets qu'il recense et décrit. Rien ne ressemble plus à une notice catalographique qu'une autre notice catalographique. Outre de la place supplémentaire, il ne nécessite donc pas d'aménagement particulier sur les étagères de la bibliothèque : d'ailleurs, comme tous ses congénères livres, lui-même est rangé sur ces mêmes étagères.

Or le fichier catalographique introduit ceci de nouveau qu'il faut trouver un mobilier spécifique où ranger les milliers de fiches, et qui soit véritablement identifié par les lecteurs. Les boîtes, puis les tiroirs, servent à conserver ces bouts de papier plus maniables qu'un volume de quelques milliers de pages certes, mais d'autant plus fragiles qu'elles sont de dimensions modestes. Les craintes à ce sujet, on l'a vu, se sont faites entendre très tôt, et ce n'est d'ailleurs pas pour rien que le catalogue sur fiches acquiert ses lettres de noblesse à partir du moment où, de papier ordinaire, il est transposé sur le papier plus fort des cartes à jouer.

Plus encore que la nécessité d'assurer la sécurité des fiches, le fichier propose une nouvelle façon d'aborder le savoir. Il semblerait en effet que sa matérialité nouvelle introduise une rupture dans la façon d'appréhender la connaissance, et que le changement de paradigme ne soit pas seulement technique, ni même bibliothéconomique, mais bien épistémologique. C'est du moins ainsi que l'analyse Krajewski lorsqu'il affirme que le fichier agit comme une interface entre le penseur et ses pensées, de la même façon qu'un visage humain suscite le dialogue sans qu'il soit besoin de paroles, à ceci près que le fichier améliore encore l'expérience car il permet d'établir des liens à l'infini entre les connaissances : « “Le texte en sait plus que son auteur”, comme le pose l'une des hypothèses philosophiques de base. L'on pourrait aisément transférer cette affirmation à la relation entre les boîtiers de cartes catalographiques et leurs utilisateurs. [...] Le face-à-face offre une gamme de corrections possibles, et offre alors de nouvelles lignes d'argumentation »¹²⁴. Le fichier ainsi décrit propose donc « une créativité combinatoire due à la nature matérielle des bandes de papier et des tiroirs de bois »¹²⁵ à quiconque l'interroge.

¹²⁴KRAJEWSKI, Markus, *op. cit.*, p. 67.

¹²⁵*Ibid.*, p. 67.

L'alliance du bois, du papier et du métal serait donc le fondement matériel d'un nouveau rapport au savoir.

Sans forcément partager toutes les convictions de Krajewski en la matière, il suffit aujourd'hui de quelques clics pour se rendre compte que le concept de catalogue de bibliothèque se confond bien souvent avec la matérialité du fichier. L'article « Library Catalog » de l'encyclopédie en ligne Wikipedia en donne la mesure¹²⁶ : les trois premières illustrations d'un catalogue de bibliothèque représentent un fichier catalographique, dont deux offrant une vue différente du même catalogue, celui de la Sterling Memorial Library de l'université de Yale (voir illustrations), l'une des bibliothèques les plus prestigieuses du pays. L'effet esthétique est saisissant : la succession à l'infini de tous ces tiroirs de bois impeccablement entretenus sous les voûtes en pierre de la bibliothèque ne peut manquer d'impressionner le visiteur. Lorsque l'on compare ces prises de vues aux catalogues imprimés de la bibliothèque de Lyon par exemple, on se rend compte alors du décalage entre les deux. Esthétiquement, les volumes, plus ou moins en bon état de conservation, ne font pas partie du décor. Ils représentent les collections, mais ils sont aussi les collections. Au contraire, le fichier met en scène les collections, en même temps qu'il se met en scène lui-même. Épistémologiquement, les lourds volumes n'évoquent qu'une succession interminable de titres de livres, quand le fichier semble porter en lui une invitation immédiate à la déambulation physique comme intellectuelle à travers les collections – d'aucuns pourraient aller jusqu'à parler d'invitation à la sérendipité. Même dans une bibliothèque de taille plus modeste, comme celle de la bibliothèque centrale de Manchester, troisième illustration d'introduction de l'article de Wikipedia, les longues rangées de tiroirs semblent inviter à une promenade, comme un parcours à travers le savoir.

Sur le plan du mobilier, là encore, la technique ne vient apporter que très peu à la matérialité du catalogue. Malgré la standardisation dont on a déjà parlé, le mobilier connaît en effet différentes versions, et adopte certaines formes que l'on pourrait penser relever uniquement du fait de l'innovation technique. La Bibliothèque Interuniversitaire de Santé (BIUS) fournit en la matière un exemple précieux, dans la mesure où elle a conservé ses catalogues sur fiches dans une configuration de sa salle de lecture qui est restée la même depuis les années 1930. Outre les habituels tiroirs de bois du fichier, on peut ainsi observer une autre forme de mobilier, fondé sur un système de roue pour faire défiler les rangées de fiches, gagnant ainsi une place non négligeable par rapport aux tiroirs. Ce système, importé des États-Unis dans les années 1930, abrite le catalogue de la bibliothèque depuis le XIV^e siècle, et jusqu'en 1952. Ensuite, de 1952 jusqu'aux années 1990, les fiches sont conservées dans des tiroirs de bois plus conventionnels adossés aux murs de la salle de lecture. Comme le montrent les photographies de cet étonnant catalogue sur roue (voir illustrations 9 à 11), les fiches peuvent être manuscrites, dactylographiées, ou constituées de bandelettes de papier auxquelles on a rajouté une cote... C'est-à-dire qu'elles ne comportent substantiellement aucune différence avec une fiche « ordinaire » telle celles contenues dans les tiroirs de bois. Le seul apport de l'innovation se limite à gagner de la place, mais n'induit pas de changement profond dans la matérialité même du catalogue, c'est-à-dire dans la façon dont sont composées ses fiches bibliographiques. On notera toutefois que deux formats de fiches semblent cohabiter : l'un, vertical, est assez inhabituel, tandis que l'autre, horizontal, se rapproche du format en vigueur partout ailleurs.

Les catalogues de la BIUS sont intéressants à bien des égards, et pas seulement pour leur matérialité : fait assez rare aujourd'hui ils exemplifient en effet un fichier

¹²⁶Article « Library Catalog » de Wikipedia: en ligne, <http://en.wikipedia.org/wiki/Library_catalog> [Consulté le 12 novembre 2013].

explicitement destiné aux bibliothécaires, qui a survécu tel quel, derrière le bureau des bibliothécaires (voir illustration 12). Cette disposition respecte la configuration originelle de la salle, ce qui montre bien qu'innovation technique et changement de paradigme ne vont pas toujours de pair : ce n'est pas parce que la bibliothèque se dote d'un système innovant et moderne qu'elle en oublie ses principes. L'organisation spatiale de la BIUS confirme ainsi ce qui ressort de la lecture de la littérature sur le sujet. Peut-on parler de véritable concurrence entre le livre et le fichier, quand leurs usages sont si semblables ? Tout comme le catalogue imprimé, le fichier a lui aussi longtemps été considéré comme l'apanage, la chasse gardée du bibliothécaire, seul autorisé à le constater. Ce n'est donc pas parce que l'innovation vient au secours de la matérialité du catalogue que la modernité s'empare automatiquement des esprits. La volonté de la bibliothèque de témoigner de ce fait est manifeste, ainsi que l'explique son directeur¹²⁷ : « On le garde tel quel, parce qu'il faut bien avouer que c'est assez amusant ». Quant aux fichiers sur roue, il reconnaît que leur aspect « décoratif » lui tient particulièrement à cœur, et qu'« on ne va pas s'en débarrasser pour gagner quelques mètres linéaires ». Au même titre que les milliers de thèses thermocollées alignées le long des murs, le fichier fait donc partie intégrante du patrimoine de la bibliothèque, ce que plusieurs d'entre elles, on le verra, ont tendance à occulter.

Il est intéressant de constater que l'article de Wikipedia sur les catalogues de bibliothèques, s'il traite longuement du fichier, ne mentionne le catalogue imprimé qu'au détour de trois phrases, et encore dans une assimilation rapide entre la forme imprimée et le classement à l'intérieur : « Les catalogues imprimés, parfois appelés catalogues alphabétiques, commencèrent à être publiés à la Renaissance et permirent aux savants extérieurs à une bibliothèque de se faire une idée de ses contenus »¹²⁸. Par ailleurs, aucune illustration du catalogue imprimé n'est fournie. Quant au catalogue sur ordinateur, qui constitue la troisième et à ce jour dernière matérialité du catalogue de bibliothèque, il ne fait pas non plus l'objet d'un développement particulier, même si celui-ci s'accompagne tout de même d'une photographie. L'écrasante majorité des informations comme des illustrations concernent donc le fichier, point d'autant plus étonnant que de moins en moins de bibliothèques en conservent physiquement dans leurs salles de lecture.

¹²⁷Réponse à une question soulevée lors d'une visite de la bibliothèque, le 25 novembre 2013.

¹²⁸Article « Library Catalog » sur Wikipedia: en ligne, <http://en.wikipedia.org/wiki/Library_catalog> [Consulté le 12 novembre 2013].



Illustration 9: Le fichier sur roue de la BIUS

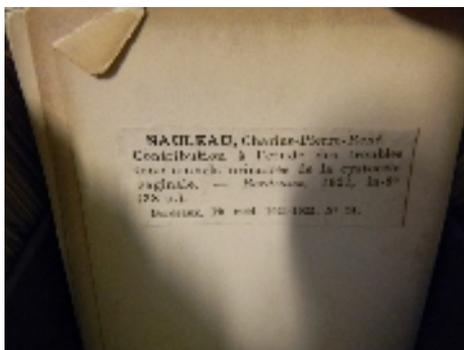


Illustration 10: Une fiche catalographique du fichier sur roue de la BIUS, format vertical.



Illustration 11: Une fiche catalographique du fichier sur roue de la BIUS, format horizontal



Illustration 12: Comme dans les années 30, le fichier derrière le bureau des bibliothécaires à la BIUS.



Illustration 13: La salle de lecture de la BIUS, telle que dans les années 30 (à droite contre le mur, les fichiers à tiroirs)

2.3. UN HÉRITAGE EN PERDITION?

2.3.1. Closing catalogues : le traumatisme des professionnels

De même que le catalogue imprimé a subi la concurrence du fichier dès la fin du XIX^e siècle, le fichier se trouve à son tour mis en difficulté par l'automatisation des catalogues, dont on étudiera plus loin la diffusion à partir de l'après-guerre. Là encore, une date clef dans l'histoire de la matérialité des catalogues est fournie par la bibliothèque du Congrès, qui décide dans les années 1970 d'automatiser ses catalogues à partir de 1981, invitant (en des termes plutôt insistants) toutes les bibliothèques du pays à suivre son exemple. Cette nouvelle forme de concurrence entend renier au fichier la modernité dont il s'était fait le chantre au début du XX^e siècle, obligeant les bibliothécaires à suivre le pas, c'est-à-dire à « fermer » leurs catalogues sur fiches. De nombreux articles de professionnels, surtout outre-Atlantique, évoquent ce passage douloureux, vécu comme un moment difficile de leur carrière, d'aucuns argumentant même contre une telle fermeture. Si certains, à l'instar de Robert Blackburn dans « Two Years with a Closed Catalogue »¹²⁹, se contentent de faire le bilan de cette expérience, d'autres se font les défenseurs du fichier contre le vent de modernité apporté par l'automatisation, tels Joe Hewitt et E. Gleim dans « The Case for Not Closing the Catalog »¹³⁰, ou bien encore William Patrick Leonard dans « The Card Catalog Mentality or We Have Always Done It This Way »¹³¹.

Robert Blackburn prend l'exemple de la bibliothèque universitaire de Toronto, qui a dû fermer son catalogue fichier à deux reprises, l'une en 1959 et l'autre en 1975. Qu'entend-on exactement par « fermer » un catalogue ? Blackburn en donne la définition suivante : « stopper les additions et retirer pour les jeter des lots entiers de cartes dès lors que tout changement a eu lieu dans un fichier »¹³². Il ne s'agit bien évidemment pas d'apposer « chaînes et cadenas » aux fichiers, mais simplement d'arrêter de le mettre à jour et de compter sur le fait que son usage se réduira en peu de temps comme peau de chagrin. Comme on l'aura compris depuis les déboires du catalogue imprimé, un catalogue non mis à jour est un catalogue mort, et c'est sur cet aphorisme que compte la direction de la bibliothèque de Toronto lorsqu'elle décide (unilatéralement, d'après Blackburn) de mettre fin à son catalogue fichier.

En 1959, il s'agissait de mettre à jour un système de catalogage désuet datant de 1891 pour le mettre en conformité avec les nouvelles pratiques : le fichier fut séparé en deux parties, l'une « gelée » puis finalement fermée en 1969, l'autre que l'on continua à alimenter. Fondamentalement, la forme du catalogue restait donc la même, et le fichier conservait sa suprématie dans la bibliothèque. En 1975 en revanche, les problématiques sont différentes, car l'on passe véritablement à une nouvelle matérialité : celle du catalogue automatisé sur microforme baptisé COM, consultable depuis des stations de travail individuelles. Qu'advient-il dès lors du fichier ? Petit à petit, au fil des corrections, les cartes sont détruites au rythme de 2 000 cartes par semaine, mais le mobilier en bois qui les contenait, lui, conserve sa place d'honneur dans la bibliothèque.

¹²⁹BLACKBURN, Robert, « Two Years with a Closed Catalogue », *The Journal of Academic Librarianship*, vol. 4 n°6, 1978, p. 424-429.

¹³⁰HEWITT, Joe A., GLEIM, David E., « The Case for not Closing the Catalog », *American Libraries*, vol. 10 n°3, mars 1979, p. 118-121.

¹³¹LEONARD, William Patrick, « The Card Catalog Mentality or We Have Always Done It This Way », *The Journal of Academic Librarianship*, vol. 6 n°1, mars 1980, p. 38-64.

¹³²BLACKBURN, Robert, *op. cit.*, p. 426.

Si une telle pratique n'a pas forcément été bien vécue par le personnel ni par les usagers, Blackburn rappelle que la transition s'est néanmoins déroulée tout à fait sereinement à Toronto, et finit sur cette remarque laconique qui veut que, de toute façon, « les enseignants comme les étudiants ne comprennent ni n'aiment vraiment nos catalogues sous quelque forme que ce soit, contrairement à nous »¹³³.

C'est peut-être cet amour du bibliothécaire pour son catalogue qui pousse Joe Hewitt et David Gleim à prendre la plume pour lutter contre la fermeture des catalogues sur fiches dès que l'automatisation fait son apparition dans la bibliothèque. Contrairement à leurs collègues qui se sentent obligés de bannir cet outil pour se conformer aux instructions de la bibliothèque du Congrès, eux envisagent plutôt une solution médiane, « interim », qui faciliterait le passage d'une matérialité à l'autre, en insérant les nouvelles normes émanant de Washington par un système complexe d'intercalation, débouchant à terme sur des fichiers doubles... Mais voué quoi qu'il arrive à être remplacé tôt ou tard par une machine.

Ce que soulèvent Hewitt et Gleim, ce n'est pas tant l'intérêt pour une méthode intermédiaire qui fait plus figure de demi-mesure que de solution à long terme, mais plutôt la permanence des discours professionnels. En effet, comme pour tout passage d'une matérialité à une autre, les préoccupations des bibliothécaires sont les mêmes, et portent d'abord sur les coûts, non plus tellement de production comme avec le catalogue imprimé, mais surtout d'entretien. S'il est vrai, affirment Hewitt et Gleim, que les fichiers coûtent très cher à entretenir, à tel point qu'ils en deviennent ingérables pour les bibliothèques de recherche, même les plus grandes (peut-être surtout les plus grandes), il met en garde contre des coûts d'automatisation trop souvent sous-estimés par la profession.

L'autre sujet de préoccupation reste l'intérêt du public. En cela, signe que les temps ont changé, la priorité accordée aux besoins des usagers semble faire l'unanimité dans la littérature professionnelle de l'époque. William Leonard rejoint en cela Hewitt et Gleim, lorsqu'il argumente que, quelle que soit sa matérialité, le catalogue est de toute façon inadéquat et non pertinent dès qu'il ne prend pas en compte les besoins des usagers. À ce titre, le fichier et l'automate sont égaux, dans la mesure où « la forme et la fonction – l'image de la carte catalographique et l'organisation de l'information en vue de son repérage – sont considérées comme inséparables »¹³⁴. Les catalogues informatiques n'apporteront donc rien de vraiment nouveau tant qu'ils conserveront le concept d'« entrée principale », quand ils devraient au contraire permettre « des points d'entrée de statut égal ». « Nous devons nous libérer », conclut-il, « de cette croyance limitante qui veut que l'image de la fiche soit la solution définitive pour organiser les collections et y accéder »¹³⁵.

Dans la mesure où le problème du catalogue ne vient pas de sa matérialité mais de sa conception, rien n'indique que le fichier doive nécessairement être aboli, comme l'explique Leonard : le nombre de fiches catalographiques à lui seul devrait nous convaincre de l'impossibilité de la tâche. Il faudrait donc plutôt envisager la cohabitation de deux matérialités, l'une sous forme de fichier, l'autre sous forme de machine, jusqu'à ce que les avancées technologiques permettent d'y

¹³³*Ibid.*, p. 429.

¹³⁴LEONARD, William, *op. cit.*, p. 38.

¹³⁵*Ibid.*, p. 38.

voir plus clair et de reformater les informations en un catalogue unique. Cette vision idéaliste de l'influence de l'innovation sur la matérialité des catalogues témoigne en réalité d'un respect grandissant pour les usagers et leurs capacités : en effet, pour Leonard, à mesure que les usagers des bibliothèques seront plus « sophistiqués » et « exigeants », « Il ne leur faudra pas longtemps pour constater l'imposture d'un catalogue sur fiches auquel on accède par un ordinateur, qui constitue toujours un outil limité de repérage de l'information. »¹³⁶. Les matérialités changent, mais non les préoccupations, qui vont de pair avec la « tyrannie du catalogue » : tenir un catalogue, qu'il soit imprimé, fichier, ou informatisé, oblige les bibliothécaires à adopter un certain regard sur leur public, à s'interroger sur la meilleure façon de le servir et de répondre à ses besoins.

Il n'en demeure pas moins que ces préoccupations restent fondamentalement des préoccupations de bibliothécaires, et Hewitt et Gleim le soulignent à juste titre, non sans une certaine cruauté : pour eux, les innombrables et interminables débats autour de la révision des codes de catalogage et autres aspects techniques sont aussi virulents qu'ils touchent une communauté restreinte, celle des professionnels des bibliothèques, au même titre que ceux-ci ont pu jadis s'écharper autour de questions comme « faut-il ou non enlever les majuscules au début des noms communs dans les titres de livres ? ». Ainsi, la question de la matérialité des catalogues ne serait qu'accessoire, au vu de la longue tradition des bibliothèques à apporter un service sans cesse amélioré pour des coûts toujours plus bas, et qui seule soulève l'intérêt des usagers et des administrateurs des bibliothèques. En conclusion, la date limite fixée par la bibliothèque du Congrès pour adopter les nouvelles règles de catalogage anglo-saxonnes¹³⁷ « marque peut-être le début d'un nouveau code de catalogage, mais elle ne doit pas forcément signifier la fin de tous les catalogues sur fiches et le début des catalogues informatisés »¹³⁸. En bref, la matérialité des catalogues, d'après ce témoignage, importe moins au public qu'un service bien rendu.

2.3.2. Que sont les fichiers devenus ?

Malgré leur amour pour le catalogue sous quelque forme que ce soit, et leur tendance à multiplier à l'infini les débats à son sujet, les bibliothécaires, au moins aux États-Unis, ne semblent pas toujours avoir à cœur de le conserver comme pièce historique. C'est ce que dénoncent Richard C. Cox et ses collègues dans un article intitulé « Access denied : The Discarding of Library History »¹³⁹. Le titre joue sur le mot « discarding » qui est ici à prendre dans tous les sens du terme : à la fois « to discard », « jeter », « se débarrasser » en français, et « dis-carding », qui signifie littéralement « dé-carter », enlever les fiches catalographiques. Sans vouloir entrer dans un vain débat autour de la supériorité ou non du fichier, le fait est, argumentent-ils, que les bibliothécaires américains partagent tous plus ou moins ce travers qui veut qu'ils se débarrassent systématiquement de leur passé¹⁴⁰. Les catalogues ne font pas exception, qui pourtant « incarnent les pratiques bibliothéconomiques du passé »¹⁴¹. Cox prend comme exemple la bibliothèque Carnegie à Pittsburgh : lorsque son catalogue sur fiches ouvre en 1909, il s'agit d'un catalogue méthodique, contrairement à ce que voulait l'usage d'alors ; mais les responsables de la bibliothèque, s'adressant à un public qu'ils

¹³⁶*Ibid.*, p. 64.

¹³⁷Les fameuses « AACR2 », voir partie suivante.

¹³⁸HEWITT, Joe, GLEIM, David, *op. cit.*, p. 121.

¹³⁹COX, Richard C., GREENBERG, Jane, PORTER, Cynthia, « Access Denied : The Discarding of Library History », *American Libraries*, avril 1998, p. 57-61.

¹⁴⁰« La profession de bibliothécaire aux États-Unis respecte rarement quelque document ou artefact de son passé que ce soit », *ibid.*, p. 58.

¹⁴¹*Ibid.*, p. 57.

pensaient (à juste titre) rompu au classement méthodique, ont à dessein choisi ce procédé à contre-courant. Lors de son ouverture, le catalogue a reçu de nombreux éloges, notamment pour son exhaustivité et sa maniabilité, mais dès que la bibliothèque Carnegie intègre le réseau OCLC en 1973, le fichier a été abandonné (« fermé ») sans état d'âme, et ne fait plus figure, à l'heure où écrit Cox, que de « triste vestige »¹⁴².

Cox passe en revue les rares fichiers méthodiques qui restent aux États-Unis : sur les trois qu'il cite¹⁴³, tous ont pris fin, et seulement l'un d'entre eux, le catalogue de la bibliothèque John Crerar de l'Université de Chicago, reste consultable. Les deux autres sont soit « discarded », ce qui suppose que la bibliothèque s'en est débarrassée d'une façon ou d'une autre, soit « dismantled », c'est-à-dire purement et simplement démonté.

Qu'advient-il de ces « tristes vestiges » ? Une recherche sur le site d'enchères en ligne e-bay fournit une réponse rapide. En effet, les bibliothèques américaines n'hésitent pas à revendre leurs fichiers, voire leurs fiches catalographiques. Voici un exemple d'annonce accompagnant ces offres : « lot de fiches de catalogue de bibliothèque *vintage*. Avec cet achat vous aurez un lot de cent (100) fiches catalographiques *vintage*, sélectionnées au hasard dans mon stock [...]. Conservez une pièce historique avec ces outils de recherche littéraire tout sauf oubliés »¹⁴⁴. Les bibliothécaires ont beau se désintéresser de leur passé, les amateurs ne s'y trompent pas : les fiches catalographiques sont présentées comme des « pièces historiques », et la mention « tout sauf oubliés » stipule à quel point les bibliothécaires n'étaient manifestement pas les seuls à porter le fichier dans leurs cœurs. Une autre annonce affiche « Pièce de musée!! »¹⁴⁵, pour un fichier *a priori* vieux de plus de 110 ans. Et de fait, avec un prix de départ de 2 200 \$ pour le lot de neuf tiroirs, cette pièce établit un record parmi les lots mis en vente, qui ne dépassent jamais le millier de dollars pour un fichier d'une vingtaine de tiroirs, et autour de 8 \$ pour un lot de deux cents fiches catalographiques. Le fait que les tiroirs soient faits pour contenir des fiches au fameux « format Harvard » n'est sans doute pas étranger à cette envolée des prix.

Ironie du sort, les fichiers et fiches catalographiques de ces bibliothèques sont indexés dans la catégorie « arts et loisirs » du site d'enchères en ligne, comme si collectionner des fiches de bibliothèques faisait partie des nouveaux hobbies à la mode, après le tricot, la philatélie et les albums de voyage¹⁴⁶. Il est en tout cas clair que les bibliothécaires ont laissé le soin d'entretenir la mémoire de leurs fichiers à des amateurs éclairés, tel Larry T. Nix, bibliothécaire à la retraite, qui à travers son site internet *The Library History Buff* et son blog *Library History Buff Blog* s'est forgé une réputation solide à la fois de collectionneur et d'historien des bibliothèques américaines. Les deux plate-formes sont consultables avec grand profit, en particulier dès qu'il est question de fichier catalographique. Comme le

¹⁴²*Ibid.*, p. 60.

¹⁴³Ces trois catalogues sont les suivants : le catalogue de la bibliothèque universitaire John Crerar à Chicago, le catalogue de la bibliothèque universitaire de Boston, et le catalogue de la Engineering Societies Library à New York.

¹⁴⁴Annonce publiée sur le site d'enchères en ligne ebay: <http://www.ebay.com/itm/Library-Card-Catalog-Call-Cards-/251375861056?pt=LH_DefaultDomain_0&hash=item3a872b3d40> [Consulté le 12 novembre 2013].

¹⁴⁵Annonce publiée sur le site d'enchères en ligne Ebay: <http://www.ebay.com/itm/Early-Primitive-Library-Card-Catalog-Harvard-College-Size-Patent-1892-1903-/301010245491?pt=Antiques_Furniture&hash=item46159bd773> [Consulté le 13 novembre 2013].

¹⁴⁶Pourtant, d'après le *Guichet du savoir*, il n'existe pas de terme désignant un collectionneur de fiches catalographiques : question et réponse en ligne, à l'adresse <<http://www.guichetdusavoir.org/viewtopic.php?f=2&t=53871&p=102583&hilit=fiches+catalographiques#p102583>> [Consulté le 16 novembre 2013].

constate lui-même Nix, « Les pages les plus populaires de mon site internet Library History Buff traitent des fichiers catalographiques. Comme les bibliothèques se sont débarrassées de ces vénérables artefacts, les gens les ont adoptés chez eux pour une multitude d'usages. Ils constituent de merveilleux moyens de stockage pour une large gamme d'objets. ».¹⁴⁷ Les professionnels eux-mêmes ont été les premiers à faire participer les lecteurs au « recyclage » des fichiers, comme le rappelle Nix sur son site Internet : « En mars 1982, les rédacteurs en chef de *American Libraries* mirent leurs lecteurs au défi de trouver des utilisations ingénieuses pour les fichiers catalographiques remplacés par les catalogues automatisés. Quelque deux cents suggestions leur furent envoyées. Un groupe de vingt-deux gagnants fut révélé dans le numéro de novembre 1982 du magazine »¹⁴⁸. L'expérience, réussie a ensuite été menée avec succès par d'autres bibliothèques américaines : les témoignages de ce genre d'initiatives abondent dans la presse de l'époque.

Des bibliothécaires, les fichiers changent de main et arrivent chez les particuliers. D'une préoccupation toute professionnelle, la matérialité du fichier intéresse donc à présent les usagers (ou non usagers) des bibliothèques, qui s'en éprennent comme d'une pièce de collection : peu importe que l'on ait ou non fréquenté une bibliothèque, l'aspect esthétique, qui est d'ailleurs mis en avant par l'immense majorité des vendeurs sur ebay, est universel. Par exemple, le poste de blog « Flickr finds – card catalog »¹⁴⁹ recense quelques réutilisations particulièrement réussies du fichier : depuis la cave à vin (voir illustration 14) au meuble de couture en passant par le meuble TV, les non professionnels détournent allègrement la matérialité du fichier pour l'adapter à leurs besoins et envies. Nix lui-même avoue (sans que l'aveu lui en coûte le moins du monde) que « [sa] femme et [lui] ont trois fichiers catalographiques. [Il] utilise deux d'entre eux pour stocker [s]a collection de souvenirs de bibliothèques, notamment des enveloppes, des cartes postales, des marque-pages, des boutons et d'autres objets plus petits »¹⁵⁰. Cependant, à l'instar de Cox, Nix déplore le manque de prise de conscience de ses collègues en ce qui concerne la collecte et la conservation de ce qui forge le passé des bibliothèques américaines, et en premier lieu des catalogues. Il appelle par exemple de ses vœux la création d'un musée d'histoire des bibliothèques, qui prendrait modèle sur le Bibliotheekmuseum situé à la bibliothèque d'Amsterdam.

¹⁴⁷NIX, Larry T., « Card Catalog Cabinets », *Library History Buff Blog*, <<http://libraryhistorybuff.blogspot.fr/search/label/card%20catalogs>>, 21 novembre 2008 [Consulté le 12 novembre 2013].

¹⁴⁸NIX, Larry, « Card Catalog Cabinets », *Library History Buff*: <<http://www.libraryhistorybuff.com/cardcatalog.htm>> [Consulté le 11 novembre 2013]

¹⁴⁹KIM, post de blog sur Desire to inspire: <<http://www.desiretoinspire.net/blog/2009/5/31/flickr-finds-card-catalog.html>> [Consulté le 13 novembre 2013].

¹⁵⁰NIX, Larry, *op. cit.*, <<http://www.libraryhistorybuff.com/cardcatalog.htm>> [Consulté le 13 novembre 2013].



Illustration 14: Un exemple d'appropriation du fichier par les usagers.



Illustration 15: Les anciens fichiers de la bibliothèque de l'IEP de Paris.

En France et sur le continent européen, les bibliothèques ne se sont pas encore engagées dans un tel mouvement de *discarding*. Cependant, les questions posées par la matérialité du fichier seront amenées, dans un futur plus ou moins proche, à se poser crûment aux bibliothécaires : par exemple, comment garder du mobilier d'une telle ampleur, alors que les usagers demandent toujours plus d'espace de travail ? La plupart des bibliothèques « sacrifient » déjà leurs rayonnages pour libérer des places assises, comment envisager dès lors la conservation de tels monuments, dans tous les sens du terme ? À la bibliothèque municipale de Grenoble par exemple, les fichiers ont été retirés des salles de lecture pour être conservés en sous-sol. Le sort des fichiers de la bibliothèque de

l'IEP de Paris n'est guère enviable, relégués qu'ils sont au sous-sol de la bibliothèque, dans l'attente d'un destin à ce jour incertain (voir illustration 15). Pour l'instant, il ne fait aucun doute que ces fichiers n'ont pas vocation à être « désherbés », mais pour combien de temps encore ? À la bibliothèque de l'Université catholique de Lyon, les tiroirs de fiches catalographiques font partie intégrante du paysage de la salle de lecture, mais lors du déménagement prochain, qu'en adviendra-t-il ? La directrice elle-même l'ignore pour l'instant. Là encore, l'idée de s'en séparer semble tabou : « Mais c'est leur histoire qu'ils jettent à la benne ! » s'exclama-t-elle en apprenant que des fiches bibliographiques de bibliothèques se retrouvaient sur Ebay¹⁵¹. Certes, mais comment résoudre le problème croissant de la place occupée par ces meubles ?

Seules les grandes bibliothèques peuvent-elles se permettre d'exhiber leurs fichiers catalographiques comme signe de la patrimonialité de leurs collections, à l'instar de la bibliothèque de la Part-Dieu à Lyon ? À cet égard, il est intéressant de constater que les bibliothèques les plus prestigieuses des États-Unis ont jalousement conservé leurs fichiers : la Sterling Memorial Library de l'Université de Yale en fait même une marque de fabrique, et un signal supplémentaire de prestige au service d'une architecture grandiose. Cependant, cette bibliothèque est elle-même en train d'être rénovée, les travaux s'étendant de juin 2013 et septembre 2014¹⁵² : qu'advient-il des fichiers, qui aujourd'hui servent d'illustration à la page Wikipedia consacrée aux catalogues de bibliothèque ? L'alternative est la suivante : soit il sera décidé de les mettre encore plus en avant, dans une volonté esthétique de frapper l'arrivant par l'ancienneté et la majesté des lieux en accord avec les principes directeurs de la construction du bâtiment, soit ces fichiers seront eux aussi, à terme, *discarded*¹⁵³. S'il faut en croire Cox et Nix, la deuxième solution ne peut être totalement écartée, vu le peu d'ardeur des bibliothécaires américains à considérer l'histoire de leur propre métier comme source d'intérêt patrimonial : les seuls points d'intérêt, quand il y en a, rappelle Nix, concernent avant tout les archives ou les documents écrits, mais nullement les « artefacts », les objets qui pourtant matérialisent l'histoire même d'une institution, et nul autre mieux peut-être que le fichier. Il est d'ailleurs instructif de constater que, s'il existe une *Histoire des Bibliothèques françaises*, et une *History of Libraries in Britain and Ireland*¹⁵⁴ qui suivent peu ou prou le même modèle, aucune publication de ce type n'a été entreprise pour les États-Unis. Un tel silence est éloquent, et confirme bien les intuitions de Nix et Cox.

¹⁵¹Entretien du 17 septembre 2013 avec Michèle Behr, directrice de la bibliothèque.

¹⁵²Le guide des travaux de restauration de l'entrée principale est disponible en ligne : <<http://guides.library.yale.edu/smlrenovation>> [Consulté le 20 novembre 2013]. On y trouve notamment un plan de la bibliothèque, sur lequel ne figurent pas les fichiers catalographiques.

¹⁵³En l'absence de renseignements en la matière, on ne peut guère se prononcer. Il serait cependant étonnant qu'ils fussent purement et simplement abandonnés, dans la mesure où la commande principale de cette rénovation est de « Conserver la splendeur architecturale et le sentiment de stupeur que l'on éprouve dans la nef », comme le précise le guide des travaux. À l'heure actuelle, les fichiers sous les voûtes remplissent à merveille cet objectif, et on voit mal comment cet effet pourrait être égalé.

¹⁵⁴*The Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*, 3 vol., 2006.



Illustration 16: La mise en scène des catalogues à la bibliothèque de l'Opéra Garnier



Illustration 17: Les fichiers de la collection Jésuite des Fontaines, à l'entrée de la salle du fonds ancien, bibliothèque municipale de Lyon



Illustration 18: Les fichiers de la Sterling Memorial Library de Yale.

2.3.3. La culture populaire, dernière trace du fichier ?

Le fichier catalographique connaît un chemin tout à fait différent de celui du catalogue imprimé, en cela qu'il est accaparé, dès son *discarding* par les professionnels, par des particuliers anonymes attirés plus par l'esthétique de sa matérialité que par son usage. Il est intéressant à ce stade de constater par exemple qu'on ne retrouve pas le même engouement du grand public pour les catalogues imprimés des bibliothèques. En effet, ceux-ci sont rares sur les sites de vente comme ebay, et concernent plus souvent des catalogues de doubles, ou des catalogues de bibliothèques particulières, bien souvent anonymes.

Accaparé par des particuliers, le fichier catalographique n'en perd pourtant pas moins de sa visibilité dans le paysage public : au contraire, plus il est détourné, dévié, et promis à une nouvelle vie ailleurs que dans les institutions qui le virent naître, plus le fichier relève du domaine de la mémoire collective. Le transfert du catalogue depuis le monde des professionnels des bibliothèques, vers celui du public des bibliothèques, et aujourd'hui jusqu'au grand public se manifeste en effet par son utilisation dans la culture populaire, et notamment la culture audio-visuelle. Au cinéma comme dans les séries télévisées touchant un large public, majoritairement composé de jeunes adultes, les fichiers sont présents, et signifiants. Les exemples sont nombreux ; nous nous limiterons à en citer trois.

Dans le film de 1961 *Breakfast at Tiffany's*¹⁵⁵, c'est par son fichier qu'est présentée pour la première fois la bibliothèque publique de New York. L'accumulation de tiroirs constitue l'intégralité de l'arrière-plan sur lequel se détachent les deux héros du film, leur

¹⁵⁵*Breakfast at Tiffany's* (*Diamants sur canapé*), Blake EDWARDS, Audrey HEPBURN, George PEPPARD, comédie, 1961.

offrant comme autant de possibilités de recherche. L'héroïne, Holly Golightly, n'est jamais allée à la bibliothèque de New York. Pourtant, le réalisateur ne montre pas les extérieurs, impressionnants s'il en est, de la bibliothèque, ni ses deux lions qui la symbolisent pour tellement de lecteurs à travers le monde : au contraire, il plonge le public directement dans l'ambiance de la bibliothèque, avec ses codes (voix baissées, attitudes studieuses des personnes menant leurs recherches), et le catalogue est l'élément d'identification du lieu. Le catalogue agit véritablement comme une synecdoque de la bibliothèque. Il ne sert pas l'action autrement que par sa qualité esthétique, car on ne voit pas l'héroïne l'utiliser par exemple, mais il matérialise bel et bien la bibliothèque comme lieu de travail et de recherche : plus qu'un outil, il est la bibliothèque même, le lieu et l'outil devenant indissociables.

La série *The Big Bang Theory*¹⁵⁶, qui se présente et est présentée comme l'émanation de la culture geek, ne manque pas de rendre hommage elle aussi à cet instrument de travail qu'est le fichier catalographique. Dans l'appartement qui sert de décor principal aux protagonistes, figure en bonne place, parmi divers objets scientifiques, un fichier de bibliothèque (peut-être acheté sur Ebay). Pour les créateurs de la série, il semble évident que cette pièce ait sa place au milieu des télescopes, chaînes de molécules, et figurines collector, sans qu'aucun des personnages ne manifestent le moindre étonnement à cet égard. Aucun d'entre eux n'effectue d'ailleurs aucune recherche dans ce fichier : personne ne semble jamais en faire une quelconque utilisation, même déviée. Là encore, il semble représenter la bibliothèque, le travail studieux nécessaire à tout scientifique pour mener à bien ses recherches, au même titre que le télescope se réfère sans qu'on ait besoin de le préciser aux sciences dures, et la figurine à la culture des *comics* aux États-Unis.

Dans l'épisode 38 de la série *Buffy, the Vampire Slayer*¹⁵⁷, intitulé « Beauty and the Beasts », ce sont les dialogues autant que les images qui révèlent l'ancrage des catalogues dans la société. L'héroïne, une lycéenne rétive à tout enseignement académique, sait pourtant utiliser le fichier de la bibliothèque de son lycée pour trouver un livre dès que sa vie personnelle est concernée. Rupert Giles, son mentor, bibliothécaire dans cette même bibliothèque, le lui fait d'ailleurs remarquer : « Je ne savais pas que tu savais utiliser un fichier ». C'est la première (et unique) fois de la série que le catalogue assume une autre fonction que décorative : tout comme les étagères ou la banque d'accueil, il faisait jusque-là littéralement partie des meubles, conformément à la représentation traditionnelle d'une bibliothèque traditionnelle (ou presque). À travers cet exemple pourtant, le fichier conserve sa fonction utilitaire originelle, cela alors même que la bibliothèque s'est informatisée, et même pour une jeune lycéenne peu familière des recherches académiques, ce qui a de quoi étonner un bibliothécaire aussi conservateur que Rupert Giles. Cet étonnement fait écho à la remarque de Jim Ranz citée en ouverture de cette partie, qui supposait qu'en 1954 on aurait été bien en peine de trouver un étudiant qui sût utiliser autre chose que le fichier, et qui conservât seulement la mémoire des catalogues imprimés : de même, en 2000, c'est la connaissance de ce même fichier qui apparaît incroyable. Signe que les temps ont changé, certes, et qu'une matérialité a remplacé l'autre, encore une fois. Cependant cette succession ne signifie pas forcément remplacement de l'une par l'autre, puisque la mémoire des catalogues sur fiches semble perdurer au-delà du

¹⁵⁶ *The Big Bang Theory*, Chuck LORRE, Bill PRADY, Johnny GALECKI, Jim PARSONS, Kaley CUOCO, Simon HELBERG, série télévisée, 2007-.

¹⁵⁷ « Beauty and the Beasts », *Buffy the Vampire Slayer (Buffy contre les vampires)*, Joss WHEDON, Sarah Michelle GELLAR, Alyson HANNIGAN, Nicholas BRENDON, série télévisée, 1997-2003.

simple intérêt mobilier de cet outil « tout sauf oublié », pour reprendre les mots d'un vendeur sur Ebay.

Des trois matérialités étudiées dans le cadre de ce travail, il semble que le fichier soit le seul à avoir autant investi l'imaginaire collectif : le catalogue imprimé n'est pas plus repérable dans la culture cinématographique que disponible sur Ebay. Quant à la machine, si elle est omniprésente dans la culture audio-visuelle, ce n'est pas tant pour matérialiser le catalogue de la bibliothèque que le fait même de chercher l'information. À quoi tient cette permanence ? À la matérialité du fichier elle-même, qui comporte un élément esthétique indéniable, en même temps qu'elle impose le catalogue à la fois comme outil et comme pièce de mobilier ? Au fait que les catalogues ont été l'outil de recherche bibliographique privilégié d'une génération qui bénéficie la première de l'ouverture de l'enseignement supérieur ? Ces questions mériteraient sans doute à elles seules une étude qui dépasse le cadre du présent travail, mais le fait est que l'appropriation du fichier catalographique par la culture populaire semble entériner l'assimilation de la bibliothèque et du catalogue.



Illustration 19: Les deux héros de Breakfast at Tiffany's à la bibliothèque publique de New York.



Illustration 20: Le décor principal de The Big Bang Theory, les catalogues en toile de fond.

3. LA MACHINE : LA DISSOLUTION DU CATALOGUE

On ne parlera pas ici d'une quelconque dé-matérialisation du catalogue. Comme pour le passage du livre à la fiche cartonnée, on envisagera plutôt le transfert du fichier manuel au fichier en ligne en termes de rematérialisation : le catalogue se re-matérialise dans le sens où il acquiert une nouvelle matérialité. À cette rematérialisation correspondent la mise en place d'un nouveau langage, d'une nouvelle organisation de l'espace, mais des habitudes qui, elles, perdurent.

3.1. UN NOUVEAU LANGAGE

3.1.1. Le rôle des centres de documentation

Le tome 4 de *Histoire des bibliothèques françaises* offre un bon point de départ pour appréhender la genèse des catalogues informatisés, mais plutôt en creux. En effet, il est intéressant de constater que dans le chapitre consacré aux « Bibliothèques municipales », qui relate le développement sans précédent des bibliothèques de lecture publique entre les années 1945 et 1975, rien n'est dit des catalogues, et ceci malgré les intitulés intrigants de paragraphes comme « En 1966, tout reste à faire », suivi de « En 1975, les bibliothèques avaient changé »¹⁵⁸. L'étonnement prévaut : les bibliothèques, en l'espace de moins de dix ans, présentent un visage complètement changé, et cela ne se matérialiserait pas dans leurs catalogues ? Hélène Richard en effet fait porter tout le propos de son chapitre sur les nouvelles constructions, les questions d'aménagement urbain et intérieur, de l'adaptation à de nouvelles missions socio-culturelles qui font écho à la généralisation du libreaccès des collections, à la création des BCP, etc, mais élude totalement la question des catalogues, qui ne sont pas même mentionnés dans les rapports ministériels cités.

La réponse vient en fait quelques pages plus loin, au chapitre « Les centres de documentation face à la demande croissante d'informations »¹⁵⁹. Le changement de focalisation n'est pas anodin, car avant d'entrer dans les bibliothèques l'automatisation des catalogues touche d'abord les centres de documentation, qui se multiplient après la Seconde Guerre mondiale. Leur mission première est de gérer l'explosion de la documentation d'une part et le changement de sa nature d'autre part, les articles tendant à supplanter les essais dans les publications scientifiques. L'information scientifique et technique, désignée sous l'acronyme IST, prend en effet une ampleur sans précédent, et est d'abord considérée comme la charge des centres de documentation plutôt que des bibliothèques, ainsi que le rappelle Jean-Michel Salaün : « Au départ était la documentation qui se démarquait depuis le début du siècle des bibliothèques en mettant l'accent sur le contenu, l'information, et non les supports, les livres. »¹⁶⁰.

Il devient dès lors vital de constituer des réseaux documentaires et d'automatiser la production et le classement de fiches dans les fichiers. En cela, les documentalistes intéressent beaucoup les industriels, qui leur proposent du matériel de triage automatique comparables à des « systèmes pré-informatiques »¹⁶¹. Si l'automatisation est assez lente à s'imposer en France, aux États-Unis en revanche, l'utilisation de machines à

¹⁵⁸RICHARD, Hélène, *Histoire des Bibliothèques françaises. Tome 4 : Les bibliothèques du XX^e siècle. 1914-1990*, 2009, p. 454-489.

¹⁵⁹BOULOGNE, Arlette, « Les centres de documentation face à la demande croissante d'information », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 4*, p. 557-578.

¹⁶⁰SALAÜN, Jean-Michel, « Les politiques publiques en information scientifique et technique », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 4*, p. 686.

¹⁶¹BOULOGNE, Arlette, *op. cit.*, p. 563.

cartes perforées se diffuse très rapidement à partir des années 1940 dans des domaines comme la chimie, la pharmacie et la médecine. Il a fallu à la France un peu plus d'une décennie pour suivre le mouvement, comme le rappelle Arlette Boulogne : « Les premières applications ont lieu apparemment à la fin des années 50 à l'Institut Pasteur, à la Compagnie Péchiney et dans un laboratoire pharmaceutique »¹⁶². Fondés essentiellement sur les microfiches et les cartes perforées, ces systèmes introduisent la machine dans le traitement de l'information, mais on ne peut véritablement parler d'informatisation qu'à partir de 1965, lorsque « les ordinateurs remplacent progressivement les fichiers Sélecto »¹⁶³ automatisés dans les grands centres documentaires, et que les systèmes informatiques s'étendent des sciences médicales aux sciences juridiques et sociales.

La jonction entre le monde de la documentation et le monde des bibliothèques s'opère avec le chapitre « Les politiques publiques en information scientifique et technique »¹⁶⁴ : les deux mondes, qui s'étaient scindés depuis plus d'un demi-siècle, sont alors réunis sous l'égide de la DBMIST (Direction des Bibliothèques, des Musées et de l'Information Scientifique et Technique) créée en 1982, non sur une initiative des professionnels de bibliothèque mais depuis l'extérieur. « Très symboliquement »¹⁶⁵, ne manque pas de constater Salaün, cette Direction voit le jour en même temps que le *Catalogue collectif des périodiques*.

Les temps forts de l'informatisation des bibliothèques se situent entre 1970 et 1990. À ce titre, il faut noter la création du BAB, ou Bureau pour l'Automatisation des Bibliothèques au premier janvier 1971, dont le but est de coordonner les expériences éparses d'informatisation et qui met le catalogage et le catalogue au centre de ses priorités : « Le catalogage et la duplication de fiches absorbant une large partie du travail des bibliothécaires, l'automatisation de ces fonctions a constitué l'axe central de la politique du BAB »¹⁶⁶. Cependant, pendant les années 1970, l'architecture informatique consiste en un système central opérant en temps différé entre la gestion et le traitement. Et si le premier numéro de la *Bibliographie officielle française* produit par ordinateur paraît en 1975, il ne faut pas oublier que « L'automatisation de la *Bibliographie de la France* restait distincte de l'informatisation du catalogue de la Bibliothèque Nationale, projet sans cesse repoussé »¹⁶⁷ qui ne voit vraiment le jour qu'à partir de 1984 et aboutit en 1987 à la mise en place de la base BN-Opale en accès direct depuis la salle des catalogues de la bibliothèque¹⁶⁸.

C'est donc principalement dans les années 1980 que s'informatisent véritablement les bibliothèques, avec l'apparition des OPACs, Online Public Access Catalogs. C'est par exemple en 1981 que la bibliothèque Conflans-Sainte-Honorine inaugure le premier système de gestion informatisée en temps réel, afin de désengorger les systèmes informatiques de la ville et de lutter contre les délais de traitement. Mais la première expérience de catalogue en ligne interrogeable par le public via un terminal se fait à la bibliothèque de Miramas en 1982, grâce au

¹⁶²*Ibid.*, p. 563.

¹⁶³*Ibid.*, p. 563.

¹⁶⁴SALAÜN, Jean-Michel, *op. cit.*, p. 685-701.

¹⁶⁵*Ibid.*, p. 693.

¹⁶⁶LE CROSNIER, Hervé, « Le choc des nouvelles technologies », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 4*, p. 686.

¹⁶⁷*Ibid.*, p. 790

¹⁶⁸DUCHÉMIN, Pierre-Yves, « La Bibliothèque nationale », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 4*, p. 949-974.

logiciel TOBIAS (voir annexe 3)¹⁶⁹. À partir des années 1980, il paraît clair que les bibliothèques ne peuvent plus faire l'économie (littéralement) de l'informatisation.

On assiste cependant à un double mouvement entre les bibliothèques de lecture publique et les bibliothèques universitaires (BU), qui recrée la scission entre lecture et documentation évoquée plus haut. Béatrice Estéoule, qui dresse en 1989 le bilan de cette décennie cruciale, recense 120 bibliothèques municipales offrant à leur public la consultation de leur catalogue via des terminaux ou des écrans Minitel¹⁷⁰. Dans tous les cas, les systèmes informatiques de gestion de bibliothèque comportent un module de recherche documentaire, c'est-à-dire, un catalogue : les fonctions de gestion proprement dite et le catalogue sont donc interdépendantes. La situation est quelque peu différente dans les bibliothèques universitaires, qui conservent des catalogues dont la matérialité ressemble fortement « à des bases de données spécialisées »¹⁷¹. Dans ces cas, les logiciels documentaires sont indépendants de la gestion automatisée du prêt, et les dispositifs de recherche visent avant tout un public averti, rompu à l'interrogation des bases de données : c'est là la réelle spécificité des bibliothèques universitaires pour Hervé Le Crosnier. On constate alors que l'installation d'OPACs constitue la deuxième phase de l'informatisation des BU, après celle visant à automatiser les prêts, alors que les deux étaient plus ou moins concomitantes dans les bibliothèques municipales.

L'héritage des centres de documentation est donc lourd à porter pour les BU : d'une part, celles-ci s'illustrent dès les années 1970 dans la constitution de catalogues collectifs de périodiques en réaction à l'explosion documentaire, et la diffusion des pratiques informatiques se fait assez aisément. D'autre part, Hervé Le Crosnier souligne que cette mise en ligne de l'information s'est faite, pour certains, au détriment de l'informatisation des catalogues mêmes, qui commence alors que les années 1980 sont bien entamées. Le bilan est donc mitigé : si « en 1990, la pratique de la recherche documentaire informatisée est largement répandue dans les bibliothèques universitaires »¹⁷², on ne peut constater à la même époque que « des échecs successifs des politiques nationales à construire un véritable réseau informatique des bibliothèques et un catalogue centralisé qui puisse servir de réservoir de notices »¹⁷³, et au final bien peu de catalogues en ligne accessibles par rapport à la demande.

3.1.2. Standardisation, normalisation, internationalisation

La grande réussite des années 1970 réside dans la constitution de réseaux documentaires d'une ampleur inconnue jusqu'alors. On l'a vu, au travers des matérialisations successives du catalogue, c'est un besoin croissant d'harmonisation et de standardisation qui s'exprime : la Bibliothèque du Congrès ne visait pas d'autre but en 1901 lors du lancement de ses fiches standardisées. Avant cela encore, les théoriciens du catalogue ont débattu longuement de la meilleure façon de faire un catalogue, dans l'espoir d'arriver à clore cette discussion une fois pour toutes, et de s'accorder sur une façon unique – la meilleure – de faire les catalogues. Dans la seconde moitié du XX^e siècle cependant, l'échelle de ces enjeux change, et la standardisation s'intensifie encore au niveau international, voire mondial. Patrice Pennel et ses collègues le constatent en 1987 : on assiste à la « mondialisation de l'information » à partir du moment où les réseaux dépassent le cadre strictement national pour viser la complémentarité et non l'exclusivité¹⁷⁴.

¹⁶⁹LE CROSNIER, Hervé, *op. cit.*

¹⁷⁰ESTÉOULE, Béatrice, « Les accès publics en ligne », *BBF* t. 34 n°1, 1989, p. 18-21.

¹⁷¹Le Crosnier, Hervé, *op. cit.*, p. 802.

¹⁷²*Ibid.*, p. 802.

¹⁷³*Ibid.*, p. 804.

¹⁷⁴PENNEL, Patrice, LUPOVICI, Catherine, DENIS, Anne-Marie, « Le plan catalogue », *BBF* t. 32 n° 2, 1987, p. 119.

Le premier (chronologiquement et en importance) de ces réseaux est sans conteste OCLC, aujourd'hui Online Computer Library Service mais dont l'acronyme, à sa naissance en 1967, signifiait Ohio College Library Center : il s'agissait avant tout de créer un réseau informatique de catalogage pour les bibliothèques de l'État de l'Ohio, aux États-Unis. Si l'on en croit l'encyclopédie en ligne Wikipedia, la logique qui sous-tend la conception de ce réseau est simple : « faire fusionner le système le plus récent de stockage et repérage de l'information – l'ordinateur, avec le plus ancien – la bibliothèque. »¹⁷⁵, en dotant la bibliothèque d'un rôle véritablement actif. Au départ simple réseau local comme il en existe tant d'autres, OCLC ne tarde pas à se développer, jusqu'à devenir le partenaire incontournable des bibliothèques à travers le monde. C'est d'ailleurs à l'occasion d'un récent accord entre OCLC et la DBMIST que Patrice Pennel, Catherine Lupovici et Anne-Marie Denis sont interviewés par le *BBF* en 1987 : cet accord vise à créer un réservoir bibliographique national à partir de notices fournies par OCLC et « francisées », ravivant ainsi l'espoir d'un « Pancatalogue », un catalogue national « établi rapidement »¹⁷⁶, contrairement au *Catalogue général* de la Bibliothèque nationale.

Les standards de description s'uniformisent également, au niveau national et international, et se met alors en place un arsenal de normes fixant des principes communs à la rédaction d'une notice bibliographique : en France par exemple, la parution de la norme Z44-050 par l'Afnor en 1957 fait l'objet d'un article dans le *BBF*¹⁷⁷, qui rappelle que le principe de la norme est d'« alléger le travail du bibliothécaire », et se montre donc assez souple pour pouvoir s'adapter au contexte national et international, qui émerge déjà. Pour le monde anglo-saxon, la publication des AACR (Anglo-American Cataloguing Rules) en 1967, puis leur deuxième version, AACR2, en 1978¹⁷⁸, témoigne d'une volonté d'uniformisation nationale des règles pour faire les catalogues, des règles qui se sont bel et bien internationalisées puisqu'en 1971 est publiée la norme ISBD (International Standard Bibliographic Description), fruit de travaux de près de vingt ans menés par un groupe de travail de l'IFLA¹⁷⁹. Puis, en 1973, est créée la norme internationale ISO 2709, « qui définit un format d'échange informatique de notices bibliographiques »¹⁸⁰. En effet, les OPACs se fondant sur des réseaux, qui transcendent parfois les frontières des pays, et exigent de ce fait de pouvoir être « traduits » d'une langue à l'autre, l'harmonisation ne suffit pas toujours : encore faut-il que les formats puissent être échangés en toute sécurité et sans perte d'information. Même entre réseaux, il faut pouvoir échanger les informations : c'est bien là toute la problématique du partenariat entre la DBMIST et OCLC telle que l'exposent Pennel, Lupovici et Denis. À partir des années 1970 et de l'informatisation des catalogues, la standardisation de leur matérialité apparaît donc comme une priorité renouvelée : les catalogues doivent offrir un aspect identique à l'utilisateur, et pour ce faire il faut harmoniser les pratiques professionnelles à l'échelle la plus large possible.

¹⁷⁵Article « OCLC » sur Wikipedia: <<http://en.wikipedia.org/wiki/OCLC>> [Consulté le 12 décembre 2013].

¹⁷⁶PENNEL, Patrice, « Le plan catalogue », *BBF* t. 32 n°2, 1987, p. 122.

¹⁷⁷« Le catalogue alphabétique de matières », *BBF*, 1957, n°7-8, p. 567-568 [en ligne] <<http://bbf.enssib.fr/>> [Consulté le 11 décembre 2013].

¹⁷⁸Article « AACR2 » sur Wikipedia: <http://en.wikipedia.org/wiki/Anglo-American_Cataloguing_Rules> [Consulté le 19 décembre 2013].

¹⁷⁹Article « ISBD » sur Wikipedia: <http://fr.wikipedia.org/wiki/International_standard_bibliographic_description> [consulté le 19 décembre 2013].

¹⁸⁰Article « ISO 2709 » sur Wikipedia: <http://fr.wikipedia.org/wiki/ISO_2709> [Consulté le 12 décembre 2013].

Afin de rendre possible l'échange d'informations au niveau mondial, une autre méthode consiste à établir des formats, des langages compréhensibles par n'importe quelle machine dans le monde et maîtrisable par n'importe quel bibliothécaire. C'est ainsi que la bibliothèque du Congrès crée le format MARC (MACHINE-Readable Cataloging) en 1969, après cinq ans de travaux. La réalité est un peu moins utopique : de fait, on assiste rapidement à la multiplication de formats MARC locaux, tels l'USMARC aux États-Unis, le CAN/MARC au Canada, l'INTERMARC en France, ou le MARC 21 pour l'Australie, le Royaume-Uni et le Canada, à tel point qu'en 1977 l'IFLA crée l'UNIMARC, format d'échange limitant les opérations de traduction d'un format MARC à l'autre, et qui a depuis été utilisé comme format national officiel dans de nombreux pays, la France y compris.

Parallèlement à l'internationalisation et à la coopération se dessine une tendance à la commercialisation de l'information, qui si elle n'est pas explicite dans les discours, se dévoile au détour de tournures de phrases révélatrices : P. Pennel parle par exemple « d'offensive » d'OCLC en Europe, de « souscription » à des services, de « stratégie », etc, qui relève bien d'un vocabulaire commercial et marketing¹⁸¹. De fait, comme il ne manque pas de le souligner, le réseau UTLAS (University of Toronto Library Automation System), le principal réseau de coopération canadien, est une filiale de Thomson Inc., holding regroupant éditeurs, diffuseurs de bases de données, constructeurs de SIGB, etc. L'information devient donc un bien, ce qui implique que des notions de droit entrent en jeu. Ainsi, Pennel rappelle que OCLC est avant tout un catalogue collectif, donc que « l'information bibliographique OCLC est un bien collectif »¹⁸², c'est-à-dire que les notices appartiennent à l'ensemble des établissements du réseau, sans « droit de suite » pour les établissements à l'origine des notices. La nouveauté du service ainsi rendu réside donc moins dans le contenu que dans le statut de l'information : « La démarche économique est présente, la notion de bien culturel à valeur collective n'en est pas pour autant évacuée », tente-t-il de se rassurer.

Judith Adams se montre moins optimiste, et dénonce cette commercialisation de l'information : pour la première fois, constate-t-elle, l'informatisation a introduit une tarification des services de la bibliothèque, à travers les banques de données notamment, typique de l'ère Reagan aux États-Unis : « le *commerce* de l'information remplace *l'accès* à l'information »¹⁸³, au prétexte que « “les catalogues en ligne ne font pas faire d'économie” »¹⁸⁴. La bibliothèque, institution démocratique et publique, apparaît alors comme étant en pleine mutation commerciale.

Les années 1970 apparaissent donc comme une période de foisonnement : les réseaux, les formats et les normes se multiplient, qui influent directement sur la matérialité des catalogues et confirme leur statut de textes à part entière. À travers les pratiques professionnelles comme le catalogage, c'est bien l'apparence physique des catalogues qui est harmonisée. Cependant, cette accélération de la coopération n'est pas exponentielle, et après la période de « foisonnement » succède celle de la « décantation », pour reprendre les termes de Patrice Pennel.

3.1.3. Du catalogue à la recherche d'information

Cette effervescence ne manque pas d'avoir des répercussions sur les catalogues : sur leur matérialité même, comme on le verra plus loin, mais aussi, et peut-être surtout, en ce qu'elle inaugure un nouveau langage propre aux catalogues. Tout d'abord, la façon

¹⁸¹PENNEL, Patrice, *op. cit.*

¹⁸²*Ibid.*, p. 120.

¹⁸³ADAMS, Judith, « Le catalogue informatique », *Bulletin des bibliothèques de France* t. 34 n°1, 1989, p. 15.

¹⁸⁴ANDERSON, Rosemary, citée par ADAMS, Judith, *op. cit.*, p. 16.

même de désigner les catalogues de bibliothèques change : on ne parle plus de catalogue, mais d'OPAC. L'acronyme français, CIEL (Catalogue Interrogeable En Ligne) n'ayant jamais pris, c'est l'acronyme américain qui est généralement retenu, confirmant encore une fois que la standardisation passe par l'alignement sur les pratiques outre-atlantique. Évidemment, les professionnels français n'ont pas manqué de repérer le potentiel humoristique de ce nouveau mot, et ne se sont pas privés de jouer entre OPAC et opacité pour décrire les nouveaux catalogues : dans le numéro du *BBF* de 1989, entièrement consacré aux catalogues informatiques, Martine Blanc-Montmayeur signait un article intitulé « OPAC ou à la Trinité : l'indispensable langage naturel », Pierre Le Loarer s'interrogeait sur l'« opacité et [la] transparence des catalogues informatisés pour l'utilisateur », et Joëlle Le Marec posait franchement la question « Les OPACS sont-ils opaques ? ». L'éditorial lui-même se prêtait au jeu et titrait « OPAC, une ténébreuse affaire ». Derrière le ressort du bon mot transparaisent des inquiétudes réelles sur la transformation des catalogues, inquiétudes qui se matérialisent dans les discours des professionnels.

Autour des catalogues, c'est tout un vocabulaire qui se met en place à cette époque, se substituant à celui qui prévalait jusqu'alors : c'est en effet à partir de ce moment que les professionnels commencent à parler d'« information documentaire », et de son corollaire, « information retrieval » traduit en français par « repérage de l'information ». Le catalogue ne sert plus simplement à localiser un ouvrage sur un rayonnage, mais, plus largement, à trouver de l'information, qu'elle soit bibliographique ou autre. Le terme de « consultation » propre au catalogue non informatisé, tend à être remplacé par celui d'« interrogation ». Les bibliothécaires se posent désormais en professionnels des SIB (Sciences de l'Information et des Bibliothèques) qui tentent de comprendre les ressorts de la LAO (Lecture Assistée par Ordinateur) et de la « recherche bibliographique assistée par ordinateur ». En somme, avant les bibliothèques, c'est d'abord la recherche d'information qui s'automatise.

On peut voir dans l'émergence de nouveau langage la prégnance de l'héritage des bases de données informatisées : venus pour l'essentiel du monde de la documentation, il n'est pas illogique que les OPACs en reprennent les codes linguistiques. Cependant l'héritage s'arrête ici, car les usages du catalogue en bibliothèque diffèrent largement de ceux en centres de documentation, et cette différence se manifeste avant tout dans le langage. Alors que les bases de données interrogeables en ligne nécessitaient de maîtriser des langages de commande assez complexes, on ne peut exiger la même maîtrise de la part du grand public, et c'est pourquoi l'interrogation du catalogue tend à imiter le plus possible le « langage naturel » de l'utilisateur, ou plutôt, faudrait-il nuancer, celui des bibliothécaires. On constate en effet une tension entre le langage naturel de l'utilisateur et celui des bibliothécaires, pour qui l'utilisation de termes comme « vedettes-matières », « collectivités-auteurs »¹⁸⁵, et autres paraît naturel. Cette incompréhension ne manque pas d'être soulignée par les professionnels eux-mêmes.

Cette tension entre deux langues se manifeste dans l'interrogation du catalogue par sujet, qui se démocratise largement avec l'entrée des terminaux dans

¹⁸⁵La généalogie de ces termes est difficile à cerner, et n'a pu être entreprise par nos soins. Le mot vedette-matière émerge certainement avec la diffusion du fichier manuel, et remplace le terme « méthodique » devenu inadapté, le classement par sujet ne suivant plus le Classement des Libraires depuis que Dewey a mis au point sa classification décimale en 1876. Une étude plus approfondie du basculement sémantique apporterait sans doute beaucoup à l'histoire des catalogues.

les bibliothèques. L'innovation majeure introduite par les OPACS consiste en effet en la possibilité accrue pour l'utilisateur de faire une requête par sujet, dans une langue aussi naturelle que faire se peut. Bien sûr, des bibliothèques proposent depuis longtemps un fichier manuel « matières », en même temps qu'un fichier « auteur » plus communément répandu, mais la demande d'un accès « sujet » au catalogue augmente à mesure que s'ouvrent des OPAC, notamment en BU. L'utilisation d'un vocabulaire contrôlé, qui soit commun à l'utilisateur et au bibliothécaire, devient alors une nécessité. Les thésauri de la sorte ne sont pas nouveaux : la bibliothèque du Congrès entretient depuis 1898 une liste de vedettes matières normalisée, la Library of Congress Subject Headings (LCSH), qui fait office de référence nationale et internationale. Cependant, les listes de vocabulaire contrôlé se développent largement sous l'influence des catalogues informatisés : en France par exemple, la DBMIST met au point RAMEAU (Répertoire d'autorité matière encyclopédique et alphabétique unifié) en 1980, « inspiré de la liste d'autorités établie par la Bibliothèque de l'Université Laval au Québec elle-même dérivée des Library of Congress Subject Headings »¹⁸⁶. Les thésauri n'échappent d'ailleurs pas à la vague de normalisation qui touche aux pratiques de catalogage, et sont régis par la norme internationale ISO 25964¹⁸⁷.

Ces listes d'autorité sont censées établir un pont entre le langage naturel des usagers, ambigu par nature, et le vocabulaire professionnel désignant le contenu même de l'information. La solution, pourtant, est loin d'être parfaite, et les réserves ne tardent pas à s'exprimer. Pierre Le Loarer, en 1989, souligne ainsi que les listes d'autorité n'ont pas résolu les problématiques de traduction entre le langage naturel et le langage bibliothéconomique, loin s'en faut. Au contraire, si « les OPACs ont généralement réussi par rapport à la recherche documentaire informatisée habituelle, à affranchir l'utilisateur du langage de commande »¹⁸⁸, ce n'est pas pour le réintroduire aujourd'hui au moyen détourné des listes d'autorité. Car si l'échec constaté des requêtes par sujet est une réalité, il s'agit moins, selon lui, d'une incompréhension technique entre l'homme et la machine, que d'une incompréhension linguistique : la logique de la langue comme celle de la liste d'autorité, sont bien deux logiques syntaxiques, mais ce ne sont tout simplement pas les mêmes. Il importe alors, d'après lui, de toujours viser à plus de simplicité pour se rapprocher au maximum de la langue la plus naturelle.

Le système de la BPI étudié par Sandra Sinno-Rony en 1991 propose à cet effet une double modalité de recherche, que l'on se situe dans LISE, l'OPAC sur CD-ROM ou sur GEAC, son catalogue en ligne¹⁸⁹. LISE permet la recherche par sujet à partir de la liste d'autorités RAMEAU, *a priori* compréhensible du grand public sans trop d'efforts, tandis que GEAC fournit une possibilité d'interrogation au moyen d'opérateurs booléens, plus susceptibles d'être utilisés par des usagers rompus aux techniques d'interrogation des banques de données. Cependant, constate Sinno-Rony, « La recherche par sujet est celle qui pose le plus de problèmes : autant d'individus, autant de langages »¹⁹⁰. Et de rappeler qu'aux États-Unis, les études se multiplient qui confirment qu'un quart environ des requêtes à partir de la liste LCSH n'aboutissent pas, car les termes auxquels pensent les utilisateurs ne sont pas ceux retenus par les professionnels de la Bibliothèque du Congrès. Pourquoi dès lors l'incompréhension perdure-t-elle ? Les problèmes de traduction entre le monde des bibliothèques et celui des usagers sont-ils dus à la matérialité même des catalogues en ligne ? Pour répondre à cette question, il est bon de

¹⁸⁶ Article « Rameau » sur Wikipedia: <http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9pertoire_d%2E2%80%99autorit%C3%A9_mati%C3%A8re_encyclop%C3%A9dique_et_alphab%C3%A9tique_unifi%C3%A9> [Consulté le 12 décembre 2013].

¹⁸⁷ Article « Thesaurus » sur Wikipedia: <http://en.wikipedia.org/wiki/Thesaurus_%28information_retrieval%29> [Consulté le 12 décembre 2013].

¹⁸⁸ LE LOARER, Pierre, « Opacité et transparence des catalogues informatisés pour l'utilisateur », *BBF* t. 34 n°1, 1989, p. 74.

¹⁸⁹ SINNO-RONY Sandra, « Les hypercatalogues. Nouvelles perspectives pour les OPAC », *BBF* t. 36 n°4, 1991, p. 303-311.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 304.

se pencher sur cet instant précis où les terminaux font leur apparition dans les bibliothèques : quelles sont leurs caractéristiques matérielles, comment se présentent-ils à l'utilisateur et qu'impliquent-ils pour les nouveaux faiseurs de catalogues ?

3.2. L'ARRIVÉE DES TERMINAUX DANS LES BIBLIOTHÈQUES

3.2.1. À quoi ressemblent les fichiers en ligne ?

Initialement, lorsque s'amorce l'automatisation des bibliothèques au début des années 60 aux États-Unis, le matériel est plus qu'encombrant : le terme de « mini-ordinateur » ne doit pas tromper, qui fait référence à des machines plus tout à fait industrielles mais occupant tout de même une pièce entière, ce qui constituait une avancée majeure par rapport aux ordinateurs centraux qui pouvaient s'étendre sur l'intégralité d'un étage. L'encyclopédie en ligne Wikipedia illustre la matérialité imposante de ces machines, avec pour exemple un PDP-7, créé au milieu des années 1960 par la société Digital Equipment Corporation¹⁹¹. Ce n'est que dans le milieu des années 1980 que la micro-informatique commence à prendre pied dans les bibliothèques, et encore s'agit-il là de terminaux extrêmement frustrés, qui nécessitent de connaître les langages de commande.

Parallèlement à ces évolutions techniques, la matérialité des catalogues en ligne évolue rapidement entre les années 60 et 90. Alors que les bibliothèques s'informatisent depuis quelque vingt ans, la fin des années 80 en est déjà aux OPACs dit de « troisième génération ». Nathalie Mitev et Charles Hildreth détaillent la succession de ces générations, d'un point de vue volontairement axé sur l'aspect matériel de ces catalogues, c'est-à-dire sur la description des interfaces et des systèmes¹⁹². La différence majeure entre la première et deuxième génération d'OPACs tient en ce que la première, essentiellement développée par des bibliothécaires, repose sur une méthode de précoordination qui suit le schéma de données en format MARC, tandis que la deuxième intègre les possibilités de postcoordination offertes par les systèmes commerciaux d'interrogation de bases de données¹⁹³.

Au milieu des années 1980, la deuxième génération s'est largement diffusée dans les bibliothèques, au point que Mitev et Hildreth déplorent un certain sentiment « d'être arrivés » chez les professionnels de l'information, qui pensent avoir résolu tous les problèmes pour les usagers, alors que ces catalogues restent difficiles à utiliser pour un néophyte, et qu'ils ne sont clairement pas adaptés aux fonds encyclopédiques de bibliothèques de lecture publique. Les méthodes pré- et postcoordonnées, dans leur complémentarité, présentent en fait une difficulté supplémentaire à l'utilisateur, qui ne sait souvent même pas qu'il a le choix entre les deux. Dès lors, « une prise de conscience des problèmes de communication homme-machine et de présentation des techniques de recherche employées par

¹⁹¹Article « Mini-ordinateur » sur Wikipedia : <<http://fr.wikipedia.org/wiki/Mini-ordinateur>> [Consulté le 14 décembre 2013].

¹⁹²MITEV, Nathalie, HILDRETH, Charles, « Les catalogues interactifs en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Systèmes et interfaces », *BBF* t. 34 n°1, 1989, p. 22-47. Nous signalons que la version en ligne de cet article ne contient aucune des illustrations de la version papier, fournies en annexe par les auteurs et reproduites ici en annexe 3.

¹⁹³

l'ordinateur devient indispensable »¹⁹⁴, préviennent Mitev et Hildreth. En somme, les utilisateurs ont « surtout besoin d'aide quand leur recherche manque de précision »¹⁹⁵.

C'est précisément ce que se proposent d'accomplir les OPACs de troisième génération, qui travaillent à améliorer les techniques d'interrogation, à mieux apparenter le langage de l'utilisateur et celui du système, et à orienter l'usager dans l'exploration de nouveaux domaines. Ces catalogues restent encore à l'état expérimental au début des années 1990, à l'instar d'Okapi, le catalogue financé par le département Recherche et Développement de la British Library : celui-ci reformule automatiquement la requête de l'utilisateur tant qu'elle n'a pas abouti à au moins un résultat, la combine avec des opérateurs booléens à la place de l'usager, et se fonde sur les techniques de linguistique morphologique pour aboutir au maximum de résultats.

Cependant, dès la fin des années 80, le développement technologique récent le plus novateur réside dans les logiciels hypertextes, qui reposent sur un système de liens permettant à l'utilisateur de « sauter » d'un concept à l'autre. D'après Mitev et Hildreth, « Ces logiciels permettent de réaliser concrètement le modèle d'hypercatalogue imaginé et théorisé par Hjerppe », mais ils restent, au moment où ils écrivent, une solution futuriste mal adaptée à de grandes bases de données, dans lesquelles l'hypertexte risque surtout de se transformer en « un hyperspace qui ressemblerait plutôt à une assiette de spaghettis »¹⁹⁶.

Les possibilités offertes par l'hypertexte coïncident avec la démocratisation des interfaces graphiques sur les terminaux, initiées d'abord sur Macintosh puis adaptées au système d'exploitation PC développé par Microsoft : il s'agit alors des débuts des écrans tels que nous pouvons les connaître aujourd'hui. Le langage de commande est remplacé par des icônes, sur lesquelles l'utilisateur peut cliquer grâce à la souris (dont l'invention remonte à 1963 mais qui prend sa forme actuelle en 1979), et qui ouvrent des fenêtres de dialogue. La logique de ce système est radicalement novatrice, comme l'explique Sandra Sinno-Rony : là où les banques de données envisageaient l'écran comme une page de livre que l'on remplit d'information, les interfaces graphiques proposent une navigation hypertextuelle, c'est-à-dire fondée sur les liens entre les informations. Ce type « convivial » d'interface « agit comme un intermédiaire chargé de chercher et de présenter l'information à l'utilisateur »¹⁹⁷. Lorsqu'il repose sur ce système de navigation hypertextuelle, l'OPAC jusque-là cloisonné, qui présentait à l'utilisateur de l'information bibliographique « morte », affiche à l'écran « une information dynamique, permettant de lancer d'autres requêtes »¹⁹⁸ : l'utilisateur n'a plus besoin de recommencer de zéro sa recherche lorsqu'elle n'aboutit pas ou lorsqu'il veut lui faire prendre une autre direction. Ce système, plus en phase avec les pratiques et les modes de pensée des usagers, consacre l'avènement de la troisième génération d'OPAC.

En 1991, soit deux ans après l'historique dressé par Mitev et Hildreth, certains OPAC de deuxième génération intègrent déjà la technique de l'hypertexte. Sandra Sinno-Rony en expose les avantages pour appeler à la multiplication de ce type de programmes. La BPI, par exemple, prévoit en 1991 d'intégrer des développements hypertextes à la nouvelle version de LISE, son OPAC sur CD-ROM. Les constructeurs de logiciels anglo-saxons ont quant à eux une certaine expérience en la matière, tel l'Américain DYNIX qui fournit le SIGB de la bibliothèque Sterling en Écosse, ou encore le système LSC de l'Université d'État de l'Ohio, ou pour finir la société IME en Grande-Bretagne. Toutes ces expériences visent à se rapprocher au maximum du système

¹⁹⁴*Ibid.*, p. 27.

¹⁹⁵*Ibid.*, p. 28.

¹⁹⁶*Ibid.*, p. 33.

¹⁹⁷SINNO-RONY, Sandra, *op. cit.*, p. 308.

¹⁹⁸*Ibid.*, p. 310.

d'associations d'idées à la base de la pensée humaine, pour donner lieu à des « hypercatalogues » véritablement interactifs. Sinno-Rony partage à cet égard le scepticisme d'une certaine frange de la profession envers les avancées promises par le langage naturel. Mal adapté à un domaine peu voire pas circonscrit tel un catalogue encyclopédique de bibliothèque municipale, le langage naturel est loin d'être la panacée annoncée trop souvent. Il convient en effet d'être prudent, et de faire des tests sur des dispositifs intermédiaires avant de se lancer dans une « greffe » de tels programmes dans les systèmes informatiques. Surtout, rappelle Sinno-Rony, il faudra toujours partir des listes d'autorité nationales comme RAMEAU, LCSH ou PRECIS, la liste d'autorité anglaise. D'après elle, le langage naturel sera peut-être le fait des OPAC de quatrième génération, mais certainement pas avant.

Photo BPI



Illustration 21: LISE, le catalogue informatique de la BPI

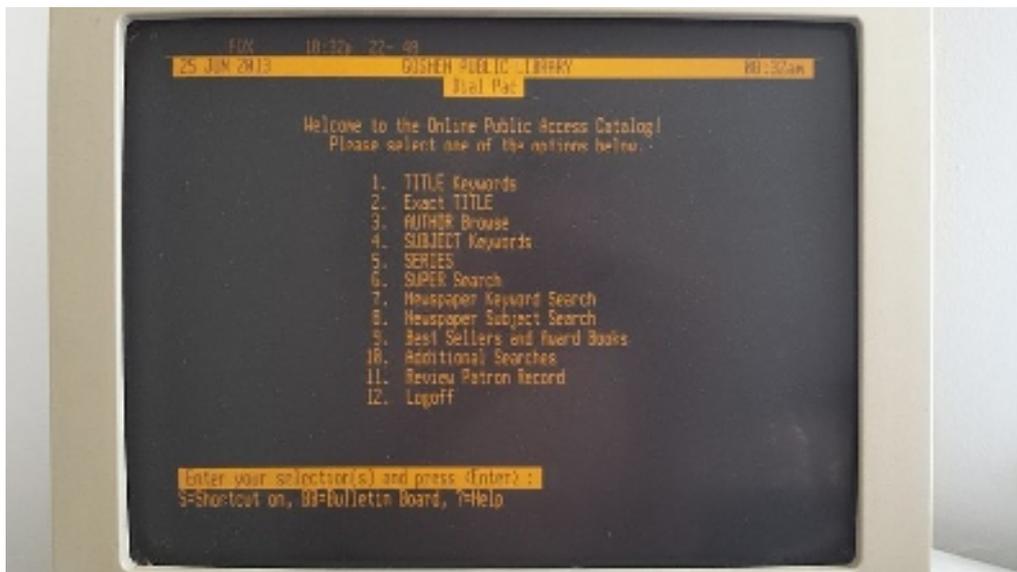


Illustration 22: Menu principal du catalogue de la bibliothèque publique de Goshen, Indiana, géré par le système Dynix. Le terminal est un modèle Wyse WY-60.

3.2.2. La rematérialisation des catalogues

Avec l'arrivée des machines dans les bibliothèques, le catalogue est d'autant moins dématérialisé qu'il acquiert une nouvelle place, centrale, dans la bibliothèque. Tout tourne désormais autour de lui, comme l'affirme en 1987 Bernard Naylor : « Après des décennies, voire des siècles, de silence relatif sur les catalogues, l'ordinateur a soudain tout remis en question »¹⁹⁹. C'est ainsi que Micheline Hancock-Beaulieu fait état d'une bibliographie, établie par son centre de recherche à Londres, qui recense plus de mille références sur les OPAC, publiées sur une période d'une vingtaine d'années à peine²⁰⁰. Il est fort possible que pareille bibliographie ne puisse pas même être établie pour une histoire du catalogue papier combinant le catalogue-livre et le fichier manuel ! Il conviendrait bien sûr de comparer ce qui est comparable, tant il est indéniable que, quantitativement parlant, la production scientifique foisonne à partir des années 1950 bien plus que jamais auparavant ; il est donc logique que le nombre de titres consacrés au catalogue augmente proportionnellement. Cependant, toutes choses étant égales par ailleurs, on peut affirmer que les yeux de la profession se tournent sur le catalogue comme jamais ils ne s'étaient encore tournés par le passé, et que la littérature professionnelle (re)place symboliquement le catalogue au centre de la bibliothèque. Le catalogue agit en effet comme le « catalyseur » de la bibliothèque, il ramène toutes les autres questions à lui, et c'est pourquoi il convient de l'informatiser en même temps que la bibliothèque.

En considérant les choses sous un autre angle, plutôt que central, le catalogue n'apparaît-il pas plutôt dissout au sein d'un système qui l'englobe et le dépasse ? Mitev et Hildreth soulignent en effet que, quelles que soient leurs évolutions futures,

les catalogues interactifs aux États-Unis et en Grande-Bretagne changent de nature, et élargissent la notion même de catalogue. [...] En fait, on a de plus en plus tendance à considérer le catalogue comme une porte ouverte sur toute l'information disponible dans les fonds de bibliothèques, ouverte également sur le monde extérieur. Le terminal de l'OPAC devient un point convergent où l'utilisateur peut trouver de l'aide pour accéder à ce dont il a besoin.²⁰¹

Point convergent, le catalogue informatique l'est à plusieurs égards : non seulement en ce qu'il centralise toutes les demandes des usagers, mais également en ce qu'il présente une même matérialité pour des usages variés. C'est en effet la leçon qui est tirée de toutes les études menées par l'appropriation des OPAC par les usagers au tournant des années 1990, tant par Martine Blanc-Montmayeur à Valence que par Joëlle Le Marec à la BPI ou encore Pierre Le Loarer : le catalogue informatique présente une matérialité déjà familière à l'utilisateur, qui même s'il n'en a jamais utilisé, a eu l'occasion de regarder les bibliothécaires s'en servir, ou a eu l'occasion de développer un premier contact dans d'autres circonstances. Cette matérialité affiche d'emblée une uniformité, qui peut se résumer, comme le fait

¹⁹⁹NAYLOR, Bernard, « L'Everest sans oxygène : l'informatisation des bibliothèques en Grande-Bretagne », *BBF* t. 32 n°2, 1987, p. 106.

²⁰⁰EFTHIMIADIS E., NEILSON C., *A Classified Bibliography on Online Public Access Catalogs*, 1989 : cité par HANCOCK-BEAULIEU, Micheline, « Les catalogues en ligne jugés par les utilisateurs », *BBF* t. 36 n°4, 1991, p. 312.

²⁰¹MITEV, Nathalie, HILDRETH, Charles, *op. cit.*, p. 33.

Joëlle Le Marec, par un « clavier surmonté d'un écran »²⁰². Cette uniformité n'est pourtant qu'illusoire, car en réalité le catalogue ainsi schématisé fonctionne avec du matériel tout à fait différent : l'écran de Minitel, le CD-ROM, et la station de travail, bien que présentant un aspect extérieur similaire, n'opèrent pas de la même façon. En outre, souligne Pierre Le Loarer, il n'est pas toujours aisé pour les usagers de faire la distinction entre le Minitel interne à la bibliothèque, qui fonctionne sur un système de lignes téléphoniques groupées, et l'écran de Minitel qu'ils ont chez eux, qui leur permet d'accéder aux services Télétel commerciaux²⁰³. De même, à la BPI, les usagers ont tendance à voir en GEAC et LISE des bornes d'information générales sur la bibliothèque ou sur le centre Pompidou, et pas seulement des accès au catalogue. Ainsi, la machine impose une morphologie qui « s'exprime, détermine l'attribution spontanée plus ou moins raisonnée d'une fonction correspondant à cette forme reconnue, et mobilise des schémas d'appropriation particuliers »²⁰⁴. À cet égard, reconnaît Le Marec, les efforts fournis en matière de signalétique peuvent s'avérer impuissants « à concurrencer l'impact de l'objet, qui se signale de lui-même »²⁰⁵.

S'il se dissout dans le système informatique de la bibliothèque, le catalogue informatique n'en conserve pas moins une matérialité toute physique entre ses murs. Quelle que soit l'orientation (publique ou universitaire) de la bibliothèque, l'informatique ne fait pas que redonner au catalogue une place symbolique, car l'apparition des terminaux signifie la redéfinition des espaces mêmes de la bibliothèque. En effet, il faut trouver une place, toute physique, aux terminaux, et cette question ne manque pas de faire couler beaucoup d'encre. Judith Adams et Béatrice Estéouls ne sont pas les seules à remarquer que le changement de matérialité du fichier impose de repenser en profondeur l'espace physique de la bibliothèque. Ainsi, il faut penser à installer suffisamment de terminaux sans encombrer l'espace de circulation dévolu aux lecteurs, ménager des places assises pour le confort de consultation, placer les écrans en évidence pour susciter l'envie et l'émulation des usagers, tout en veillant à respecter la vie privée de chacun, car, comme ne manque pas de le constater Judith Adams, tout le monde peut voir ce qui s'affiche à l'écran lors d'une requête, ce qui pose particulièrement problème quand les files d'attente s'allongent. La nouvelle matérialité du catalogue impose donc aux bibliothécaires de réfléchir soigneusement à son environnement, car pour une majorité d'usagers, la matérialité du catalogue l'emporte sur sa fonctionnalité. De fait, comme le note Margaret Beckman, le seul vrai motif d'insatisfaction des usagers lors de la mise en place de l'OPAC de la bibliothèque de Guelph s'est porté sur le nombre insuffisant de terminaux mis à disposition²⁰⁶!

²⁰²LE MAREC, Joëlle, « Les OPACs sont-ils opaques? La consultation des catalogues informatisés à la BPI du centre Pompidou », *BBF* t. 34 n°1, 1989, p. 78.

²⁰³LE LOARER Pierre, *op. cit.*

²⁰⁴LE MAREC, Joëlle, *op. cit.*, p. 78-79.

²⁰⁵*Ibid.*, p. 79.

²⁰⁶BECKMAN, Margaret M., « Online Catalogs and Library Users », *Library Journal*, 1^{er} novembre 1982, p. 2045.

3.2.3. Le catalogue, l'utilisateur et le bibliothécaire



Illustration 23: Les catalogues informatisés à la médiathèque de La Villette

Comme à chacune de ses matérialisations, l'avènement de la machine pose la question du rapport entre l'utilisateur et le catalogue. Si le rapport au livre semblait aller de soi (encore que les apparences peuvent être trompeuses), le fichier avait donné lieu à de nombreuses interprétations et interrogations sur la manière dont il transformait le savoir, du fait même de sa matérialité. Il en va de même avec les ordinateurs, mais dans des proportions amplifiées. Dans la littérature professionnelle, nombreux sont les articles qui analysent en quoi les OPACs opèrent une véritable révolution dans les bibliothèques, reléguant ainsi les anciens catalogues, imprimés comme sur fichiers, dans un même passé indistinct. Pierre Le Loarer par exemple, détaille les différences entre le nouveau système et l'ancien en rassemblant « aussi bien » les catalogues imprimés que sur fiches : alors que ceux-ci se situaient pareillement dans « une logique linéaire de présentation et de classement »²⁰⁷, l'OPAC présente une rupture de cette linéarité, et c'est là sa principale problématique. Le même type de discours se retrouve sous la plume de Joëlle Le Marec, qui explique que « Le catalogue imprimé, d'emblée, impose une offre »²⁰⁸ dans laquelle l'utilisateur doit ajuster son besoin individuel, tandis que l'OPAC au contraire part de la demande de l'utilisateur, à laquelle il fait correspondre une offre. On retrouve là une idée chère à Le Loarer, pour qui le catalogue n'est plus « visible » par l'utilisateur, qui ne le voit plus que par une toute petite lorgnette.

²⁰⁷LE LOARER, Pierre, *op. cit.*, p. 65.

²⁰⁸LE MAREC, Joëlle, *op. cit.*, p. 81.

D'après Joëlle Le Marec, la première forme de discontinuité introduite par l'OPAC est une discontinuité spatiale : en effet, l'information est « fractionnée pour "tenir dans la surface limitée de l'écran" »²⁰⁹, sans que l'utilisateur puisse se faire une idée réelle de la quantité d'informations contenue derrière chaque écran. Ceux-ci, dès lors, ne sont plus « assimilables à des pages feuilletées qui se suivent dans le fil linéaire d'un discours continu »²¹⁰ dans la mesure où, contrairement aux pages d'un catalogue, ou aux fiches contenues dans un même fichier, ils affichent des informations de différent « stade ». Tenter de construire une représentation spatiale du catalogue comme on le ferait avec un livre ou un tiroir rempli de fiches est dès lors voué à l'échec, car « la situation ne s'interprète que trop bien à travers un modèle spatial qui n'est guère rassurant : le "labyrinthe" »²¹¹. Ainsi, pour Le Loarer comme pour Le Marec, non seulement l'utilisateur mais le catalogue lui-même se perd dans l'OPAC : l'offre semble noyée dans cette nouvelle matérialité, ce qui explique que les « incidents de consultation », autrement dit les malentendus entre l'utilisateur et la machine, perdurent bien après les premières années d'expérimentation. Pour Joëlle Le Marec, il ne fait pas de doute que ces problèmes de traduction viennent de ce que les utilisateurs se situent trop souvent dans une logique de question / réponse, quand celle de la machine est une logique d'offre et de demande.

Pourtant, comment s'étonner de la prédominance d'une logique de question / réponse, quand on a vu plus haut que le vocabulaire élaboré autour de la nouvelle matérialité des catalogues visait précisément cet objectif : on veut « retrouver » de l'information en « interrogeant » une machine, dans un va-et-vient qui ressemble à s'y méprendre avec une conversation humaine. « Au premier contact visuel, l'objet s'impose physiquement comme partenaire dans un face-à-face direct avec l'utilisateur »²¹², explique Joëlle Le Marec, résumant en cette phrase tous les discours des professionnels qui se sont penchés sur la question de la matérialité des OPACs. Ainsi se met en place une « situation physique de conversation » entre l'utilisateur et la machine, conversation fondée sur le principe de compréhension mutuelle et la confiance entre deux interlocuteurs. Or cette situation ne peut qu'être illusoire, puisque de fait, le catalogue et l'utilisateur parlent une langue différente.

L'illusion de compréhension peut être si tenace que des utilisateurs rompus à l'interrogation d'un fichier matière mettent en œuvre des stratégies de recherche différentes face à la machine. Joëlle Le Marec l'a constaté chez les utilisateurs de GEAC, le catalogue en ligne de la BPI en 1991 : les personnes étudiées formulent leur sujet comme si elles se trouvaient face à une vraie personne. « Ce n'est pas la logique technique du matériel indexé qui est utilisée, mais la logique spontanée, conversationnelle, du sens »²¹³. En d'autres termes, les utilisateurs attendent de la machine qu'elle les comprenne *et* qu'elle les guide, ce qui conduit nécessairement à des situations de malentendu, et des seuils de satisfaction assez bas : les utilisateurs n'ont souvent pas même l'impression d'être passés à côté de leur recherche, persuadés qu'ils sont que l'OPAC a forcément compris ce qu'ils demandaient, et que le faible nombre de références trouvées, voire l'absence de références, correspond forcément à une absence de ressources *dans* la bibliothèque.

En somme, les utilisateurs de l'OPAC n'attendent-ils pas simplement de ce catalogue qu'il se comporte comme un bibliothécaire ? C'est bien ce que l'on pourrait conclure de la lecture de l'intégralité du *BBF* n°1 de 1989, et notamment de l'article de Maria Witt intitulé « Simplification ou complication ? Quelques réflexions sur la constitution d'un

²⁰⁹*Ibid.*, p. 82.

²¹⁰*Ibid.*, p. 82.

²¹¹*Ibid.*, p. 84.

²¹²*Ibid.*, p. 80.

²¹³*Ibid.*, p. 80.

catalogue en ligne à la médiathèque de la Villette ». Le nouveau visage des catalogues, d'après elle, éclaire en effet selon elle d'un jour nouveau le travail des bibliothécaires, que ce soit dans la constitution du catalogue lui-même que dans leur rapport au public. Ainsi, elle constate elle aussi que l'OPAC, du fait de sa matérialité, introduit des comportements nouveaux chez les usagers des bibliothèques, notamment parce que son utilisation suppose une relation entre l'homme et la machine : « L'interactivité du catalogue en ligne suscite des réactions de la part des utilisateurs, alors que face à un catalogue sous forme de fichier, ces réactions ne sont pas aussi vives. Pour le lecteur, le terminal ressemble plus à une personne qu'à une machine »²¹⁴, comme si quelqu'un d'autre effectuait sa recherche à sa place. Or « les bibliothécaires sont sensibles aux réactions du lecteur face au catalogue, car ce sont autant de réactions sur leur travail »²¹⁵, fait d'autant plus gratifiant qu'il s'agissait jusque-là d'un travail ingrat, invisible et répétitif. Or « Avec l'OPAC, [ce] travail devient moins opaque pour l'utilisateur, les règles et méthodes deviennent apparentes, et qui n'était pas le cas du catalogue sous forme de fichier manuel »²¹⁶.

Malentendu ou transparence ? De quelle nature exactement est le lien qui se tisse entre le catalogue informatique et l'utilisateur ? Si les interprétations semblent diverger d'un auteur à l'autre, les constats mis en lumière par la presse professionnelle sont bien les mêmes : l'OPAC, en tant qu'objet matériel, transforme les pratiques de recherche des usagers, qui lui « parlent » comme à une personne, s'énervent lorsqu'ils ne trouvent pas l'information souhaitée, et lui font *a priori* confiance. La révolution introduite par l'arrivée des terminaux dans les bibliothèques est donc au moins autant bibliothéconomique que bibliographique : le travail du faiseur de catalogue reste plus ou moins le même, si ce n'est que les *Instructions pour faire des catalogues* se sont internationalisées, et que la saisie de champs UNIMARC a remplacé les notices soigneusement écrites à la main ou tapées à la machine. Ce qui change vraiment avec les ordinateurs, s'il faut en croire Maria Witt, c'est qu'à présent « le bibliothécaire est de plus en plus conscient que le public est le but ultime de son travail de catalogage et d'indexation »²¹⁷. En effet, on constate que la démocratisation des catalogues informatiques s'accompagne, de façon concomitante, de la démocratisation des bibliothèques elles-mêmes. Ainsi, en 1989, Pierre Le Loarec pouvait infirmer l'assertion de Jean Paulhan faite douze ans avant, selon laquelle « "Il n'y a qu'en France que les bibliothèques soient faites pour les bibliothécaires" »²¹⁸. Au contraire, les années 1980 en France sonnent l'heure du principe du libre accès pour les collections courantes de toutes les bibliothèques, en même temps qu'elles signent l'avènement des catalogues informatiques. On aurait du mal à ne pas établir de relation entre les deux phénomènes.

Une fois ce constat entériné, on peut alors se demander avec Maria Witt : « L'OPAC est-il un instrument de la révolution culturelle ou affirme-t-il la compétence technique de la bibliothèque ? »²¹⁹. C'est à cette question que le dernier point de cette partie s'efforcera d'apporter des éléments de réponse.

²¹⁴WITT, Maria, « Simplification ou complication ? Quelques réflexions sur la constitution d'un catalogue en ligne à la médiathèque de la Villette », *BBF* t. 34 n°1, 1989, p. 56.

²¹⁵*Ibid.*, p. 57.

²¹⁶*Ibid.*, p. 56.

²¹⁷*Ibid.*, p. 56.

²¹⁸PAULHAN, Jean, « Carnet du jeune homme », *Le Nouveau Commerce*, 1977. Cité par LE LOARER, Pierre, « Opacité et transparence des catalogues informatisés pour l'utilisateur », *BBF*, t. 34 n°1, 1989, p. 64.

²¹⁹WITT, Maria, *op. cit.*, p. 57.

3.3. UNE RÉVOLUTION TOUTE RELATIVE

3.3.1. Tout changer ... pour faire la même chose en mieux

Au moins au début, et pendant longtemps, la machine n'est vue que comme un moyen de faire en mieux ce que les bibliothécaires font depuis un hypothétique « toujours », comme le remarque Bernard Naylor : « Aux États-Unis, l'informatisation des catalogues ne fut au départ et pendant plusieurs années, qu'une autre manière de produire des fiches qui étaient ensuite intercalées dans des fichiers comme c'était l'usage depuis des décennies »²²⁰. Non contents de réitérer des pratiques liées au fichier manuel, les bibliothécaires profitent aussi de l'arrivée des ordinateurs pour faire renaître la flamme des catalogues imprimés, ravivant d'anciens espoirs qui semblaient éteints : le terminal est simplement vu comme une amélioration des techniques d'impression, mettant à portée de leur main le fantasme de nombreux bibliothécaires, à savoir un catalogue imprimé de qualité à moindre coût. À cet égard, la révolution introduite par la nouvelle matérialité paraît bien relative, comme le souligne Jean-Michel Salaün : « l'informatique apparaît comme un outil permettant un meilleur service traditionnel et non plus comme une révolution ébranlant les pratiques ancestrales »²²¹.

De fait, à la bibliothèque de Strasbourg, citée par Hervé Le Crosnier comme pionnière en matière d'informatisation des catalogues, ce ne sont ni les normes de catalogage ni les questions de format du catalogue qui sont en jeu, mais surtout la possibilité « d'enregistrer quelques données bibliographiques », d'après lesquelles « sont établis quatre fois par an les catalogues imprimés par auteur, titre ou cote Dewey »²²². Le fait d'être au plus proche des pratiques modernes n'empêche donc pas les bibliothécaires de laisser libre cours à de vieux réflexes, et au lieu de remettre en cause leur propre système de représentations, certains persistent au contraire dans la répétition de gestes venus d'un autre temps, quand bien même ils auraient conscience de leur caractère anachronique. Ainsi, Annick Leroy en 1987, dans une interview donnée au *BBF* à propos du réseau informatique mené par l'INRIA, conclut que « Nous éditons également des catalogues papier du fonds local, bien que ce ne soit pas indispensable. [...] Le réflexe de l'interrogation n'est [...] pas généralement acquis et le catalogue papier reste encore très demandé »²²³. Pourtant, la bibliothèque ne s'occupe pas des statistiques d'interrogation des usagers, et cette affirmation ne peut donc qu'être fondée sur un ressenti. On voit bien ici que l'informatisation en soi n'est pas le pas le plus difficile à franchir pour les bibliothécaires, qui embrassent bien volontiers la nouvelle technologie et le monde moderne. C'est le pas suivant qui semble pour certains insurmontable, et même chez les professionnels en première ligne de ce tournant : la bibliothèque de l'INRIA, l'Institut National de Recherche en Informatique et en Automatique, se devait certes d'être leader en matière d'informatisation et de se poser en exemple, comme l'explique Françoise Pellé au début de l'interview. Étonnamment pourtant, une fois la technologie adoptée, il semble moins naturel d'aller jusqu'au bout de la transition, et de faire, tout simplement, autre chose que ce que les bibliothécaires font depuis un « toujours » fantasmé.

Même dans le vocabulaire, certains termes demeurent, témoignant d'une certaine permanence de la matérialité du catalogue. Par exemple, le terme de fichier, que l'on aurait pu croire voué à disparaître avec l'avènement de la machine, était au contraire

²²⁰NAYLOR, Bernard, « L'Everest sans oxygène », *BBF* t. 32 n°2, 1987, p. 102-104.

²²¹SALAÜN, Jean-Michel, « Les politiques publiques en information scientifique et technique », *Histoire des Bibliothèques françaises. Tome 4*, p. 698.

²²²LE CROSNIER, Hervé, « Le choc des nouvelles technologies », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 4*, p. 794.

²²³PELLÉ, Françoise, LEROY, Annick, « L'informatique en réseau », *BBF* t. 32 n°2, 1987, p. 116.

promis à une longue prospérité dès lors que les terminaux ont évolué pour plus d'interactivité : en parallèle des « fenêtres » et du « bureau » qui présentent à l'utilisateur un environnement quotidien rassurant, la métaphore du « fichier » continue en effet de structurer l'ergonomie des ordinateurs. Depuis les années 1980, les interfaces homme-machine réutilisent donc avec succès cette matérialité connue pour instaurer chez l'utilisateur un comportement identique, fondé sur des réflexes, des habitudes de pensée et de classement de l'information qui ne commencent que tout récemment à être remis en cause²²⁴. La permanence de la matérialité du fichier est telle qu'il importe, à partir du moment où les catalogues s'informatisent, de faire la distinction entre les « anciens » fichiers, qui deviennent les « fichiers manuels », et les « nouveaux » fichiers, informatiques. Cet élément de langage est loin d'être anodin, tant il témoigne de la force de la matérialité du catalogue dans l'esprit des usagers, force dont il est important de tenir compte, comme le rappelle Joëlle Le Marec, pour qui toute conception d'un nouveau système doit « tenir compte de l'imaginaire d'usage que les utilisateurs apportent avec eux »²²⁵. Or cet imaginaire n'a guère changé depuis le fichier manuel, ni même depuis le catalogue imprimé, si l'on en croit l'éditorial du *BBF* n°1 de 1989 : face à l'écran, le « principal souci [de l'utilisateur] est de se raccrocher au mode d'emploi, de vérifier, de revenir en arrière, bref, de se repérer, tout comme dans un catalogue-papier ! »²²⁶. « L'imaginaire d'usage » des utilisateurs s'est effectivement transféré tel quel d'une matérialité à l'autre, et la langue a gardé la trace de ce transfert.

Lorsque l'on s'attache à la matérialité des catalogues, il y a donc tout lieu de constater, en accord avec Roland Bertrand, que la réponse à la question « Qu'est-ce qu'un catalogue informatisé de bibliothèque doté d'un OPAC dernier-cri ? » reste, même en 1991 : « sensiblement la même chose qu'un catalogue de bibliothèque sur fiche cartonnée tel qu'il en existait déjà au XIX^e siècle ! »²²⁷. Certes, l'OPAC est plus rapide, et permet de faire des recherches croisées, mais Bertrand déplore « une homologie structurelle fondamentale »²²⁸ entre l'OPAC et le fichier manuel. Cette opinion est partagée par Patrice Pennel, Catherine Lupovici et Anne-Marie Denis, qui dans leur interview donnée au *BBF* en 1987 appelaient déjà à dépasser « la logique de la recherche linéaire unicritère sur l'instrument papier » : il est en effet urgent, selon eux, de redéfinir « [les] contenus et [les] modes d'accès à l'information », si nécessaire en s'unissant à des professionnels venus d'autres milieux (comme la communication par exemple), si les bibliothécaires « veulent proposer à leur public autre chose qu'un écran de fiches ! »²²⁹.

Malgré la rematérialisation des catalogues dans la machine, « l'habitus bibliothéconomique »²³⁰, lui, demeure, et reste prisonnier d'un système technologique dépassé. Roland Bertrand en veut pour preuve tous les efforts fournis depuis les années 1960 en vue de la standardisation des règles de catalogage : les formats MARC, initialement créés pour l'échange sont finalement très peu adaptés à l'import, l'export ou à l'échange même de données, à tel point, on l'a vu, qu'il a fallu définir un format MARC spécialement dédié à cet effet. Et les

²²⁴Les tablettes et smartphones, par exemple, commencent seulement à remettre en cause le principe du fichier comme fondement de l'ergonomie des ordinateurs.

²²⁵LE MAREC, Joëlle, « Les OPACs sont-ils opaques ? », *BBF* t. 34 n°1, 1989, p. 85.

²²⁶« L'OPAC, une ténébreuse affaire », éditorial, *BBF*, t. 34 n°1, 1989, p. 9.

²²⁷BERTRAND, Roland, « Le catalogue, les bibliothèques et la modernité », *BBF*, t. 36 n°4, 1991, p. 296.

²²⁸*Ibid.*, p. 296.

²²⁹PENNEL, Patrice, LUPOVICI, Catherine, DENIS, Anne-Marie, « Le plan catalogue », *BBF* t. 32 n°2, 1987, p. 126.

²³⁰BERTRAND, Roland, *op. cit.*, p. 296.

nouveaux formats qui émergent dans les années 1980 n'y changeront rien : « bien que nés dans un contexte technologique différent, [ceux-ci] ne seront sans doute pas plus adaptés », prisonniers qu'ils sont du « cocon tissé par de sévères et immuables règles de description »²³¹. C'est bien en définitive « le format de description bibliographique [qui] conditionne l'avenir du système d'information des grandes bibliothèques »²³², et non l'acceptation plus ou moins rapide des nouvelles technologies. En d'autres termes, tant que les bibliothécaires n'auront pas amorcé un changement de paradigme plus radical, ils auront beau s'équiper de toutes les merveilles technologiques qu'offre le monde moderne, les appréciations de leur travail se limiteront à des louanges en demi-teinte, dans le style de cet éditorial du *BBF* de 1989, qui s'offusquait du pessimisme ambiant des bibliothécaires français face aux OPACs, quand « l'OPAC, après tout, ne fonctionne pas plus mal que le bon vieux catalogue-papier dont on savait bien, quel que fût le soin qu'on pouvait y mettre, qu'il restait déroutant, et peu adapté aux besoins du public »²³³. Les bibliothécaires peuvent très bien se contenter d'un « pas plus mal », et si l'on en croit Bernard Naylor, c'est bien ce qu'ils font en définitive : « En dépit de toutes les mises en garde, je reste persuadé que nous avons, au cours des vingt dernières années, consacré beaucoup de temps à reproduire plus ou moins sur la machine les procédures manuelles que nous avons si longtemps appliquées »²³⁴.

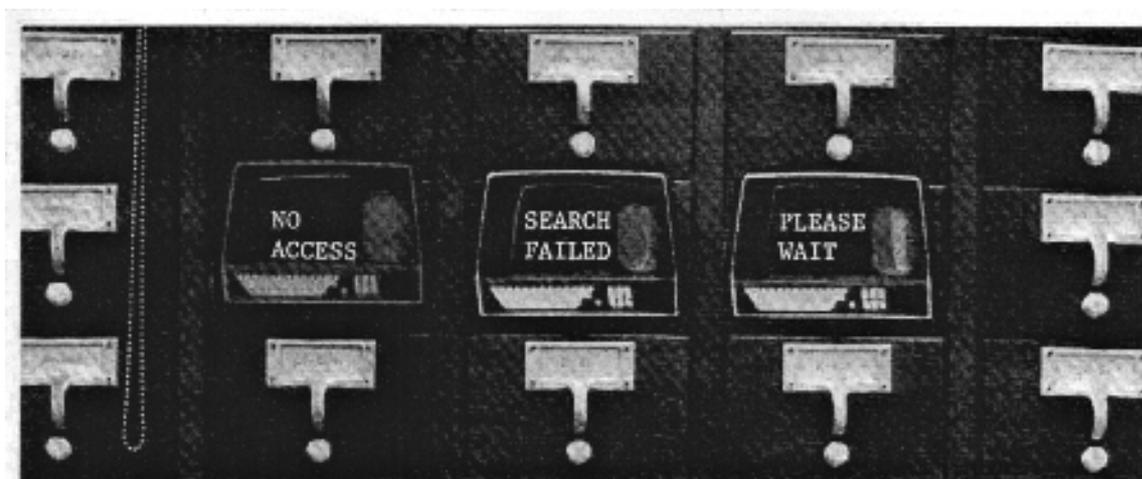


Illustration 24: Le fichier manuel et informatisé, une structure identique?

3.3.2. Un difficile changement de paradigme

Pourtant, la profession ne s'est pas contentée d'un « pas plus mal », et l'irruption de la machine a permis de mettre au jour un paradigme professionnel bel et bien en mutation, sinon dans les concepts bibliographiques, au moins dans le rapport à l'utilisateur, et les catalogues informatisés sont la matérialisation criante de cette évolution. L'intérêt renouvelé de la profession pour cet outil en est la preuve : au-delà des considérations techniques, les préoccupations en termes d'usage et de confort prennent rapidement le dessus dans les débats professionnels, reléguant les évolutions techniques en toile de fond. Ainsi, Mitev et Hildreth en 1989, malgré leur apport considérable à l'histoire des catalogues informatisés, présentent la succession des générations d'OPACs comme une progression naturelle vers toujours plus de convivialité pour l'utilisateur : les évolutions

²³¹*Ibid.*, p. 299.

²³²*Ibid.*, p. 299.

²³³« L'OPAC, une ténébreuse affaire », éditorial, *BBF*, t. 34 n°1, 1989, p. 9.

²³⁴NAYLOR, Bernard, *op. cit.*, p. 107.

techniques auraient « naturellement » poussé les bibliothécaires à s'intéresser à leurs usagers. Loin de cette vision linéaire et quasiment téléologique, Margaret Beckman rappelait avec justesse en 1982 et non sans une certaine ironie que « l'enthousiasme grandissant dans les bibliothèques pour les catalogues en ligne et l'interrogation directe par l'utilisateur ne vient pas de ce que les bibliothécaires ont toujours et naturellement mis les besoins des usagers avant tout. Ils n'ont pas soudainement pris conscience, à la fin des années 1970, qu'une nouvelle technologie était disponible, qui allait répondre à ces besoins de façon plus efficace »²³⁵. À partir de cet amer constat, il lui incombe d'explorer plus avant cet enthousiasme soudain afin d'en dévoiler les causes, qui sont moins techniques qu'on ne pourrait le croire.

Un peu à l'instar du fichier manuel qui naissait par accident pour Krajewski, c'est aussi par surprise que naît le catalogue en ligne utilisé par les usagers de la bibliothèque. À Guelph en tout cas, lorsqu'il s'est agi de remplacer les systèmes informatiques vieillissants des années 1960, la bibliothèque a opté pour un OPAC, moins pour des raisons techniques qu'économiques. Si les professionnels étaient plus ou moins convaincus de la supériorité des OPAC, ils n'avaient pas forcément le choix de cette opinion, étant donné que les constructeurs avaient déjà tous migré pour cette solution, et ne produisaient tout simplement plus de pièces des anciennes machines. Le système est ainsi résumé sous la plume de Beckman : « À l'origine, les systèmes automatisés étaient développés pour des terminaux “réservés au personnel”. Les fabricants ont répondu à l'accroissement de la compétition en fournissant des modules supplémentaires, comme l'accès public. L'accès public a entraîné une demande pour un catalogue en ligne »²³⁶.

C'est plutôt par surprise que les bibliothécaires de Guelph ont pris conscience de l'utilisation de l'OPAC par les usagers : en effet, alors que le personnel de la bibliothèque misait sur la popularité du module « *Borrower inquiry* » proposé par le nouveau SIGB, qui permettait à l'utilisateur de consulter en quelque sorte son fichier lecteur, quelle ne fut par leur surprise lorsqu'ils découvrirent que ce module était le plus souvent détourné de cette fonction initiale pour servir, de fait, de catalogue. Outre ce détournement, c'est bien le module « *Book inquiry* » qui a recueilli le plus de suffrages de la part des usagers, faisant de ce module un « ancêtre de catalogue en ligne ». « En fait », se corrige aussitôt Beckman, comme si elle en prenait tout juste conscience, « le module *Inquiry* du système est un catalogue en ligne »²³⁷. L'utilisation du terminal comme catalogue de la bibliothèque n'était pas prévue par les bibliothécaires, qui semblent alors découvrir avec surprise que 80 % des usagers de la bibliothèque ont complètement remplacé le fichier manuel et les microformes pour lancer leurs recherches bibliographiques depuis le terminal public !

La permanence de vieux réflexes professionnels se constate donc au-delà des questions purement « techniques » de description bibliographique : elle se constate également dans le fait que le catalogue, même informatisé (surtout informatisé), reste pendant longtemps la chasse gardée du bibliothécaire ! La micro-informatique, lorsqu'elle arrive dans les bibliothèques, arrive d'abord sur les bureaux du personnel, au départ pour désengorger des services qui n'arrivaient plus

²³⁵BECKMAN, Margaret, « Online catalogs and Library Users », *Library Journal*, 1^{er} novembre 1982, p. 2043.

²³⁶*Ibid.*, p. 2044.

²³⁷*Ibid.*, p. 2045.

à produire des fiches bibliographiques assez rapidement²³⁸. Pour ses recherches bibliographiques, l'utilisateur devait donc passer par le bibliothécaire, qui formulait sa requête sur l'écran de son ordinateur. L'idée de mettre des terminaux à disposition du public pour qu'il effectue lui-même sa recherche n'est venue que dans un deuxième temps, ce qui, d'après Martine Blanc-Montmayeur, a contribué au succès du premier OPAC installé à la bibliothèque municipale de Valence en 1988 : « Le temps a sans doute joué pour nous. Les usagers contemplaient en effet depuis deux ans, sans y avoir accès, les écrans dédiés utilisés par le personnel pour le prêt »²³⁹.

Atout pour l'acclimatation des usagers, ou vestige d'une culture professionnelle dépassée ? Nous avons vu plus haut que le principal défaut de l'OPAC était d'opposer le langage de la machine à celui de l'utilisateur. N'est-ce pas plutôt l'opposition de deux cultures qui transparait à travers ces réflexions ? L'obstacle technique n'est-il pas qu'une illusion masquant la véritable barrière, qui continue d'exister malgré tout : celle dressée entre l'utilisateur et le bibliothécaire ? On aurait tout lieu de le penser, dans la mesure où c'est la conclusion à laquelle parviennent la plupart des études sur le comportement des usagers face au catalogue, qui voient le jour en même temps que les OPACs. Cette barrière est d'autant plus évidente lorsque les préoccupations des professionnels sont mises en regard de celles des usagers. Margaret Beckman, qui opère cette mise en regard, constate que les besoins des usagers sont aux antipodes des besoins des bibliothécaires interrogés. Bien sûr, les uns et les autres expriment une même attente en matière de fiabilité du système, mais les similitudes s'arrêtent là : alors que les bibliothécaires valorisent la structure, le format et les coûts d'un système de catalogue informatisé, les usagers privilégient au contraire la simplicité et la réactivité du système... Des priorités qui s'opposent en droite ligne, tant un catalogue réactif et simple d'usage est un catalogue onéreux, qui suppose de mettre de côté la structure et le format de l'information pour se concentrer sur l'interactivité. Plutôt que deux langages, ce sont donc bien deux cultures qui s'opposent, ce qui peut expliquer la frustration de certains usagers vis-à-vis des catalogues informatiques. Faut-il en conclure, d'accord avec l'éditorial du premier *BBF* de l'année 1989, que cette frustration vient de ce que pour le public, l'OPAC n'est pas vu comme un outil de substitution du catalogue, mais du bibliothécaire lui-même²⁴⁰ ?

Si tel était le cas, il faudrait trouver à la bibliothèque une raison d'être autre que la simple fourniture de documents : cette raison d'être, Judith Adams la voit dans la démocratisation du savoir, et notamment du savoir technique. Son article, paru dans le *Library Journal* de février 1988 et traduit dans le *BBF* de 1989 envisage en effet successivement les aspects démocratiques et les aspects totalitaires des OPACs. Ainsi, s'« il souffle un extraordinaire vent de liberté individuelle » dans les bibliothèques, qui en fait « le moyen d'accès à l'informatique le plus démocratique de notre société »²⁴¹, cet optimisme ne doit pas masquer une réalité plus dérangeante du catalogue informatique, qui peut en faire un outil liberticide et totalitaire : l'absence d'interopérabilité entre les systèmes, dont le nombre excédait cinquante en 1988, le non-respect des libertés individuelles les plus essentielles, et la commercialisation de l'information font que « désormais, il n'est plus possible [...] d'aller de bibliothèque en bibliothèque en sachant comment se servir des collections »²⁴², ce qui est s'oppose au principe d'accès libre et égal à l'information qui régit toute bibliothèque. Rédigé dans un contexte idéologique précis, qui voit arriver la victoire d'un bloc sur un autre, cet article porte la marque de

²³⁸PENNEL, Patrice, LUPOVICI, Catherine, DENIS, Anne-Marie, *op. cit.*, p. 128.

²³⁹BLANC-MONTMAYEUR, Martine, « OPAC ou à la Trinité, l'indispensable langage naturel », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 34 n°1, 1989, p. 60.

²⁴⁰« L'OPAC, une ténébreuse affaire », éditorial, *BBF* t. 34 n°1, 1989, p. 9

²⁴¹ADAMS, Judith, « Le catalogue informatique », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 34 n°1, 1989, p. 11.

²⁴²*Ibid.*, p. 11.

cette idéologie victorieuse, quitte à occulter certains faits de l'histoire des catalogues, comme le fait que les catalogues ont d'abord été imprimés pour être vendus, et servir de publicité à la bibliothèque, en particulier aux États-Unis, qui se sont fait le chantre de la commercialisation des catalogues depuis le XVIII^e siècle. Ainsi, les différentes évolutions technologiques ne changent rien : les catalogues, informatisés comme sur fiches comme sur livre matérialisent bien avant tout l'idéologie propre à l'époque qui les a vu naître.

3.3.3. Avenir et souvenirs de catalogues

À la fin de l'époque qui nous intéresse, certains se préoccupent déjà de l'avenir du catalogue, envisageant à plus ou moins long terme sinon sa disparition matérielle, au moins sa disparition sémantique. Parmi ceux-là, Roland Bertrand prévoit que le « catalogue du futur » aura abandonné l'acronyme d'OPAC, dont la disparition précédera celle du catalogue même. R. Bertrand imagine le catalogue à venir comme un outil adapté à chaque usager, du plus néophyte au plus aguerri, qui lui permettra de commenter, faire des liens « qui à leur tour finiront par constituer une base d'informations »²⁴³, créant ainsi non plus un simple catalogue, mais un « péri-catalogue » qui mettrait en commun toutes ces bases. Hervé Le Crosnier, quant à lui, fournit son titre à ce travail, en citant Jean-Pierre Soisson, qui devant le premier numéro de *La Bibliographie officielle française* produit par ordinateur en 1975, déclarait : « Le jour vient où, dans nos bibliothèques publiques, il n'y aura plus de catalogues à faire »²⁴⁴.

L'ordinateur bouleverse à ce point la matérialité du catalogue que l'avenir acquiert une importance considérable par rapport au passé, ou même au présent, de l'objet en tant que tel. Chacun se demande de quoi le catalogue de demain sera fait, s'il sera même fait tout court, prenant peu à peu conscience que les possibilités offertes par les nouvelles technologies nécessitent de modifier des habitudes intellectuelles et professionnelles qui semblaient profondément enracinées. C'est à ce prix qu'est occultée toute une partie de l'histoire matérielle des catalogues, considérés trop souvent comme des outils et pas assez comme des artefacts. On a pu voir, au fil des différentes matérialisations du catalogue, qu'il est courant qu'une matérialité remplace l'autre, non seulement dans les murs, mais dans la mémoire de la bibliothèque. Le catalogue informatique ne fait pas exception, qui rassemble dans un même passé archaïque le catalogue papier et le fichier, niant ainsi toute différence essentielle – on dirait presque ontologique – entre les deux et occultant ainsi les débats qui avaient déchiré la profession lors de la transition.

Ironiquement, ce sont pourtant les catalogues informatiques eux-mêmes qui sont les premières victimes de cette occultation. En effet, on constate un désintérêt généralisé pour les premiers exemples de ces catalogues, qui ne subsistent guère plus que dans les photographies du *BBF* ou les publicités commerciales de l'époque (voir annexe 3). En effet, une fois la première vague d'informatisation passée, les rééquipements se sont succédés à un rythme soutenu pour la plupart des grandes bibliothèques, réalisant la prophétie de Pennel, Lupovici et Denis en 1987 : « tous les trois ans, se produit une révolution technique qui impose de reprendre à zéro la

²⁴³BERTRAND, Roland, « Le catalogue, les bibliothèques et la modernité », *BBF*, t. 36 n°4, 1991, p. 301.

²⁴⁴SOISSON, Jean-Pierre, cité par LE CROSNIER, Hervé, « Le choc des nouvelles technologies », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 4*, p. 789.

conception de produits »²⁴⁵. Or au fil de ces rééquipements, de nouveaux terminaux ont remplacé les anciens, de nouvelles fonctionnalités sont apparues, tendant à rendre la consultation toujours plus aisée pour l'utilisateur, et peu à peu c'est toute une matérialité qui s'est perdue. Remplacer un livre par un fichier, un fichier par un ordinateur, suppose un minimum d'interrogations quant au destin de ce livre ou de ce fichier ; or si l'on a pu constater que ces destins n'étaient pas toujours très heureux, que dire de celui des premières matérialisations d'OPACs ? Remplacer un ordinateur par un autre ordinateur n'impose en effet pas le même recul par rapport à l'objet dont on se débarrasse : on jette oui, mais « pour la bonne cause », parce que le matériel est obsolète, qu'il est tombé en panne, ou qu'on le remplace par un autre, « meilleur » que l'ancien.

Les pionniers en matière d'informatisation ne font pas exception à ce désintérêt, ou plutôt à ce manque d'informations : contactée par nos soins, la bibliothèque de Miramas par exemple, pourtant citée comme pionnière en la matière par H. Le Crosnier, n'a conservé aucun témoin matériel de cette époque²⁴⁶. La situation est identique dans la plupart des bibliothèques de Lyon, y compris la bibliothèque de l'Université Lyon 2 et la bibliothèque de l'Université catholique. Il serait instructif de mener une enquête de grande envergure sur le sujet, en variant la taille et la localisation des établissements, ce qui n'a malheureusement pas été permis par le périmètre de ce travail. *A priori* pourtant, il serait étonnant que l'on trouvât beaucoup de témoins physiques des premiers OPACs, apparus dans les bibliothèques avant Internet. Pourquoi ce manque dans l'histoire des catalogues ? Les bibliothécaires, en France, ne peuvent pas être accusés de manquer de considération pour la mémoire de leurs institutions. Comment expliquer dès lors cette évaporation de témoins physiques d'une période pourtant charnière dans l'histoire des bibliothèques, sur le plan technologique comme intellectuel ? Témoins de changements considérés avant tout comme techniques, les OPACs n'ont peut-être pas bénéficié de la même attention de la part des professionnels des bibliothèques, pour qui l'aspect technique des objets revêt souvent une importance moindre que les aspects esthétiques, ou « décoratifs » (pour reprendre les mots du directeur de la BIUS).

On pourrait également avancer l'hypothèse selon laquelle avec l'ère de l'ordinateur, le catalogue s'est à ce point dilué dans la machine qu'on l'y a oublié ; or un ordinateur remplace un autre ordinateur, mais un OPAC ne remplace pas un autre OPAC. La question qui se pose, dès lors, est celle de la matérialité même du catalogue : quelle est-elle, au juste ? Réside-t-elle dans la machine qui rend le catalogue accessible ? C'est-à-dire, suffit-il de retrouver un ordinateur Intertechnique 5000 pour matérialiser le catalogue de la bibliothèque municipale de Valence en 1983²⁴⁷ ? Ou faudrait-il encore trouver un moyen de faire fonctionner la machine pour qu'apparaissent les écrans successifs du catalogue ? La machine a cela d'intéressant qu'elle questionne véritablement la matérialité du catalogue, chose qui allait relativement de soi avec le livre et le fichier.

La question, aujourd'hui, ne manque pas de pertinence : ce vide est-il si nuisible à l'histoire des bibliothèques ? Ne peut-on effectivement pas se contenter des quelques documents visuels qui subsistent, et des témoignages des personnes ayant connu cette époque ? Nous pensons qu'il est important de conserver cette mémoire, comme trace à part entière des différentes matérialisations du catalogue de bibliothèque. La question qui l'emporte, dès lors, est la question des moyens : comment conserver cette mémoire,

²⁴⁵PENNEL, Patrice, LUPOVICI, Catherine, DENIS, Anne-Marie, *op. cit.*, p. 128.

²⁴⁶Contactée par e-mail au mois d'octobre 2013, la bibliothèque de Miramas a confirmé ne conserver aucun témoin physique de cette époque. Cependant l'administrateur du système a eu la courtoisie de nous fournir la brochure publiée à l'occasion de l'ouverture de la bibliothèque en septembre 1982, que nous reproduisons en annexe 3.

²⁴⁷BLANC-MONTMAYEUR, Martine, « Va, lance ton coursier dans ce vaste hippodrome. L'informatisation du réseau de lecture publique de Valence », *BBF*, t. 32 n°2, 1987, p. 108-111.

ces traces ? Les bibliothèques aujourd'hui font déjà face à un sérieux problème de stockage. Faut-il les encombrer davantage en leur imposant de conserver de vieilles machines qui ne sont plus utilisables, des émulateurs pour faire revivre les écrans d'antan, du matériel qui sera de toute façon obsolète en quelques années ? Ou bien faut-il que cette mémoire soit prise en charge par une institution désignée, et alors laquelle ? Autant de questions qui dépassent le cadre de ce travail, mais sur lesquelles il est essentiel que le monde des bibliothèques se penche.



Illustration 25: Couverture du premier numéro du BBF de 1989, consacré aux catalogues informatiques. L'utilisateur, autant que l'objet, apparaît en première ligne des préoccupations.

CONCLUSION

LE CATALOGUE, « PLUS ÇA CHANGE, PLUS C'EST LA MÊME CHOSE »

Cette épigramme attribuée à Alphonse Karr vient clore on ne peut plus à propos ce travail sur l'histoire matérielle des catalogues. À travers ses formes successives, le catalogue matérialise en effet surtout la permanence d'habitus professionnels et d'usages, et révèle sa nature de texte à part entière. Ainsi, au XIX^e siècle, alors que le catalogue de bibliothèque est de moins en moins l'affaire d'un seul homme, il met en place un langage à part entière, sujet à codification et débats virulents. Ce langage évolue au gré des rematérialisations du catalogue, se transforme avec lui, sans jamais disparaître.

Quels sont les traits dominants de chaque matérialisation du catalogue ? Le catalogue-livre assoit son emprise sur la bibliothèque en devenant la clé indispensable du classement du savoir entre ses murs. Avec le fichier vient ensuite le temps du libre-accès, des catalogues comme des collections, encore que cette généralité souffre de nombreuses exceptions, notamment françaises. Puis les ordinateurs sonnent l'heure de la démocratisation des bibliothèques. En d'autres termes et pour synthétiser : le catalogue-livre conquiert la bibliothèque, le public conquiert le catalogue sur fiches, et l'ordinateur dissout le tout dans le système.

Plus subtilement, ces quelques pages se sont attachées à démontrer que les matérialisations successives des catalogues sont la somme de bouleversements technologiques, bibliothéconomiques et épistémologiques, qui se combinent en proportion variable. On aurait tort de croire à un quelconque déterminisme technologique qui ferait comme par magie advenir de concert une nouvelle matérialité et un changement de paradigme chez les bibliothécaires. On aurait tout autant tort de supposer une fatalité technologique contre laquelle on ne peut rien : les catalogues n'incarnent en définitive que les combats et les prises de position de ceux qui les ont faits. En somme, les catalogues sont des textes qui parlent d'une époque, constituant en cela une source inépuisable à l'histoire du livre et des bibliothèques.

« UN JOUR, ON CONSTRUIRA DES CATALOGUES POUR DÉRIVER »²⁴⁸

« Le catalogue au musée », peut-on se demander avec Anne-Marie Bertrand²⁴⁹ ? Pas si sûr : peut-être serait-il bon justement d'entamer une réflexion globale sur ce que l'on veut faire, en tant que profession, des différentes matérialisations de ces artefacts du passé. Car le réel danger qui guette le catalogue n'est pas tant sa disparition du paysage ou du langage bibliothéconomique que son effacement de la mémoire. La conservation de ces témoins du passé ne peut être l'apanage de quelques grandes institutions qui en ont les moyens, mais doit faire l'objet d'une politique pensée et avouée, au moins à l'échelle nationale.

Rassurons donc, *a posteriori*, Jean-Pierre Soisson : il y aura toujours des catalogues « à faire ». Peut-être en quelques minutes, peut-être par des robots, mais quoi qu'il en soit la matérialité des catalogues n'est pas en voie d'extinction. Elle est sans doute vouée à se transformer, à emprunter des chemins pas encore tout à

²⁴⁸BERTRAND, Roland, « Le catalogue, les bibliothèques et la modernité », *BBF* t. 36 n°4, 1991, p. 302.

²⁴⁹BERTRAND, Anne-Marie, « Éditorial », *BBF* 2005 n°4, p.1, [en ligne] <<http://bbf.enssib.fr/>> [Consulté le 11 décembre 2013].

fait explorés, à prendre des formes inattendues et surprenantes, qui déstabiliseront autant qu'elles les incarneront les pratiques professionnelles des années à venir. Peut-être est même venu le temps des catalogues « pour dériver », comme le dit si joliment Roland Bertrand.

Sources

CATALOGUES DE BIBLIOTHÈQUES

Catalogues non publiés

Catalogues sur registres de la bibliothèque municipale de Lyon.

Fichiers catalographiques de la BIUS.

Fichiers de la bibliothèque de l'Opéra Garnier.

Fichiers de la bibliothèque de l'IEP de Paris.

Fichiers catalographiques de la bibliothèque de l'Université catholique de Lyon.

Catalogues publiés

APOLLINAIRE, Guillaume, FLEURET F., PERCEAU L., *L'enfer de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1913.

Bibliothèque de Lyon. Catalogue des livres qu'elle renferme dans la classe des Belles-Lettres, avec des remarques littéraires et bibliographiques sur les ouvrages du XV^e siècle, les éditions rares et curieuses, leur prix, les noms des auteurs anonymes ou pseudonymes, des anecdotes historiques, etc. etc. 1844-1846.

Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs. Imprimerie nationale, 231 vol., 1897-1981.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France, 82 vol., Plon, 1885-1933.

Catalogue of Printed Books in the British Museum, vol.1, 1841.

National Union catalog, pre-1956 imprints. A cumulative author list representing Library of Congress printed cards for books, pamphlets, maps, atlases and periodicals, and titles reported by other North American Libraries, Londres, Mansell, 754 vol., 1968-1981.

Pellechet, Marie (éd.), *Catalogue général des incunables des bibliothèques publiques de France*, 1897-1909.

POLLARD, Alfred William (éd.), REDGRAVE, Gilbert Richard (éd.), *A short-title catalogue of books printed in England, Scotland and Ireland, and of English books printed abroad 1475-1640*. Londres, The Bibliographical Society, 2^e éd. revue, augmentée et corrigée, Vol. I (A-H) 1986, Vol. II (I-Z) 1976, Vol. III (Indexes, addenda, corrigenda) 1991.

ENTRETIENS ET VISITES DE BIBLIOTHÈQUES

Entretien du 17 septembre 2013 avec Michèle BEHR, directrice de la bibliothèque de l'Université catholique de Lyon.

Visite du 25 novembre 2013 de la Bibliothèque Interuniversitaire de Santé.

Échanges par e-mail avec la bibliothèque de Miramas entre le 15 octobre et le 20 novembre 2013.

Question posée le 13 novembre au *Guichet du savoir*, en ligne :

<[http://www.guichetdusavoir.org/viewtopic.php?](http://www.guichetdusavoir.org/viewtopic.php?f=2&t=53871&p=102583&hilit=fiches+catalographiques#p102583)

[f=2&t=53871&p=102583&hilit=fiches+catalographiques#p102583](http://www.guichetdusavoir.org/viewtopic.php?f=2&t=53871&p=102583&hilit=fiches+catalographiques#p102583)>

FILMS ET SÉRIES

Breakfast at Tiffany's (Diamants sur canapé), Blake EDWARDS, Audrey HEPBURN, George PEPPARD, comédie, 1961.

Buffy the Vampire Slayer (Buffy contre les vampires), Joss WHEDON, Sarah Michelle GELLAR, Alyson HANNIGAN, Nicholas BRENDON, série télévisée, 1997-2003.

The Big Bang Theory, Chuck LORRE, Bill PRADY, Johnny GALECKI, Jim PARSONS, Kaley CUOCO, Simon HELBERG, série télévisée, 2007-.

Bibliographie

- ADAMS, Judith, « Le catalogue informatique », *Bulletin des Bibliothèques de France* t. 34 n°1, 1989, p. 10-17.
- BALAYÉ, Simone, « Le développement des collections à la Bibliothèque nationale », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 3 : Les bibliothèques de la Révolution et du XIXème siècle, 1789-1914*, Dominique VARRY (éd.), Paris, Éd. du Cercle de la Librairie, 1992, 2^e éd. 2009, p. 411-431.
- BARBIER, Frédéric, BERTHO LAVENIR Catherine, *Histoire des médias. De Diderot à Internet*, Paris, Armand Colin, 3^e éd., 2009.
- BECKMAN, Margaret M., « Online Catalogs And Library Users », *Library Journal*, 1er novembre 1982, p. 2043-2047.
- BERTRAND, Anne-Marie, « Éditorial », *Bulletin des Bibliothèques de France*, 2005 n°4, p.1 [en ligne] <http://bbf.enssib.fr/> [Consulté le 11 décembre 2013].
- BERTRAND, Roland, « Le catalogue, les bibliothèques et la modernité », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 36 n°4, 1991, p. 295-302.
- BLACKBURN, Robert, « Two Years With a Closed Catalogue », *The Journal of Academic Librarianship*, vol. 24 n°6, 1978, p. 424-429.
- BLANC-MONTMAYEUR, Martine, « OPAC ou à la trinité, l'indispensable langage naturel », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 34 n°1, 1989, p. 60-63.
- BLANC-MONTMAYEUR, Martine, « Va, lance ton coursier dans ce vaste hippodrome. L'informatisation du réseau de lecture publique de Valence », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 32 n°2, 1987, p. 108-111.
- BLASSELLE, Bruno, « La bibliothéconomie, théorie et pratique », dans *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 3 : Les bibliothèques de la Révolution et du XIXème siècle, 1789-1914*, Dominique VARRY (éd.), Paris, Éd. du Cercle de la Librairie, 1992, 2^e éd. 2009.
- BOULOGNE, Arlette, « Les centres de documentation face à la demande croissante d'informations », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 4 : Les bibliothèques au XX^e siècle (1914-1990)*, Martine POULAIN (éd.), p. 557-578.
- BOWMAN, J. H., « The Decline of the Printed Catalogue in Britain », *Library History* vol. 22 n°2, juillet 2006, p. 67-99.
- Bulletin des Bibliothèques de France*, [article non signé], « Nouvelles dispositions concernant le *Catalogué général des livres imprimés de la Bibliothèque*

- nationale* à partir de 1960 », 1960 n°5, p. 147-150, [en ligne] <<http://bbf.enssib.fr/>> [Consulté le 13 décembre 2013].
- Bulletin des Bibliothèques de France*, « L'OPAC, une ténébreuse affaire », éditorial, t. 34 n°1, 1989, p. 9.
- CHAPLIN, A. H., *GK : 150 Years of the General Catalogue of Printed Books in the British Museum*, Aldershot, Scholar Press, 1987.
- CHAMBON, Ségolène, « Le rôle de l'abbé Leblond dans les commissions de savants », *Antiquité, Lumières et Révolution. L'abbé Leblond (1738-1809), « Second fondateur de la Bibliothèque Mazarine »*, Patrick LATOUR (éd.), Bibliothèque Mazarine, 2009, p. 65-72.
- CHARON, Annie (éd.), PARINET, Élisabeth (éd.), *Les ventes de livres et leurs catalogues : XVIIIe-XXe siècle*, actes des journées d'étude organisées par l'École Nationale des Chartes (Paris, 15 janvier 1998) et par l'Enssib (Villeurbanne, 22 janvier 1998), Paris, École des Chartes, 2000.
- COLLISON, R. T., *Published Library Catalogues : An Introduction to Their Content and Use*, Londres, Mansell, 1973.
- COX, Richard R., GREENBERG, Jane, PORTER, Cynthia, « Access Denied : The Discarding of Library History », *American Libraries*, avril 1998, p. 57-61.
- DESMARAIS, Pierre, *Préface du catalogue de la bibliothèque Mazarine, rédigée en 1751*, trad. Alfred FRANKLIN, Paris, J. Miard, 1867.
- DUCHEMIN, Pierre-Yves, « La bibliothèque nationale », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 4 : Les bibliothèques au XXe siècle (1914-1990)*, Paris, Éd. du Cercle de la Librairie, 1991, 2^e éd. 2009, p. 949-974.
- ESTÉOULE, Béatrice, « Les accès publics en ligne », *Bulletin des bibliothèques de France* vol. 34 n°1, 1989, p. 18-21.
- FRANKLIN, Alfred, *Histoire de la bibliothèque Mazarine et du Palais de l'Institut*, 2^e éd., Paris, 1901.
- GRAY, Barry, "The Catalogue of the Original Library of Allegheny College, Meadville, Pennsylvania", *Library History*, vol. 21 n°2 July 2005, p. 91-102.
- HANCOCK-BEAULIEU, Micheline, « Les catalogues en ligne jugés par les utilisateurs », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 36 n°4, 1991, p. 312-316.
- HARRIS, P. R., *A History of the British Museum Library 1753-1973*, Londres, The British Library, 1998.

- HEWITT, Joe A., GLEIM, David E., « The Case for Not Closing the Catalog », *American Libraries*, vol. 10 n°3, mars 1979, p. 118-121.
- HOARE, Peter (éd.), *The Cambridge History of Libraries in Britains and Ireland*, Cambridge University Press, 3 vol., 2006.
- KRAJEWSKI, Markus, *Paper Machines. About Cards and Catalogues, 1548-1929*, Londres et Cambridge (Mass.), The MIT Press, 2011.
- LE CROSNIER, Hervé, « Le choc des nouvelles technologies », *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 4 : Les bibliothèques au XXe siècle (1914-1990)*, Martine POULAIN (éd.) 1991, 2^e éd. 2009, p. 783-820.
- LE LOARER, Pierre, « Opacité et transparence des catalogues informatisés pour l'utilisateur. », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 34 n°1, 1989, p. 64-77.
- LE MAREC, Joëlle, « Les OPACs sont-ils opaques ? La consultation des catalogues informatisés à la BPI du centre Pompidou », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 34 n°1, 1989, p. 78-85.
- LEONARD, William Patrick, « The Card Catalog Mentality or We Have Always Done It This Way », *The Journal of Academic Librarianship*, mars 1980, vol. 6 n°1, p. 38-64.
- LEDOS, E.- G., *Histoire des catalogues des livres imprimés de la Bibliothèque nationale*, préface par Julien Cain, Paris, Éd. des bibliothèques nationales, 1936.
- McKENZIE, D. F., *La Bibliographie et la sociologie des textes*, préface de Roger CHARTIER, Éd. du Cercle de la Librairie, 1991.
- MITEV, Nathalie, HILDRETH, Charles R., « Les catalogues interactifs en Grande-Bretagne et aux États-Unis », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 34 n°1, 1989, p. 22-47.
- NAYLOR, Bernard, « L'Everest sans oxygène : l'informatisation des bibliothèques en Grande-Bretagne », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 32 n°2, 1987, p. 100-107.
- NIEPCE, Léopold, *Les bibliothèques anciennes et modernes de Lyon*, Lyon, Librairie Henri Georg, 1876.
- NIX, Larry T., « Evolution of the Card Catalog », *The Library History Buff*, janvier 2009, [site web] <<http://www.libraryhistorybuff.com/cardcatalog-evolution.htm>>.
- PELLÉ, Françoise, LEROY, Annick, « L'informatique en réseau », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 32 n°2, 1987, p. 112-117.
- PENNEL, Patrice, LUPOVICI, Catherine, DENIS, Anne-Marie, « Le plan catalogue », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 32 n°2, 1987, p. 112-117.
- PHILIP, Alex, *The Production of the Printed Catalogue : the Preparation, Printing and Publication of Catalogues of Libraries, Museums, Art Galleries, Publishers,*

- Booksellers and Business Houses, With a Chapter on the Monotype Machine, and an Appendix of Type Faces*, Londres, Robert Atkinson, 1910.
- PLAZANNET, Fabien, « Le catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France », *Bulletin des bibliothèques de France*, 2003 n°5, [en ligne], <<http://bbf.enssib.fr/>> [Consulté le 26 décembre 2014].
- RANZ, Jim, *The Printed Book Catalogue in American Libraries : 1723-1900*, Chicago, The American Library Association, 1964.
- RIBERETTE, Pierre, *Les bibliothèques françaises pendant la Révolution (1789-1795). Recherches sur un essai de catalogue collectif*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1970.
- RIBERETTE, Pierre, « De la commission des monuments au Conseil de conservation », dans *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 3 : Les bibliothèques de la Révolution et du XIX^e siècle, 1789-1814*, Dominique VARRY (éd.), Paris, Éd. du Cercle de la Librairie, 1992, 2^e éd. 2009, p. 37-54.
- RICHARD, Hélène, « Marie Pellechet et Auguste Castan. Le catalogue des incunables de la bibliothèque de Besançon », *Bulletin du bibliophile* 2004 n°1, p. 158-164.
- SINNO-RONY, Sandra, « Les Hypercatalogues. Nouvelles perspectives pour les OPAC », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 36 n°4, 1991, p. 303-311.
- TAYLOR, Archer, *Book Catalogues : Their Varieties and Uses*, Chicago, The Newberry Library, 1957.
- VARRY, Dominique, MARCETTEAU-PAUL, Agnès, « Lectures de la Révolution », dans *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 3 : Les bibliothèques de la Révolution et du XIX^e siècle, 1789-1914*, Dominique VARRY (éd.), Paris, Éd. du Cercle de la Librairie, 1991, 2^e éd. 2009, p. 106-126.
- VARRY, Dominique, « Les confiscations révolutionnaires », dans *Histoire des bibliothèques françaises. Tome 3 : Les bibliothèques de la Révolution et du XIX^e siècle, 1789-1914*, Dominique VARRY (éd.), Paris, Éd. du Cercle de la Librairie, 1992, 2^e éd. 2009, p. 7-36.
- WELSH, William J., « Last of the Monumental Book Catalogs », *American Libraries*, septembre 1981, p. 464-468.
- WITT, Maria, « Simplification ou complication ? Quelques réflexions sur la constitution d'un catalogue en ligne à la médiathèque de La Villette », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 34 n°1, 1989, p. 48-59.

Table des annexes

LE GUIDE D'ALEXANDER PHILIP : POUR SE COMPRENDRE ENTRE FAISEURS DE CATALOGUES.....	102
RIEN NE RESSEMBLE PLUS À UNE FICHE CATALOGAGRAPHIQUE QU'UNE FICHE CATALOGAGRAPHIQUE.....	108
DES TEXTES SUR ÉCRAN : LES PREMIERS CATALOGUES INFORMATISÉS.....	109

LE GUIDE D'ALEXANDER PHILIP : POUR SE COMPRENDRE ENTRE FAISEURS DE CATALOGUES

76 PRODUCTION OF THE PRINTED CATALOGUE

CORRECTION MARKS.

Comma to be inserted	,
Point or full stop to be inserted, or to replace a comma or other mark
Parenthesis to be inserted	(
Bracket „ „	[
Italics to be substituted for some other fount	ital.
Note : It is usual to underline the word to be changed.	
Roman type to be substituted	rom.
Clarendon type to be substituted	clar.
Note : It is usual to underline the word to be changed with a wavy line	
Small capitals to be substituted	sc or sm cap.
Capital letters to be used	caps
Brevier, Bourgeois, etc., are shown by	Brev., Bour., etc.
Small letters to be substituted	l.c., or lower case
To remove, or to take out, or to delete	§
Wrong letter, i.e. a letter or figure from a different fount to be altered : wrong fount	w f.
Correction wrongly made ; the original to remain	stet.
Note : It is usual to put a row of dots beneath the word.	
Bad letter or figure to be removed	b.l., or X

Illustration 26: Signes de correction les plus fréquents

Quotation marks or superior letters to be inserted	⌘
Line to be indented or set in beneath the one above it	□
<p>Note : Technically this should be set in one em, but in catalogue work it is understood to stand for the indentation agreed upon.</p>	
Letter upside down, or turned	⊙
Space to be inserted or increased	#
Letters, etc., to be transposed	Trans. or trs.
Letters out of alignment below or above the line	┌ ┐
Space to be reduced	✓
Space to be taken out altogether	⊖
Black line of a quadrat, showing to be knocked down	└
New line to be commenced	New par, or n.p., or ¶
New line which should have followed on the preceding one	run on.
Crooked lines	⋈
Bad spacing to be equalized	equal
Margin line uneven	
Letter to be inserted	∧
Leaders to be insertedor ... or ..

Selected catalogue entries to show the application of these marks or symbols are given in the following pages.

Illustration 27: Signes de correction les plus fréquents

78 PRODUCTION OF THE PRINTED CATALOGUE

A PAGE OF ERRORS.

Gabonau (E.) Honor of the name, (France. Louis XVIII	H636
Gadfly. By Mrs. E. L. Voynich	H1530
Gainsborough (Thomas.) Arnold (G. M. B) Gainsborough	K381
Gas. M[urdoch (A.) Century of gas	F428
Sketch of the inventor.	
Gateless Barrier. By L. Malet	H1061
Gavcrocks. By S. M. Baring-Gould....	H68c
Geary (Sir W. N. M.) Lawyer's wife ..	H2023
Gil Blas. By A. J. Le Sage.	H987
Giles (H. A.). Chi _n c ^{es} literature.	D106
Girlcaptives. By B. Marchant	L433
Givers. By M. E. W. Freeman	H1608
Gore (C.) Body of Christ. A175 Leo the Great	A291
Gosse (E.) Cong reve	D200

Illustration 28: Une page fautive

MARKED FOR CORRECTION.

- Gaboriau (E.) Honor of the name^f (France. O
 Louis XVIII^h H636 tri.
 rom. | Gadfly. By Mrs. E. L. Voynich H1530
 S cap Gainsborough (Thomas,
 □ ^hArnold (G. M. B.) Gainsborough F381 D stat
 clar Gas
 □] | ^hM[urdoch^h (A.) Century of gas F428
 brev. ^hSketch of the inventor. e/ 2
 lc. Gateless Barrier. By L. Malet H1061
 | Gaverocks. By S. M. Baring-Gould H680 D
 wf | Geary (Sir W. N. M.) Lawyer's wife .. H2023
 b.l. Gil Blas. By A. J. Le Sage. ^h H987 D ...
 (Giles (H. A.). Chine^{se} literature. D106)
 # Girl captives. By B. Marchant L433
 Givers. By M E W. Freeman H1608 e/
 L n.p Gore (C.) Body L of Christ. A175 // Leo the Great A29
 L C Gorse (E.) L Congreve D200

Illustration 29: Les corrections à apporter

80 PRODUCTION OF THE PRINTED CATALOGUE

THE CORRECTED PAGE.

Gaboriau (E.) Honor of the name. (France. Louis XVIII).....	.H663
Gadfly. By Mrs. E. L. Voynich	H1530
GAINSBOROUGH (Thomas)	
Arnold (G. M. B.) Gainsborough	F381
Gas.	
M[urdoch] (A.) Century of gas	F428
" Sketch of the inventor "	
Gateless barrier. By L. Malet	H1061
Gavcrocks. By S. Baring-Gould	H680
Geary (Sir W. N M) Lawyer's wife ..	H2023
Gil Blas. By A. R. Le Sage	H987
Giles (H. A.) Chinese literature	D106
Girl captives. By B. Marchant. . . .	L433
Givers. By M. E. W. Freeman .. .	H1608
Gore (C.) Body of Christ.. . . .	A175
Leo the Great	A291
Gosse (E.) Congreve	D200

Illustration 30: La page corrigée une fois imprimée

RIEN NE RESSEMBLE PLUS À UNE FICHE CATALOGRAPHIQUE QU'UNE NOTICE CATALOGRAPHIQUE...

Pourtant, aucune fiche catalographique ne se ressemble

Un panaché de fiches catalographiques, photographiées par l'auteur de ce travail au fil des occasions, démontrera, si besoin en était, que malgré les efforts de standardisation, aucun fichier ne se ressemble, et aucune fiche à l'intérieur d'un même fichier n'est la même. Chaque bibliothèque utilise ses propres codes pour signifier quelque chose : des pastilles rouge de la bibliothèque de l'Université catholique de Lyon aux papillons de la bibliothèque de l'Opéra, tous les moyens sont bons pour *faire dire* quelque chose aux catalogues.



Illustration 32: Une fiche catalographique de la bibliothèque de l'Opéra Garnier



Illustration 31: Une fiche catalographique de la BIUS (fichier à tiroirs)



Illustration 34: Une fiche catalographique de la BIUS (fichier sur roue)

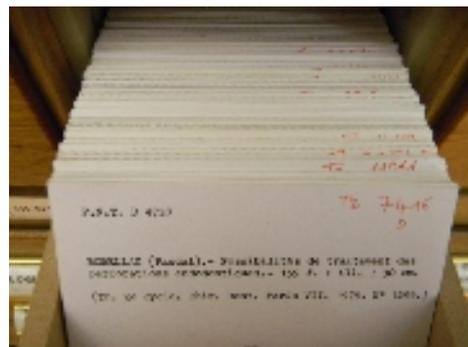


Illustration 33: Une fiche catalographique de la BIUS (fichier à tiroirs)

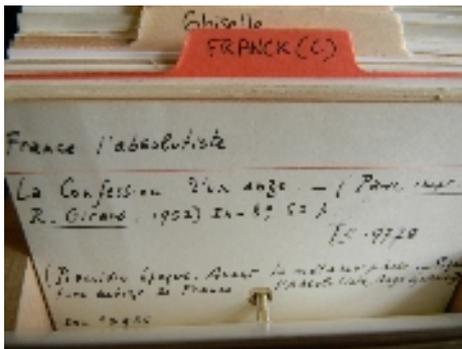


Illustration 36: Une fiche catalographique de la bibliothèque de l'Opéra Garnier

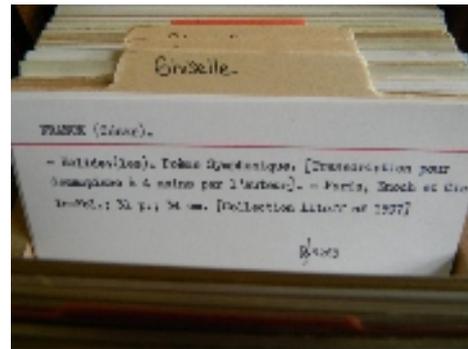


Illustration 35: Une fiche catalographique de la bibliothèque de l'Opéra Garnier

DES TEXTES SUR ÉCRAN : LES PREMIERS CATALOGUES INFORMATISÉS

LE CATALOGUE INFORMATIQUE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLETTE

Ecran n° 3
Accueil sur GEAC

La Villette Systeme GEAC

- CATALOGUE DE LA MEDIATHEQUE -

BIENVENUE !

Le catalogue repertorie les documents
disponibles a la Mediatheque dans les
domaines scientifiques et techniques.
Vous pouvez les consulter sur place,
les emprunter ou les réserver.

Pour tout renseignement, appelez le
repondeur : 40-05-76-76

Touche GUIDE = Aide a l'utilisateur

Touche ENVOI :

Duree de connexion: 003min

*Illustration 37: Le catalogue de la médiathèque de La
Villette, écran d'accueil*

Ecran n° 6
Affichage des références

144 MEDIATHEQUE TOUT PUBLIC - SYSTEME GERAC - GEN RECH. TITRE	
Titre: CONTRIBUTION	Corresp au moins 11 titres
	Nb de references catal. general
1 La Stimulation psychomotrice du nourrisson	1
2 Contribution à l'étude de l'alluvionnement en milieu tropi)	1
3 Contribution à l'étude de l'hydrogéologie des Corbières)	1
4 Contribution à l'étude de la couronne solaire	2
5 Contribution à l'étude de la faune et de la flore du Sparnac)	1
6 Les Aléthoptéridées du nord de la France	2
7 Géologie de la région de Bria et d'Ippy (République Centr)	1
8 Contribution à l'étude de la zone houillère en Naurienne et)	1
9 Du cri au silence	1
10 Contribution à l'étude des foraminifères paléogènes du)	1
11 Les Kayapo du Nord, état de Para, Brésil	1
Choisir un des numeros a gauche -OU BIE:-	
AVA - feuilleter en avant	ARR - feuilleter en arriere
SOM - nouvelle recherche	ORD - autres ordres
Numero ou code: AVA	Ensuite ESWOT

Illustration 40: Le catalogue de la médiathèque de la Vilette, recherche par titre

Figure 1
Catalogue interactif PALS (Etats-Unis)

```

*TI GENETIC RESEARCH (TITLE PHRASE - EXACT)
NO RECORDS MATCHED THE SEARCH
*BY THE TITLE TERM (TT) SEARCH -- IT'S MORE GENERAL

*TI GENETIC RESEARCH # (TITLE PHRASE - TRUNCATED)
1 RECORDS MATCHED THE SEARCH
*TYPE DI 1 TO DISPLAY THE RECORD

*TI GENETIC RESEARCH (TITLE KEYWORD)
96 RECORD MATCHES AFTER TERM GENETIC
2 RECORDS MATCHED THE SEARCH
*TYPE DI 1-2 TO DISPLAY THE RECORDS
*DI 1-2
screen 001 of 001
*NR DATE -----TITLE-----*AUTHOR*
0001 1970 Genetic and experiential factors in perceptio McCleary, Robert A.
0002 1977 Genetic research, another genie in a bottle.
----Type DI NMBR(s) to display specific records

*TE GENETIC RESEARCH (MULTIPLE-FIELD KEYWORD SEARCH)
190 RECORD MATCHES AFTER TERM GENETIC
18 RECORDS MATCHED THE SEARCH
*TYPE DI 1-18 TO DISPLAY THE RECORDS
*DI 1-18
screen 001 of 001
*NR DATE -----TITLE-----*AUTHOR*
0001 1969 Congenital mental retardation; a symposium. International Sympe
0002 1969 Effects of pH changes on electrophoretic migr Perer, John Carlos.
0003 1976 Evolution by DNA : changing the blueprint fo
0004 1970 Genetic and experiential factors in perceptio McCleary, Robert A.
0005 1967 Genetic diversity and human behavior.
0006 1977 Genetic research, another genie in a bottle.
0007 1980 Genetic screening : the ultimate preventativ
0008 1968 Human aging and behavior; recent advances in
0009 1965 Human development; readings in research Gordon, Ira J.,
0010 1974 The human genetic mutant cell repository; 14 Institute for Medic
0011 1981 Nutrient composition of forage crops : effec
0012 1975 Pilot study on conservation of animal genetic United Nations. En
0013 1974 Redesigning man: science and human values, on
0014 1977 Research with recombinant DNA : an Academy f
0015 1977 Science policy implications of DNA recombinan United States. Con
0016 1980 Selected abstracts on genetic predisposition Cancer Information
0017 1982 Splicing life : a report on the social and e United States. Pre
0018 1968 The Transmission of schizophrenia; procedin
----Type DI NMBR(s) to display specific records
    
```

SAS. SAS. Form. 1.34. 1. 1980

Illustration 41: Le système PALS aux États-Unis

Figure 2a
Catalogue interactif LCS/WLN, Illinois University (Etats-Unis)

```

INTERFACE READY (See the bottom line to search; press <?> for help.)
-----
                          Beginning of search
-----
To begin, type a term as general as possible to describe the subjects
(You'll be asked to provide more specific information in a moment.)
SPECKLE INTERFEROMETRY
Type a more specific word or phrase and <ENTER>.
(Press <ENTER> if you aren't sure of the wording.)

Press <ENTER> for all or press the corresponding key if the subject is about
topic--<T>, person--<P>, corporate--<C>, or geographical area--<G>.

Searching the Full Bibliographic Records of the items acquired since 1975.
SEARCHING...

Searching the Full Bibliographic Records of the items acquired since 1975.
                          AUTHORITY DISPLAY
+ 1. Speckle metrology
  2.   --Congresses.
* 3. Speckle-throated otter
+ 4. Speckled black salamander
+ 5. Speckled dace
* 6. Speckled trout
* 7. Speckled trout, Marine
  8. SPECOL (Computer program language)
  9. Spectrophotometry.
 10. Spectacle du monde.
These are the closest subject headings. Do one of the following:
Type a number and <ENTER> to see the corresponding bibliographic records.
Press <B> to browse--to see more headings.
Press <E> to end this search.
Press <I> for an interpretation of the symbols to the left of the headings.
If these headings are not satisfactory, press <ENTER> to try another search
-----
No items were found.
Trying to find SPECKLE INTERFEROMETRY in titles...
                          BIBLIOGRAPHIC DISPLAY
 1. Jones, Robert, 1946- Holographic and speckle interferometry : a
   discussion of the theory, practice and application of the
   techniques / Robert Jones, Catherine Nykes. Cambridge
   [Cambridgeshire] ; New York, N.Y. : Cambridge University Press,
   1983. xii, 330 p. : ill. ; ocm08-219922
 2. Brunnhoeffer, Gilbert Charles, 1944- Full-field determination of
   the first derivative of normal surface displacement of thin
   plates using speckle photographic interferometry / by Gilbert
   Charles Brunnhoeffer, 1977. 8, 57 leaves : ill. ; ocl74-163062
 3. Sutton, Michael Albert, 1950- On the theory of speckle shearing
   interferometry with diffraction gratings as shearing components
   / by Michael Albert Sutton. 1981. vii, 88 leaves : ill. ;
   ocm08-264697
Found 3 records.
These are short records number 1 - 3. Do one of the following:
Press <C> for circulation information (location and availability).
Type a number and <ENTER> to see the corresponding full record.
Press <ENTER> to end record display.

```

Illustration 42: Le catalogue de la bibliothèque de l'Université d'Illinois

Figure 2b
 Catalogue interactif LCS/WLN, Illinois University (Etats-Unis)

BIBLIOGRAPHIC DISPLAY

Jones, Robert, 1946-
 Holographic and speckle interferometry : a discussion of the theory, practice and application of the techniques / Robert Jones, Catherine Wykes. Cambridge (Cambridgeshire) ; New York, N.Y. : Cambridge University Press, 1983.
 xii, 330 p. : ill. ; 24 cm.
 Includes bibliographies and index.
 ISBN 0521337606 : \$34.50 (est.)
 1. Holographic interferometry 2. Speckle metrology 1. Wykes, Catherine, 1944- II. Title.
 ocn08-219722
 Press <H> to make another attempt to find relevant headings.
 Or press <ENTER> to go on.

Subject Search: SPECKLE INTERFEROMETRY

A relevant heading is: Holographic interferometry
 AUTHORITY DISPLAY

Holographic interferometry
 GA Holography
 Later on you may wish to search the GA (See Also) heading(s) above.
 Press <ENTER> to go on.

Heading: Holographic interferometry BIBLIOGRAPHIC DISPLAY

1. Jones, Robert, Holographic and speckle interferometry : a discussion of the theory, practice and application of the techniques / 1983. xii, 330 p. ocn08-219722
2. Helmer, David, Pockels-effect cell for gas-flow simulation / 1982. ocn08-441154
3. Schumann, Walter, Holographic interferometry I from the scope of deformation analysis of opaque bodies / 1979. 174 p. : 24 cm. oc174-B04311
4. Ostrovsky, Yu. I., Interferometry by holography / 1980. x, 330 p. oc175-892949
5. Schumann, W., Holography and deformation analysis / c1985. x, 234 p. uca12-134876

Found 5 records.
 These are short records number 1 - 5. Do one of the following:
 Press <C> for circulation information (location and availability).
 Type a number and <ENTER> to see the corresponding full record.
 Press <ENTER> to end record display.

Subject Search: Holographic interferometry

Illustration 43: Affichage des réponses sur le catalogue de la bibliothèque universitaire de l'Illinois

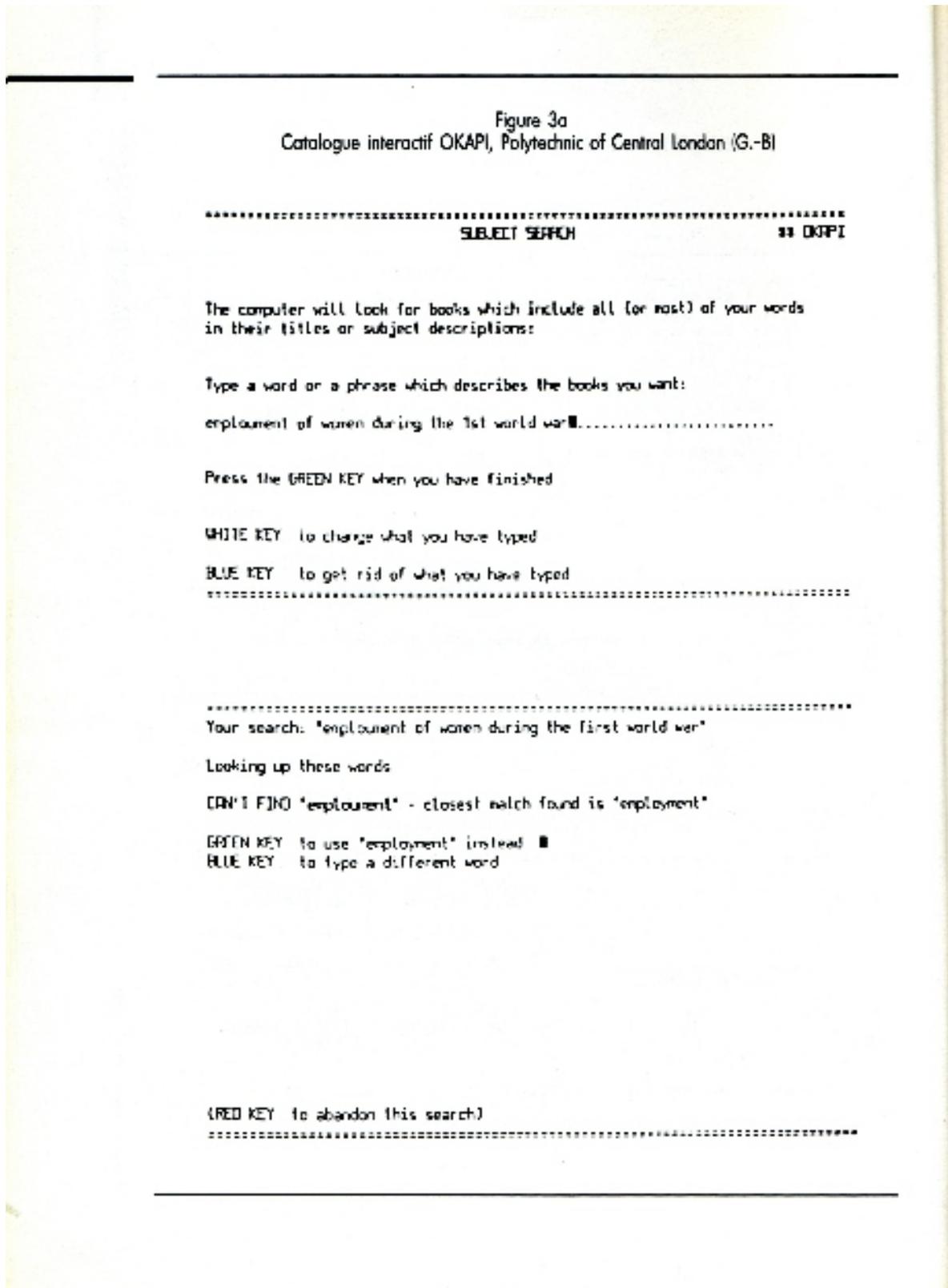


Illustration 44: Le catalogue de troisième génération Okapi.

Figure 3b
Catalogue interactif OKAPI, Polytechnic of Central London (G.-B)

```

*****
Your search: "employment of women during the first world war"

Looking up these words

  713 books under "employment"
  822 books under "women"
   81 books under "1st world war"

Looking for books described by your search - please wait..

One book matches your search closely
(95 books found altogether)

GREEN KEY to look at the book(s) found ■
(the most similar books should appear first)

BLUE KEY to correct or change your search

RED KEY to do a different search
*****

*****
                                FULL DISPLAY                                Book 2 of 95
*****

"employment of women during the 1st world war"

-----
AUTHOR(S): BRAYDON G
TITLE(S): Women workers in the First World War : the British experience.
PUBLICATION: Croom Helm, 1981.

SUBJECT(S): European War, 1914-1918 - Women's work. Women - Employment - Great
            Britain - History - 20th century. Labor and laboring classes -
            Great Britain - History - 20th century. Working class women.
            Social aspects.

Not in this branch
No. of copies in other PEL Libraries : R6 (2)
            Shelves at : 331.40941 BR6

-----
RED KEY to search again or to finish
BLUE KEY to see the previous book again GREEN KEY to see the next book

Or press the YELLOW KEY to see books classified near this one
*****

```

Illustration 45: Le catalogue Okapi, OPAC de troisième génération

Figure 4
 Catalogue interactif sur CD-ROM Laserguide GRC (États-Unis)

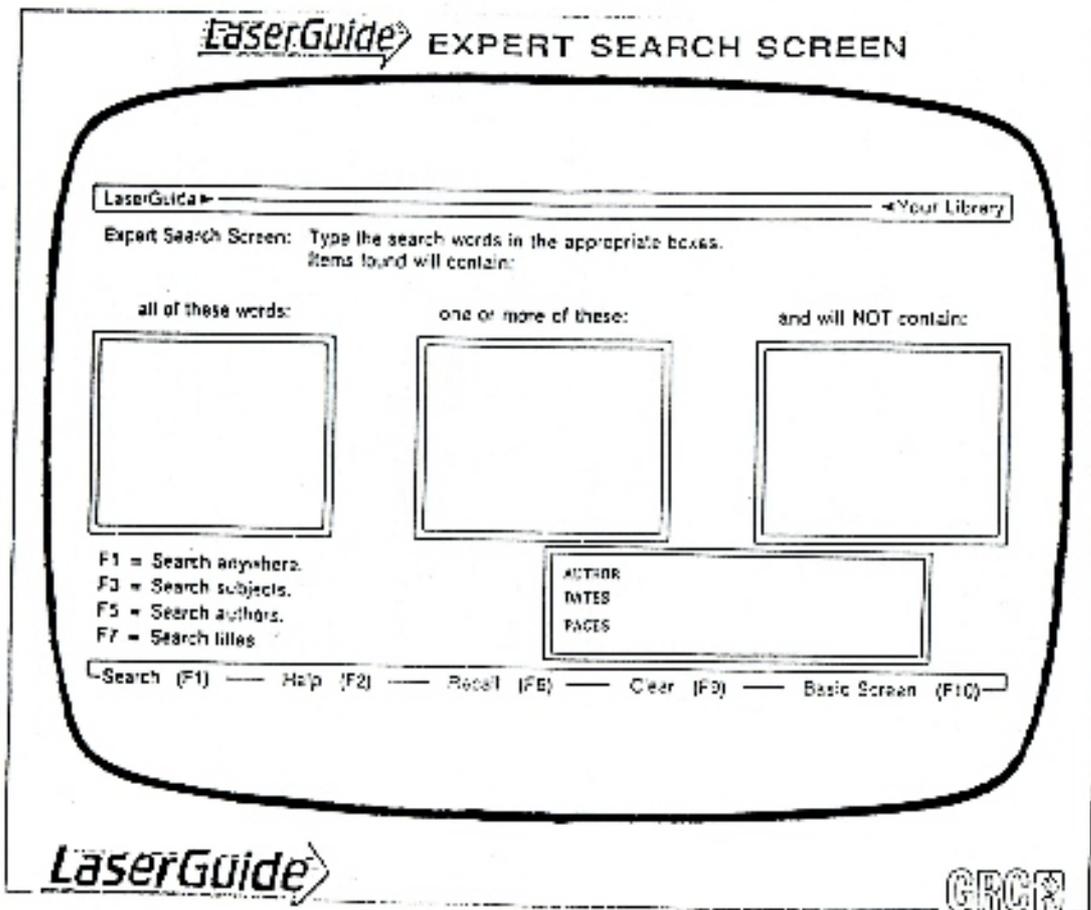


Illustration 46: Catalogue sur CD-ROM aux États-Unis

Figure 5
Logiciel TINLIB, IME Ltd (G.-B.)

```

TINLIB      Book details-NAVIGATE to related books      (c)1987 IME Ltd

Specific Topic : Minority labor : United States
LC Call No    : HD8081.A65
Explanatory Note : Economic history and conditions

Related Topic  : Migrant workers
-----
                Books classed under this Specific Topic :
-----

Title : Black capitalism
→ Title : The negro in business.

                                END-no more entries under this heading
Select a line, or <Press F1 to BACKUP> <F2 for MAIN MENU> <F4 for DIRECT SEARCH

TINLIB      Book details-NAVIGATE to related books      (c)1987 IME Ltd

TITLE:        The negro in business.
AUTHOR:       Washington, Booker T.
PUBLISHER:    Hertel, Jenkins & Co.
PUB. PLACE:   Boston, Chicago
PUB. DATE:    1907
-----
                This book is generally about:
SUBJECT:      Afro-Americans - Employment
SUBJECT:      Afro-Americans in business
-----
                This book and possibly others classified under:
→ SPECIFIC TOPIC: Minority labor : United States : HD8081.A65

*Note: To possibly find additional books on this subject, move arrow
       to SUBJECT or TOPIC of interest and Press GREEN key.

                                END-no more entries under this heading
                                TOP - Use <Pg Dn> for more
Select a line, or <Press F1 to BACKUP> <F2 for MAIN MENU> <F4 for DIRECT SEARCH

```

Illustration 47: Un exemple de logiciel développé par la société IME.

Figure 6
Catalogue interactif LCS, Ohio state University (Etats-Unis)

> SUB/CRIMINAL LAW

11 SEE National Advisory Commission on Criminal Justice Standards
12 1 CRIMINAL JUSTICE TRAINING AND EDUCATION CENTER (TOLEDO, OHIO)
13 1 CRIMINAL JUSTICE--UNITED STATES
14 1 Criminal justice--United States--Bibliography
15 32 CRIMINAL LAW ISA
16 1 CRIMINAL LAW--ADDRESSES, ESSAYS, LECTURES
17 3 CRIMINAL LAW--ARGENTINE REPUBLIC
18 1 CRIMINAL LAW--AUSTRALIA
19 1 CRIMINAL LAW--BIBLIOGRAPHY
20 6 CRIMINAL LAW--BRAZIL
PAGE 2 OF 3 FOR PRECEDING PAGE, ENTER PS1; FOR FOLLOWING PAGE, ENTER PS3
ENTER TBL/ AND LINE NO. FOR TITLES; SAL/ AND LINE NO. FOR *"SEE ALSO" HEADINGS

Illustration 48: Résultats d'une recherche par sujet sur un catalogue interactif.

Figure 7
Catalogue interactif expérimental, DDC project, OCLC (Etats-Unis)

```

What would you like to do? > ss
Enter subject to search > personal loans

>>>> YOUR REQUEST...ss:personal loans

Please wait ...

ITEMS ON YOUR SUBJECT ARE FOUND UNDER 332.743 IN THIS OUTLINE OF RELATED
SUBJECTS.

GENERAL TOPIC : 332.74 Other forms of credit
LINE  ITEMS  ABLA      TOPIC
  A      3  332.742      Commercial, mercantile, industrial
*  B      10 332.743      Personal loans

OPTION  DESCRIPTION
BG      Browse more general topics
BS      Browse more specific topics
GN      Get detailed notes for a topic
SL      Select line(s) to display items
SO      Start over

```

```

What would you like to do? > ss
Enter subject to search > loans

>>>> YOUR REQUEST...ss:loans

* Please wait ...
YOUR SUBJECT IS TREATED FROM 5 PERSPECTIVES:

LINE  PERSPECTIVES
  A    Financial economics
  B    Public finance
  C    Production
  D    International commerce (Foreign trade)
  E    General management

```

Illustration 49: Un OPAC de troisième génération au stade expérimental.

Figure 8
Catalogue interactif Melvyl, California University (Etats-Unis)

```

***** Welcome to the Prototype Medical File *****
      *
*****      in the MELVYL Online Catalog      *****

Type SET DATABASE MEDICAL to use the Medical file.
Then type:  EXPLAIN COMMANDS for assistance with the basic commands.
           SHOW NEWS for news on changes to the Medical file.

*Registered Trademark of The Regents of the University of California.
->

Your database is now set to MEDICAL.

Browse request: BROWSE SU HEART DISEASES
Browse result: 3 subject headings found

1. Coronary Disease. (+)                                1,004 arti
   ALSO KNOWN AS:
   Coronary Diseases.
   Arteriosclerosis, Coronary.
   Heart Disease, Ischemic.
   Ischemic Heart Disease.
   Thrombosis, Coronary.

2. Heart Diseases. (+)                                  240 arti
   ALSO KNOWN AS:
   Heart Disease.

3. Heart Valve Diseases. (+)                            115 arti

```

Illustration 50: OPAC de la bibliothèque universitaire de Californie.

L'ARRIVÉE DE L'ORDINATEUR À MIRAMAS : BROCHURE EXPLICATIVE

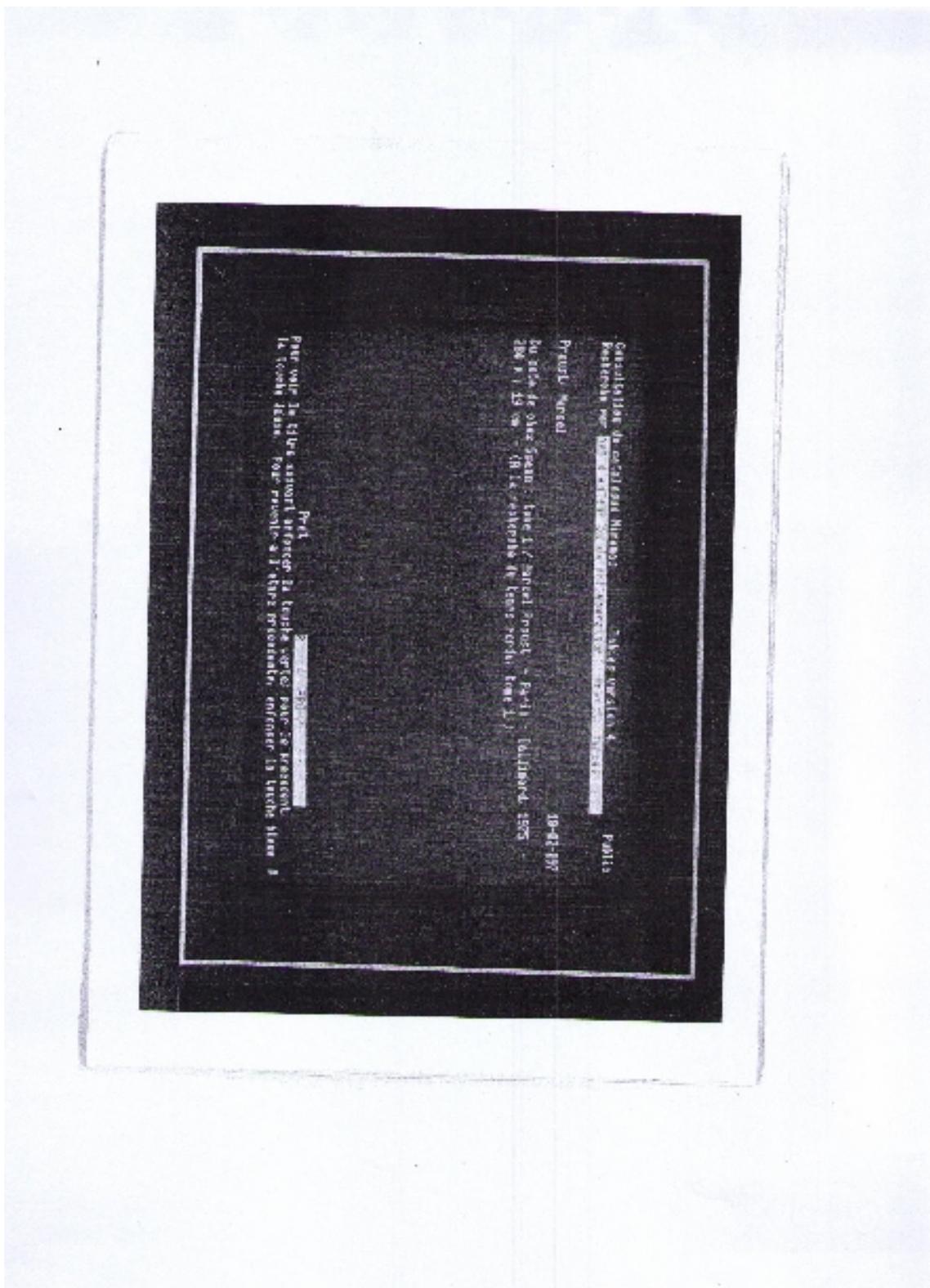


Illustration 51: Brochure explicative à la bibliothèque de Miramas, 1982, p.

2

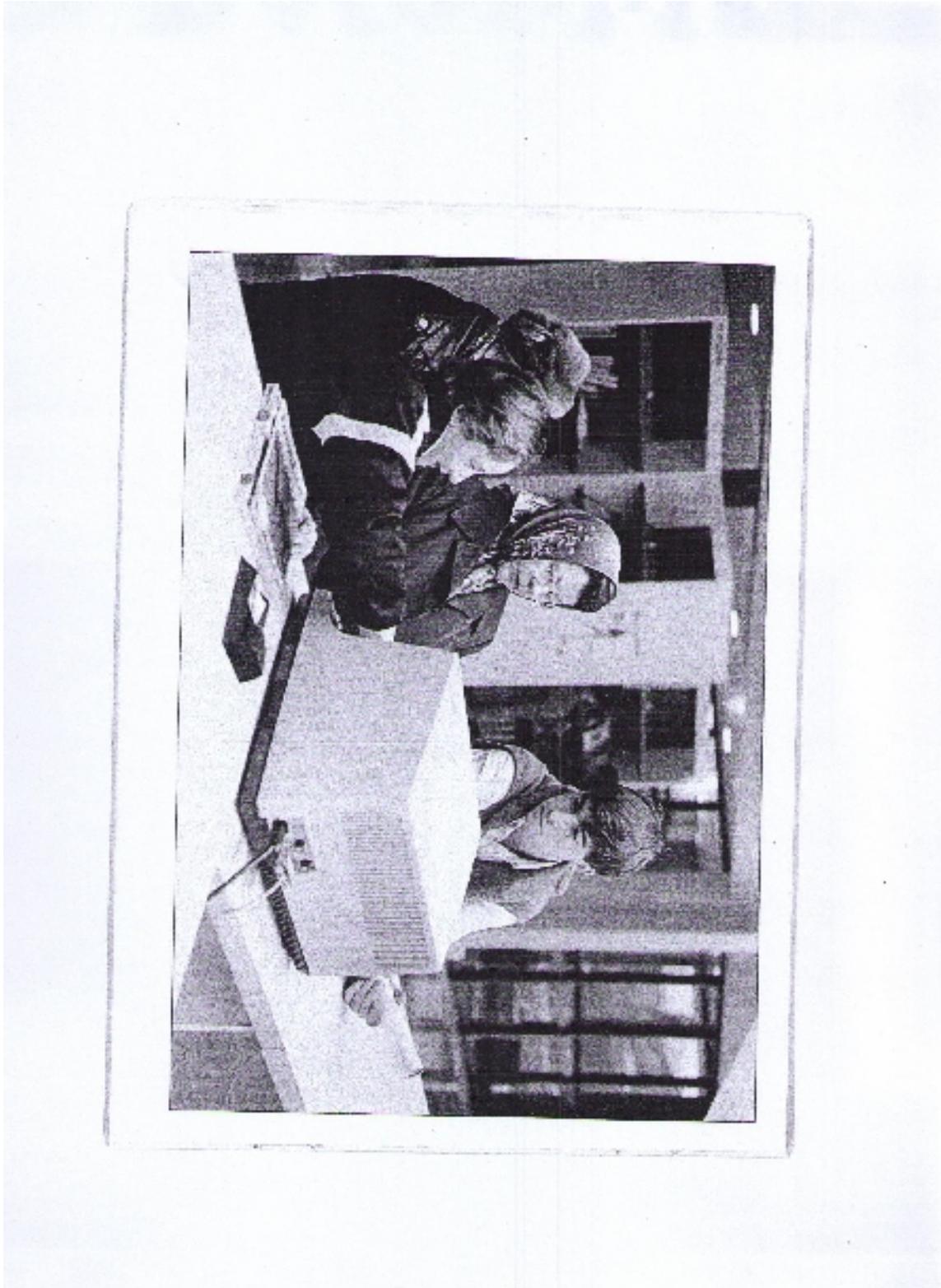


Illustration 53: Brochure explicative à la bibliothèque de Miramas, 1982, p. 4

Table des illustrations

Table des Illustrations

Illustration 1: Catalogue alphabétique de la bibliothèque municipale de Lyon, début XXe siècle.....	15
Illustration 2: Catalogue interfolié de la bibliothèque municipale de Lyon, milieu XIXe siècle.....	16
Illustration 3: Catalogue interfolié de la bibliothèque municipale de Lyon, milieu XIXe siècle.....	17
Illustration 4: Historique de la matérialité du CGM, par Fabien Plazannet.....	20
Illustration 5: Correspondance entre le catalogue alphabétique et le catalogue méthodique de la bibliothèque municipale de Lyon.....	27
Illustration 6: Concordance des cotes, bibliothèque municipale de Lyon.....	27
Illustration 7: Le NUC pre-1956 imprimés érigé en sapin de Noël à la bibliothèque de l'Université de San Francisco.....	37
Illustration 8: Le catalogue hybride de Gessner.....	41
Illustration 9: Le fichier sur roue de la BIUS.....	55
Illustration 10: Une fiche catalographique du fichier sur roue de la BIUS, format vertical.....	55
Illustration 11: Une fiche catalographique du fichier sur roue de la BIUS, format horizontal.....	55
Illustration 12: Comme dans les années 30, le fichier derrière le bureau des bibliothécaires à la BIUS.....	56
Illustration 13: La salle de lecture de la BIUS, telle que dans les années 30 (à droite contre le mur, les fichiers à tiroirs).....	56
Illustration 14: Un exemple d'appropriation du fichier par les usagers.....	62
Illustration 15: Les anciens fichiers de la bibliothèque de l'IEP de Paris.....	62
Illustration 16: La mise en scène des catalogues à la bibliothèque de l'Opéra Garnier.....	64
Illustration 17: Les fichiers de la collection Jésuite des Fontaines, à l'entrée de la salle du fonds ancien, bibliothèque municipale de Lyon.....	64
Illustration 18: Les fichiers de la Sterling Memorial Library de Yale.....	65
Illustration 19: Les deux héros de Breakfast at Tiffany's à la bibliothèque publique de New York.....	68
Illustration 20: Le décor principal de The Big Bang Theory, les catalogues en toile de fond.....	68
Illustration 21: LISE, le catalogue informatique de la BPI.....	79
Illustration 22: Menu principal du catalogue de la bibliothèque publique de Goshen, Indiana, géré par le système Dynix. Le terminal est un modèle Wyse WY-60.	79
Illustration 23: Les catalogues informatisés à la médiathèque de La Villette.....	82
Illustration 24: Le fichier manuel et informatisé, une structure identique?.....	87
Illustration 25: Couverture du premier numéro du BBF de 1989, consacré aux catalogues informatiques. L'utilisateur, autant que l'objet, apparaît en première ligne des préoccupations.....	93
Illustration 26: Signes de correction les plus fréquents.....	105
Illustration 27: Signes de correction les plus fréquents.....	106
Illustration 28: Une page fautive.....	107
Illustration 29: Les corrections à apporter.....	108
Illustration 30: La page corrigée une fois imprimée.....	109

Illustration 31: Une fiche catalographique de la BIUS (fichier à tiroirs).....	110
Illustration 32: Une fiche catalographique de la bibliothèque de l'Opéra Garnier	110
Illustration 33: Une fiche catalographique de la BIUS (fichier à tiroirs).....	110
Illustration 34: Une fiche catalographique de la BIUS (fichier sur roue).....	110
Illustration 35: Une fiche catalographique de la bibliothèque de l'Opéra Garnier	111
Illustration 36: Une fiche catalographique de la bibliothèque de l'Opéra Garnier	111
Illustration 37: Le catalogue de la médiathèque de La Villette, écran d'accueil...	112
Illustration 38: Le catalogue de la médiathèque de La Villette, recherche par auteur	113
Illustration 39: Le catalogue de la médiathèque de La Villette, écran de réponses	114
Illustration 40: Le catalogue de la médiathèque de la Villette, recherche par titre	115
Illustration 41: Le système PALS aux États-Unis.....	116
Illustration 42: Le catalogue de la bibliothèque de l'Université d'Illinois.....	117
Illustration 43: Affichage des réponses sur le catalogue de la bibliothèque universitaire de l'Illinois.....	118
Illustration 44: Le catalogue de troisième génération Okapi.....	119
Illustration 45: Le catalogue Okapi, OPAC de troisième génération.....	120
Illustration 46: Catalogue sur CD-ROM aux États-Unis.....	121
Illustration 47: Un exemple de logiciel développé par la société IME.....	122
Illustration 48: Résultats d'une recherche par sujet sur un catalogue interactif....	123
Illustration 49: Un OPAC de troisième génération au stade expérimental.....	124
Illustration 50: OPAC de la bibliothèque universitaire de Californie.....	125
Illustration 51: Brochure explicative à la bibliothèque de Miramas, 1982, p. 2...	126
Illustration 52: Brochure explicative à la bibliothèque de Miramas, 1982, p. 3...	127
Illustration 53: Brochure explicative à la bibliothèque de Miramas, 1982, p. 4...	128

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Certaines prises de vue ayant servi à illustrer ce travail ont été réalisées par l'auteur. Les illustrations provenant de sources extérieures sont répertoriées dans la liste qui suit :

Illustration 4 : PLAZANNET, Fabien, « Le catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France », *BBF*, 2003 n°5, [en ligne], <<http://bbf.enssib.fr/>> [Consulté le 26 décembre 2014].

Illustration 7 : SHAWNCALHOUN, illustration pour l'article « National Union Catalog » de la version anglophone de l'encyclopédie en ligne Wikipedia: <http://en.wikipedia.org/wiki/National_Union_Catalog> [Consulté le 22 décembre 2013].

Illustration 8 : KRAJEWSKI, Markus, *Paper Machines. About Cards and Catalogs, 1548-1929*, p. 18.

Illustration 14 : KIM, « Flickr finds - card catalog », post sur le blog *Desire to Inspire*, en ligne <<http://www.desiretoinspire.net/blog/2009/5/31/flickr-finds-card-catalog.html>> [Consulté le 23 décembre 2013].

Illustrations 18 : illustrations pour l'article « Library Catalog » sur Wikipedia: <http://en.wikipedia.org/wiki/Library_catalog> [Consulté le 22 décembre 2013].

Illustration 21 : LE MAREC, Joëlle, « Les OPACs sont-ils opaques ? », *BBF* t. 34, n°1, 1989, p. 79.

Illustration 22 : SKYLARSTRICKLAND, illustration pour l'article « Library Catalog », version anglophone de Wikipedia: <<http://en.wikipedia.org/wiki/File:Dynix-Main-Menu-via-Telnet.jpg>> [Consulté le 23 décembre 2013].

Illustration 23 : LE MAREC, Joëlle, « Les OPACS sont-ils opaques ? », *BBF* t. 34, n°1, 1989, p. 79.

Illustration 24 : BECKMAN, Margaret, « Online Catalogs and Library Users », *Library Journal*, 1^{er} novembre 1982, p. 2044.

Illustrations 26 à 30 : PHILIP, Alexander, *The Production of the Printed Catalog*, 1910, p. 76-80.

Illustrations 37 à 40 : WITT, Maria, « Simplification ou complication ? Quelques réflexions sur la constitution d'un catalogue en ligne à la médiathèque de La Villette », *BBF* t. 34 n°1, 1989, p. 52-55.

Illustrations 41 à 50 : MITEV, Nathalie, HILDRETH, Charles, « Les catalogues interactifs en Grande-Bretagne et aux États-Unis », *BBF* t. 34 n°1, 1989, p. 37-46.